

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE BATTEUR DE SENTIERS.

SCÈNES DE LA VIE MEXICAINE.

(Suite et fin.)

XV.—SACRAMENTA.

Tout en parlant ainsi, le sourire sur les lèvres, la jeune fille pénétra dans le cercle, et, s'asseyant sur l'herbe entre le Français et don Miguel :

—Continuez, je vous en prie, señoras ; plus que personne je suis intéressée à la réussite de vos projets, il est donc juste que j'en sois instruite ; d'ailleurs, bien que je ne sois qu'une femme, peut-être ne vous serais-je pas complètement inutile.

—J'en suis convaincu, señorita, répondit Louis Morin, cependant peut-être aurait-il mieux valu que vous fussiez demeurée étrangère à notre débat.

—Ne m'en veuillez pas, don Luis, dit-elle en lui tendant sa main mignonne avec un charmant sourire, le hasard a tout fait ; je ne pouvais dormir, l'inquiétude me tenait éveillée ; à travers les branches de Penramada je vous ai aperçus, causant autour du feu ; je me suis levée, vous parliez, supposant ne pas être entendus d'autres personnes que celles qui vous entourent, vous vous expliquiez avec une complète franchise ; j'ai écouté presque malgré moi vos paroles, qui me révélaient pour la première fois l'affreuse situation dans laquelle nous sommes et les dangers terribles qui nous entourent.

—Voilà ce que je déplore, señorita ; ces dangers, que vous vous exagérez beaucoup, je vous le jure, j'aurais voulu vous les laisser toujours ignorer.

—Pourquoi donc cela, don Luis ?

—Vive Dieu ! s'écria Saint-Amand, ce serait une honte de ne pas parler devant vous, ma belle demoiselle ; vous avez le droit de vous asseoir au feu du conseil ; les Comanches eux-mêmes, qui sont les plus sages guerriers que je connaisse, ne dédaignent pas, dans les circonstances graves, de prendre l'avis des femmes, pour quoi n'agirions-nous pas comme eux ? Moi, d'abord, je suis convaincu que votre opinion que vous émettrez sera la meilleure.

—Je vous remercie, señor, répondit-elle en souriant ; je n'ose m'avancer autant, je tâcherai cependant que cette opinion ne soit pas la plus mauvaise.

—Vous nous avez dit, ma cousine, fit don Miguel, que nous pourrions trouver des auxiliaires près de nous.

—En effet, vous avez dit cela, señorita, reprit Louis Morin ; je vous avoue humblement que, quant à moi, je ne sais à quels auxiliaires vous faites allusion.

La jeune fille sourit avec finesse, et, menaçant son cousin du doigt :

— C'est pour me punir de ma présomption, dit-elle, que vous me contraignez à parler. Eh bien, soit, je m'exécute : ces amis ne sont autres, à mon avis, que les guerriers comanches que don Luis a visités cette nuit même.

Le Français hocha la tête à plusieurs reprises d'un air de doute.

— Vous vous faites illusion, *senorita*, reprit-il, les Bisons-Rouges ne nous viendront pas en aide, leurs réponses évasives à mes questions ne me laissent aucun espoir à ce sujet.

— En êtes-vous bien certain, don Luis ?

— Tellement certain, *senorita*, que je ne me hasarderais pas à me présenter de nouveau dans leur camp, convaincu que j'essuierais un refus.

— Cependant ils vous ont témoigné beaucoup d'amitié lors de votre visite.

— C'est vrai ; mais, amitié stérile, toute de mots, et qui ne se traduirait pas par des faits.

— Vous me pardonnerez de ne pas partager votre sentiment à cet égard ; vous avez rendu, dites-vous, de grands services à ces gens, il est impossible qu'ils n'en conservent pas une certaine reconnaissance.

— La reconnaissance d'un Indien ! fit-il en hochant la tête.

— Vaut peut-être mieux que celle d'un blanc, interrompit-elle avec vivacité ; je tiens à m'en assurer.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, sinon que j'ai l'intention de réclamer, moi, cet appui que vous refusez de leur demander.

— Vous feriez cela, *senorita* ? s'écria-t-il avec étonnement.

— Pourquoi pas ? J'irai dans leur camp, oui, don Luis, si toutefois vous consentez, non pas même à m'y accompagner, mais seulement à m'en enseigner la route.

— Mais c'est de la folie cela, ma cousine, fit don Miguel ; vous serez assassinée.

Louis Morin lui posa la main sur le bras :

— Non, dit-il, les Indiens n'assassinent pas les femmes, ils les respectent ; d'ailleurs, l'hospitalité est sacrée parmi eux, et puis, qui sait ! peut-être cette démarche de dona Sacramento, tout étrange qu'elle paraisse au premier abord, réussirait-elle.

— Le croyez-vous ? fit la jeune fille.

— Je n'ose me prononcer affirmativement ; cependant il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'il en fut ainsi.

La jeune fille parut réfléchir un instant, puis, se tournant vivement vers le Français :

— Don Luis, lui dit-elle avec une animation extraordinaire, je veux me rendre au camp des Indiens.

— Y songez-vous, *senorita* ? s'écria-t-il avec une douloureuse stupefaction.

— Oui, oui, reprit-elle, eux seuls, s'ils le veulent, peuvent nous sauver ; je les verrai.

Louis Morin fixa pendant quelques instants son regard pénétrant sur la jeune fille ; puis, secouant tristement la tête :

—Vous ne ferez pas cette folie, *senorita*, lui dit-il.

—Qu'appellez-vous une folie, don Luis ? répondit-elle avec une certaine hauteur.

—La démarche que vous voulez tenter, reprit-il nettement.

Elle haussa les épaules avec dédain :

—Craignez-vous donc de m'accompagner ? fit-elle avec un sourire ironique.

—Vous avez tort de me parler ainsi, *senorita* ; je ne crains rien pour vous servir ; tant qu'il me restera un souffle de vie, ma poitrine sera toujours entre vous et le poignard de vos ennemis ; mais vous vous faites une fausse idée de notre situation ; elle est mauvaise, fort mauvaise même, j'en conviens, mais elle est loin d'être désespérée. A défaut du nombre, nous avons la bravoure, l'expérience et la ruse ; laissez-nous nous servir d'abord de ces trois moyens ; s'ils échouent, eh bien, *senorita*, je serai le premier à vous rappeler la démarche que vous désirez faire ; cette démarche intempestive aujourd'hui, car elle serait, par les Indiens bons juges en pareille matière, considérée comme une lâcheté ; peut-être, dans quelques jours, deviendra-t-elle, à leurs yeux, toute naturelle, et par conséquent, l'accueilleront-ils favorablement. D'ici là, je vous en prie, *senorita*, laissez-nous, à nous autres hommes, le soin de veiller sur votre sûreté, qui nous est si chère et que nous saurons assurer sans vous exposer aux railleries et, qui sait ? aux insultes de gens dont il vous est impossible d'apprécier le caractère et les habitudes.

—Ma chère cousine, les paroles de don Luis sont d'une sagesse incontestable, vous auriez mauvaise grâce à ne pas vous rendre à un raisonnement aussi sensé ; croyez-moi, laissez-le agir, mieux que nous il sait ce qu'il convient de faire en ce moment.

—Soit, reprit-elle ; puisque vous l'exigez, je consens, non pas à renoncer à mes projets, mais seulement à les ajourner.

—C'est tout ce que je désire, *senorita*.

—Puisque vous refusez le concours que je vous offre, que comptez-vous faire ? reprit-elle.

—Une chose fort simple ; au lever du soleil, nous continuerons notre voyage, l'Ourson partira en avant pour avertir votre oncle de l'extrémité dans laquelle nous nous trouvons ; quant à moi, je laisserai à Marceau le soin de vous guider, sous la surveillance de don Miguel, et, en compagnie de Saint-Amand, je me déroberai, afin d'éclairer votre marche et de surveiller nos ennemis.

—Vous en revenez à vos anciens projets.

—A peu près, *senorita* ; seulement il est possible que je découvre la piste de don Ramon, et alors peut-être parviendrai-je, avec l'aide de mon compagnon, à déjouer ses machinations et à le faire tomber dans le piège qu'il se prépare sans doute à tendre sous nos pas. Deux hommes résolus, et connaissant à fond le désert, peuvent beaucoup s'ils sont adroits.

—Tout à l'heure vous regrettiez notre petit nombre,

—Certes, je le regrettais, *senorita*, au cas où il nous faudrait de nouveau en venir aux mains avec la cuadrilla de don Ramon, composée de bandits sans foi ni loi, capables, pour s'approprier nos dépouilles, de commettre les plus grands excès ; mais j'ai l'espoir

de vaincre cet homme par ses propres armes, c'est-à-dire en employant la ruse.

—Puisque maintenant ma présence est inutile parmi vous, je me retire, señores, avec le regret de ne pas avoir, ainsi que je le désirais, fait prévaloir un avis que je considère comme le meilleur, mais avec la conviction que bientôt, en y réfléchissant plus mûrement, vous vous y rangerez de vous mêmes.

Louis et ses compagnons s'inclinèrent respectueusement devant la jeune fille sans lui répondre autrement; elle leur fit un salut gracieux, et s'éloigna à pas lents dans la direction de l'enramada; où elle entra, après s'être une dernière fois tournée vers les chasseurs, toujours debout et immobiles devant le feu du conseil.

Lorsque dona Sacramenta eut enfin disparu :

—Maintenant, dit le Français, profitons des deux ou trois heures qui nous restent pour nous livrer au repos. Au lever du soleil, nous nous mettrons en marche; vous, l'Ourson, ainsi que cela est convenu, vous nous quitterez pour vous rendre par le plus court chemin à l'hacienda d'Agüas-Frescas et nous amener des secours, surtout ne vous laissez pas surprendre en route par les Indiens ou autres rôdeurs que vous rencontrerez sur votre passage.

—Par ma foi, répondit le Canadien avec un gros rire, ce serait une chose singulière qu'un homme habitué comme moi au désert se laissât enlever comme un enfant. Soyez tranquille, monsieur Louis, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Chacun se leva alors et alla se livrer au repos.

Il était plus de trois heures du matin; dans deux heures au plus le soleil se lèverait; mais peu importait aux Canadiens, rompus depuis longtemps à cette vie de périls; après avoir échangé quelques dernières paroles, ils s'enveloppèrent avec soin dans leurs couvertures, s'étendirent les pieds au feu, et s'endormirent presque aussitôt.

Louis Morin et don Miguel se placèrent devant l'enramada, afin d'être prêt à tout événement.

Nous avons dit que dona Sacramenta, après avoir vu son offre généreuse, sinon complètement repoussée, du moins ajournée indéfiniment, avait semblé prendre assez facilement son parti de ce refus et s'était retirée sous l'enramada préparée pour sa sœur et pour elle.

La fière, jeune fille, brave et déterminée comme une véritable Espagnole qu'elle était, s'était sentie froissée de la façon dont son offre avait été reçue; la confiance qu'elle avait surprise en écoutant les chasseurs lui avait prouvé que la caravane se trouvait dans une position, sinon entièrement désespérée, du moins fort critique; son parti avait été pris sur-le-champ.

Loin d'être ébranlée par les observations, cependant fort justes, de Louis Morin, elle s'était, au contraire, senti de plus en plus poussée à tenter sa hasardeuse entreprise; puisque personne ne la voulait accompagner au camp des peaux-rouges, elle irait seule.

Que risquait-elle? Le camp, dont les feux étaient fort visibles, ne pouvait être très-éloigné; la direction était ainsi toute tracée, une heure tout au plus, du moins à ce qu'elle croyait, lui suffisait pour s'y rendre; au point du jour, elle reviendrait accompagnée

des chefs indiens et prouverait ainsi à ses amis, qu'ils avaient eu tort de ne pas mettre en elle leur confiance.

Pour comprendre le raisonnement de cette jeune fille et la détermination audacieuse qui en fut la suite, il faut bien connaître le caractère espagnol : le courage, l'orgueil, l'entêtement et la confiance en forment le fond ; les femmes surtout ont une indomptable énergie, c'est une race de lionnes ; l'histoire espagnole pullule de faits où les femmes, dans des situations désespérées, ont subitement pris une initiative qui, en entraînant les hommes, les a contraints à les suivre et à sauver avec elles, même la monarchie. Il ne nous faudrait pas remonter très-loin pour trouver des preuves de ce que nous avançons ici.

Dona Sacramento était espagnole de pied en cap, douce, même faible et craintive dans la vie privée ; son caractère grandissait avec les circonstances et se mettait d'un bond à la hauteur des événements ; elle-même s'ignorait, il fallait qu'elle se trouvât ainsi dans une situation complètement anormale pour que, pour ainsi dire à son insu, elle se fût résolue à tenter une démarche si téméraire ; mais une fois cette détermination prise et bien arrêtée dans son esprit, nul obstacle n'aurait été assez fort pour l'arrêter.

Rentrée sous l'enramada, au lieu de se coucher près de sa sœur et de se livrer au sommeil, elle s'approcha de la faible clôture de branches entrelacées qui servait de muraille, surveilla attentivement ce qui se passait au dehors et assista, témoin invisible, à la fin du conseil des chasseurs.

Elle les vit se lever, se séparer, puis finalement se coucher autour du feu.

Elle attendit, immobile comme une statue de marbre, pendant une heure, puis, convaincue que tous dormaient, elle s'enveloppa dans un zarapé, prit à tout hasard un poignard qu'elle cacha dans sa poitrine, donna à sa sœur un baiser sur le front, sortit légère comme un sylphe de l'enramada, passa, sans les éveiller, auprès de son cousin et de Louis Morin, et traversa le camp d'un pas furtif et rapide.

Dona Sacramento alla droit à la sentinelle, résolue à lui demander de la laisser passer et à lui offrir de l'or, si besoin était, pour la faire consentir.

Cette sentinelle, heureusement pour la jeune fille, était un peon de don Gutierre. Le pauvre diable, accablé de fatigue, dormait tout debout appuyé sur son fusil.

— Nous sommes bien gardés ! murmura-t-elle avec un sourire.

Et elle passa presque à toucher le peon sans qu'il s'éveillât.

En quelques secondes, elle se trouva hors du camp.

Se frayant un passage à travers les hautes herbes, où bientôt elle disparut, elle descendit rapidement la rampe assez roide de l'éminence et gagna la prairie.

Elle s'arrêta pendant quelques instants, non-seulement pour s'orienter, mais encore pour reprendre haleine ; son cœur battait fort ; la jeune fille, malgré son courage, se sentait effrayée de se trouver ainsi seule dans les ténèbres, loin de tout secours, au milieu du désert.

Cependant cette faiblesse ne fut qu'un éclair ; presque aussitôt

elle reprit courage, et, relevant fièrement la tête, elle s'élança presque en courant dans la direction du camp des Comanches.

Depuis environ trois quarts d'heure elle marchait ainsi à travers les hautes herbes ; le feu vers lequel elle se dirigeait lui apparaissait comme un phare au sommet de la colline où il flamboyait ; elle espérait l'atteindre dans une demi-heure au plus tard, lorsque tout à coup il se fit un froissement dans les broussailles à droite et à gauche de la pente qu'elle suivait, et deux hommes, s'élançant du milieu des halliers, lui barrèrent le passage.

La jeune fille poussa un cri d'effroi à cette apparition soudaine, et s'arrêta avec un frissonnement de terreur.

XVI.—FACHEUSE RENCONTRE.

Ces deux hommes, en effet, avaient quelque chose d'étrange et de sinistre qui justifiait pleinement l'appréhension de dona Sacramento.

Ils paraissaient être des peaux-rouges, ou du moins ils en portaient le costume, et, pour un observateur superficiel, ils en avaient tous les dehors, mais, en les examinant de plus près, on reconnaissait facilement que leur teint avait été bruni par des peintures appliquées sans art, et que les vêtements indiens qu'ils portaient, jetés pêle-mêle sur leur corps, leur donnaient une démarche lourde, gauche et empruntée.

Dona Sacramento ne fit aucune de ces réflexions, elle ne vit rien de ce que nous signalons au lecteur, elle crut être en présence d'indiens véritables ; le premier moment de surprise et de dégoût surmonté, se rappelant le motif qui l'avait fait sortir du camp, elle fit un effort sur elle-même, et maîtrisant l'effroi involontaire qu'elle éprouvait, elle se décida à prendre la parole.

—Mes frères sont des guerriers comanches sans doute ? dit-elle.

Les deux pseudo-Indiens échangèrent entre eux un regard railleur, et le plus grand se décida enfin à répondre :

—Oui, nous sommes des guerriers comanches.

—Je suis heureuse d'avoir rencontré mes frères, reprit la jeune fille ; je désire me rendre au camp des Bisons-Rouges, j'ai à entretenir leur chef de choses importantes, mes frères me conduiront jusqu'en présence de l'Opossum.

Les deux drôles échangèrent entre eux un second regard plus narquois et plus railleur que le premier.

—Que désire dire ma sœur au grand chef de notre tribu ? répondit celui qui déjà avait parlé.

—Des choses que l'oreille seule d'un chef doit entendre, dit avec fermeté la jeune fille.

—L'Opossum est un chef puissant, fit avec emphase l'Indien ou soi-disant tel ; il est révérend dans la tribu des Bisons-Rouges, les femmes ne peuvent pénétrer ainsi dans le camp des guerriers indiens.

—Mes frères ne parlent pas bien, répliqua la jeune fille ; ignorent-ils que les femmes sont toujours vues avec respect par les guerriers comanches et traitées avec égard, lorsqu'elles se présentent dans leurs *callis* (chaumières) ?

Les deux hommes se parlèrent pendant quelques minutes à voix basse, semblant se consulter entre eux, puis celui qui jusqu'à ce moment avait porté la parole répondit d'une voix brève :

— Soit : nous conduirons ma sœur au campement des braves guerriers comanches, et nous la mettrons en présences de l'Opossum ; que notre sœur nous suive.

La jeune fille jeta un regard soupçonneux sur ses deux compagnons ; malgré elle, dona Sacramento éprouvait une invincible répugnance pour ces hommes, dont les manières gauches et les paroles de plus en plus empruntées lui paraissaient extraordinaires.

— Le camp des Bisons-Rouges est fort éloigné, dit-elle avec hésitation ; je ne voudrais pas être un embarras pour mes frères, il suffit qu'ils m'indiquent la route, je me rendrai seule au camp.

— La route n'est point facile à suivre, répondit un des Indiens ; dans la prairie, toutes les sentes sont brouillées par les bêtes fauves, ma sœur ne pourrait faire dix pas sans s'égarer ; vaut mieux que nous guidions la jeune vierge des visages pâles jusqu'au camp de nos frères les Bisons-Rouges. L'Opossum châtera ses fils d'avoir manqué à ce devoir sacré.

Malgré la répulsion qu'éprouvait la jeune fille pour la compagnie de ces hommes qui lui devenaient d'instant en instant plus suspects, cependant elle fut obligée de convenir avec elle-même qu'ils avaient raison, et que s'obstiner à cheminer seule dans le désert serait fort imprudent et pourrait avoir des conséquences fâcheuses pour la réussite de ses projets ; elle ne fit donc aucune objection à leurs remontrances, et se décida à les suivre, en se réservant *in petto* de les surveiller avec soin en cas de trahison.

Cependant les Indiens, malgré leurs façons brutales et leurs paroles brèves, ne semblaient nourrir aucune mauvaise intention contre la jeune fille ; lorsque celle-ci se fut enfin résolue à se livrer à leur protection, ils la placèrent entre eux, et quittant aussitôt le sentier dans lequel ils se trouvaient, ils s'enfoncèrent dans les halliers en se contentant de lui dire laconiquement :

— Cette voie nous abrège considérablement le chemin.

Qu'elle le crût ou non, dona Sacramento ne jugea pas opportun de faire la moindre observation ; elle se mit résolument à marcher entre ses deux guides.

Ceux-ci s'avançaient avec précipitation, écartant du bout de leur fusil les branches et les herbes qui leur faisaient obstacle, regardant avec inquiétude autour d'eux et parfois s'arrêtant pour échanger quelques mots d'une voix si basse, qu'il était impossible à la jeune fille de les entendre.

Ils marchèrent ainsi pendant près de deux heures sans suivre en apparence une direction déterminée, coupant droit devant eux, sans tenir compte des sentes qui se trouvaient sur leur passage, et paraissant mettre une certaine affectation à s'enfoncer de plus en plus dans les parties les moins explorées et par conséquent les plus mystérieuses de la savane.

L'ombre commençait à décroître, l'horizon s'illuminait des premières lumières du jour, les oiseaux s'éveillaient sous la feuillée, on voyait çà et là, au-dessus des hautes herbes, surgir des élans et

des assahtas, dont les yeux effarés se fixaient avec inquiétude sur les voyageurs et qui, après les avoir considérés un instant, s'enfuirent d'une course affolée à travers la savane.

Malgré toute la fermeté de son caractère et tout le courage dont elle s'était armée, dona Sacramenta se sentait en proie à une terreur invincible ; cette longue course pour se rendre au campement des Indiens, qui, d'après le dire de Louis Morin, n'était éloigné que de deux lieues au plus de la caravane, lui semblait hors de toutes proportions ; de plus, elle commençait à éprouver une grande lassitude, et, malgré tous ses efforts pour suivre les pas pressés de ses compagnons, ses pieds endoloris ne la soutenaient plus qu'avec peine.

Cependant les deux hommes continuaient à marcher du même pas, ne semblant nullement remarquer l'état dans lequel se trouvait la jeune fille ; enfin, celle-ci, vaincue par la fatigue et par la souffrance, incapable de supporter plus longtemps un pareil supplice, s'arrêta tout à coup et se laissa tomber au pied d'un arbre qui s'élevait solitaire au milieu de la prairie.

— Vous m'avez trompé, dit-elle résolument, je n'irai pas plus loin, avant de savoir ce que vous voulez faire de moi.

Etonnés plus qu'ils ne voulaient le laisser paraître de cette brusque détermination, les deux hommes s'arrêtèrent en regardant autour d'eux d'un air inquiet.

— Que signifie cela ? dit enfin celui qui jusqu'à ce moment avait toujours porté la parole : pourquoi ne pas continuer à marcher ?

— Parce que, répondit la jeune fille, je suis harassée de fatigue et que, de plus, j'ai la conviction que vous me trompez et me tendez un piège.

— Vous êtes folle, reprit cet homme ; ma sœur veut-elle, oui ou non, se rendre au camp des Bisons-Rouges ?

— Je le veux ; mais je suis certaine que jamais vous n'avez eu l'intention de m'y conduire, sans cela depuis longtemps déjà nous l'aurions atteint.

— Voilà bien le raisonnement des visages pâles, qui se figurent qu'on marche aussi facilement et aussi rapidement dans le désert que dans les rues d'une ville.

La jeune fille releva brusquement la tête, et fixant un regard pénétrant sur son interlocuteur :

— Vous n'êtes pas un Indien, dit-elle vivement ; les expressions dont vous vous servez me le prouvent.

— Moi, fit-il en se mordant les lèvres avec dépit, que suis-je donc lors ?

— Je ne sais, mais maintenant j'ai la certitude que le costume que vous portez n'est qu'un déguisement ; vous ne m'abuserez point davantage.

— Ce que vous dites là est faux, reprit-il avec force.

Le second individu, qui jusque-là avait constamment jugé convenable de garder le silence, posa la main sur l'épaule de son compagnon :

— Tais-toi, lui dit-il, nous sommes reconnus, toute feinte est inutile.

—Ah ! fit la jeune fille avec un ressentiment craintif, vous en convenez donc enfin ?

—Pardieu ! fit l'autre en ricanant ; à quoi bon ruser davantage ? d'ailleurs vous êtes maintenant entre nos mains.

—Je suis entre les mains de Dieu, qui nous voit et nous entend, et qui ne me laissera pas sans protection.

Les deux bandits éclatèrent de rire.

—Dieu ne voit pas dans le désert, dirent-ils ; les buissons et les hautes herbes interceptent son regard.

La jeune fille baissa la tête sans répondre et deux larmes coulèrent lentement le long de ses joues.

Les deux hommes, sans plus de cérémonie, prirent alors place à son côté :

—Au fait, dit l'un d'eux, pourquoi aller plus loin ? mieux vaut nous entendre et savoir tout de suite à quoi nous en tenir ; de cette façon tout malentendu sera impossible. Parlez, compadre Carnero, expliquez à la senorita ce que nous désirons obtenir d'elle.

—Oh ! cela est si simple et si facile, cher compadre Pedroso, répondit en souriant Carnero, que je m'étonne que la jeune senorita ne l'ait pas encore compris.

—Mon Dieu, murmura la jeune fille d'une voix basse et entrecoupée par la terreur ; mon Dieu, pardonnez-moi mon imprudence et ne m'abandonnez pas aux mains de ces bandits. Oh ! pourquoi n'ai-je pas cru mes amis et ai-je voulu être plus sage qu'eux ?

Les deux guerilleros, car c'étaient eux qui, pour des motifs personnels sans doute et d'un grand intérêt pour eux, s'étaient ainsi tant bien que mal métamorphosés en peaux-rouges, ne se pressaient nullement de donner à la jeune fille l'explication de leur conduite envers elle, explication qu'elle attendait avec anxiété.

Malgré leur effronterie, les bandits impressionnés, malgré eux, par la naïve candeur et la résignation toute chrétienne de leur captive, éprouvaient un certain embarras à lui dévoiler leurs sinistres projets.

Ce fut dona Sacramenta qui, la première, se décida à les interroger.

—Parlez, au nom du Ciel ! s'écria-t-elle en joignant les mains avec prière ; ne me laissez pas plus longtemps dans cette horrible anxiété, dites-moi ce que vous prétendez faire de moi ?

—Senorita, répondit Pedroso avec le plus grand calme, rassurez-vous, vous ne courez aucun danger, votre sort est entre vos mains ; bien que vous nous voyiez revêtus de ce costume ridicule, nous sommes des blancs, de race pure comme vous, et de véritables caballeros. Malheureusement, la fatalité, qui se plaît à abaisser les hommes de mérite, nous a placés dans une situation fort difficile, nous sommes pauvres.

—Ou'à cela ne tienne ! s'écria vivement la jeune fille ; rendez-moi saine et sauve à mon père et à mes amis, et je m'engage à vous faire plus riches que jamais dans vos désirs les plus ambitieux ; vous n'avez rêvé de le devenir.

—Ce que vous nous demandez, senorita, reprit Pedroso, peut se faire ; pourquoi seriez-vous séparée de ceux qui vous sont chers ?

nous n'avons nullement l'intention qu'il en soit ainsi ; mais notre honneur exige que nous vous conduisions au chef qui nous com-
mande.

—Comment, vous obéissez donc à un chef ?

—Certes, c'est un caballero des plus honorables, et que vous con-
naissez.

—Moi ? fit-elle avec une surprise mêlée de crainte.

—Dame, cela est probable, car depuis assez longtemps il s'obstine
à votre poursuite.

—Comment nommez-vous cet homme ?

—Don Ramon Armero.

—Don Ramon Armero ! s'écria-t-elle avec épouvante ; oh ! plutôt
la mort que de tomber entre les mains d'un tel misérable !

—Hum ! fit Carnero, je crois que nous aurons de la peine à nous
entendre, car, bien certainement, nous ne trahirons pas la confi-
ance que notre chef a placée en nous.

—Soyez miséricordieux, au nom du Ciel ; je ne suis qu'une mal-
heureuse jeune fille que le hasard a jetée sur vos pas au moment
où vous y pensiez le moins ; qui saura ce qui se sera passé entre
nous ?

—Notre honneur, qui ne doit pas être souillé par une indigne
trahison, répondit Carnero avec emphase en se posant tragique-
ment la main sur la poitrine.

—Laissez-vous attendrir, je vous en supplie ; prenez pitié de moi,
dit-elle avec larmes, vous êtes pauvres, je vous le répète, je vous
ferai riches.

—Oui, cela est tentant, je le sais, fit Pedroso en ricanant, mais
comment pourrez-vous tenir vos promesses, en supposant que nous
fussions assez fous pour consentir à ce que vous nous demandez ?

—Eh ! ajouta Carnero, mieux vaut un oiseau-mouche dans la
main qu'un vautour qui vole, comme dit le proverbe ; aussitôt en
sûreté au milieu de votre camp, vous nous oublieriez, ou si nous
étions assez riais pour nous fier à vous, votre premier soin serait
de nous faire fusiller comme des chiens au cas où nous oserions
venir vous sommer de tenir vos engagements.

—Tenez, s'écria-t-elle avec empressement en se dépouillant des
colliers et des bracelets qu'elle portait et les leur présentant, pre-
nez ces bijoux, partagez-les et reconduisez-moi à mon père, ou lais-
sez-moi retourner près de lui ; je vous jure par la sainte Vierge de
Guadalupe que tout ce que vous exigerez de moi, vous l'obtien-
drez.

Les bandits se saisirent des bijoux de la jeune fille avec un em-
pressement fébrile, en fixant sur eux des regards brûlants de con-
voitise, et les firent aussitôt disparaître dans leurs vêtements.

—Ces bijoux que vous nous offrez si généreusement, *senorita*,
reprit Pedroso avec un sourire railleur, sont à nous d'après les
lois de la guerre ; nous ne faisons donc, en les acceptant, que re-
prendre ce qui nous appartient légitimement ; ce n'est pas cela qui
peut diminuer votre rançon.

—Mais au nom du Ciel, s'écria-t-elle avec désespoir, qu'exigez-
vous de moi ?

—Une chose toute simple, *senorita*, reprit Carnero ; oh ! nous

sommes gens de précaution, nous autres; Dieu m'est témoin que nous ne vous voulons pas de mal, mais il est juste que nous profitions de l'occasion qui se présente à nous de faire fortune; voici une feuille de liquidembar avec un morceau de bois pointu; écrivez sur cette feuille que vous êtes notre prisonnière, que vous nous avez promis vingt mille piastres de rançon, et que ces vingt mille piastres me doivent être remises immédiatement; je me rendrai aussitôt au camp, vous laissant ici sous la garde de mon ami et compadre Pédroso, puis, dès que j'aurai touché la somme convenue entre nous, j'en avertirai mon compère par un signal et vous serez libre aussitôt; cette combinaison est très-simple, comme vous voyez, vous convient-elle? C'est à prendre ou à laisser.

—Je ne demande pas mieux, répondit-elle avec une joie mal contenue; donnez-moi ce qu'il me faut pour écrire.

Pedroso coupa alors avec son couteau à scalper une feuille de liquidembar et la présenta à la jeune fille.

Celle-ci s'en empara et commença à écrire; les deux bandits, penchés sur son épaule, suivaient attentivement les mots qu'elle traçait.

Tout à coup une double détonation retentit, et les guerilleros roulèrent sur la terre en se débattant dans les angoisses de l'agonie.

XVII.—SUR LA PISTE.

Le soleil n'était pas encore au-dessus de l'horizon, lorsque Louis Morin, secouant la torpeur qui enchaînait ses membres, se leva de la terre qui lui avait, pendant plusieurs heures, servi de couche, et réveilla les peones et les chasseurs, afin de tout préparer pour la levée prochaine du camp.

Le batteur de sentiers avait trop l'expérience du désert pour ne pas mettre le temps à profit et pour négliger les minutieuses précautions à la faveur desquelles il est seulement possible de voyager en sûreté dans ces immenses savanes.

Bientôt tout fut en rumeur dans le camp des Mexicains; les peones s'occupèrent activement à donner la provende aux chevaux et aux mules, à les conduire à la rivière, à préparer le repas du matin, à charger les bêtes de somme et à atteler les fourgons.

Lorsque le chasseur se fut assuré par ses yeux que tout était en ordre, il éveilla don Miguel et le pria d'annoncer à son oncle et à ses cousines que tout était prêt pour le départ.

Soudain un cri de douleur retentit dans l'enramada, et dona Jesúsita se précipita au dehors, le visage baigné de larmes et en proie au plus profond désespoir.

Don Gutierrez, don Miguel et le Français s'étaient élancés vers elle avec inquiétude:

—Que se passe-t-il? au nom du Ciel! s'écrièrent-ils.

—Ma sœur! où est ma sœur? où est Sacramenta? dit avec égarement dona Jesúsita.

—Sacramenta! firent-ils avec anxiété.

—Oui, reprit-elle, Sacramenta, ma sœur, qu'est-elle devenue?

—N'a-t-elle donc pas reposée à vos côtés sous l'enramada? demanda Louis avec anxiété.

—Non, sa couche est froide ; ma sœur est morte ou enlevée, dit-elle en éclatant en sanglots.

—Oh ! c'est impossible ! s'écria don Gutierre en se précipitant dans l'enramada.

—Mon Dieu ! quel nouveau malheur est venu fondre sur nous pendant notre sommeil ? murmura don Miguel avec un frisson d'épouvante.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! reprit dona Jesusita, ma sœur ! ma pauvre sœur !

—Ma fille ! qui me rendra ma fille ! s'écria don Gutierre en proie au plus violent désespoir.

Louis Morin, qui jusqu'à ce moment était demeuré sombre et pensif au milieu de l'épouvantable tumulte causé par cette douloureuse nouvelle, fit quelques pas en avant, et posant la main sur l'épaule de don Gutierre :

—Courage, pauvre père, lui dit-il, Dieu aura pitié de vous ; votre enfant vous sera rendue, je vous le jure !

Don Gutierre se tourna lentement vers le chasseur, fixa sur son calme et énergique visage un regard chargé de tout l'amour paternel, et pressant avec force la main que Louis lui tendait :

—Vous êtes un homme brave et dévoué, lui dit-il ; si ma fille peut encore être sauvée, vous seul êtes capable d'accomplir ce miracle ; je me fie à vous comme à Dieu.

—Ne blasphémez pas, don Gutierre. Préparez-vous à lever le camp, le moment est venu de partir.

—Mais ma fille ! ma malheureuse fille !

—Laissez-moi agir ? Priez Dieu et ayez confiance en sa bonté et en sa justice.

Don Gutierre baissa la tête sans répondre, et s'éloigna en soutenant dans ses bras dona Jesusita à demi évanouie.

Louis demeura seul avec don Miguel.

—Comment Sacramenta a-t-elle pu être enlevée ainsi au milieu du camp ? demanda don Miguel, voilà ce que je ne peux comprendre.

Le batteur de sentiers sourit avec ironie, et regardant fixement le jeune homme :

—Elle n'a pas été enlevée, lui dit-il.

—Comment, elle n'a pas été enlevée ? fit-il avec stupéfaction ; mais s'il en était ainsi, elle serait donc partie seule, de son plein gré, au milieu de la nuit ; songez donc, mon ami, que cela est inadmissible.

—Cela est pourtant, reprit le Français en haussant légèrement les épaules ; ne vous souvenez-vous plus de ce qui s'est passé cette nuit pendant que nous tenions conseil auprès du feu de veille ? l'apparition subite de dona Sacramenta au milieu de nous et son offre de se rendre au camp des Bisons-Rouges pour leur demander secours ?

—Eh bien, ma cousine n'a-t-elle pas renoncé à son projet et ne s'est-elle pas retirée dans l'enramada ?

—Elle s'est retirée dans l'enramada, cela est vrai, mais elle n'a pas renoncé à son projet, et la preuve c'est qu'elle est partie dans l'intention de le mettre à exécution aussitôt que nous avons été endormis.

—Oh ! s'écria-t-il avec effroi, vous vous trompez, cela est impossible.

—Je suis sûr de ce que j'avance, elle s'est dirigée vers le camp des Bisons-Rouges ; seulement, que s'est-il passé depuis ? je l'ignore, mais je le saurai ; vous ne connaissez pas le caractère de votre cousine, cher don Miguel, elle a voulu nous sauver malgré nous ; pauvre enfant ! que sera-t-elle devenue, seule, pendant les ténèbres, au milieu du désert ?

—Vous me faites frémir.

—Ne perdons pas un instant, tout est prêt pour le départ, montez à cheval et mettez-vous en route, Sans-Raison vous servira de guide, c'est un coureur de bois expérimenté.

—Mais vous, que voulez-vous faire ?

—Moi, je prends une direction opposée à la vôtre ; je commence mes recherches.

—Dieu veuille que vous réussissiez.

—Je réussirai, mon ami, soyez-en convaincu.

Louis Morin appela alors Saint-Amand et les autres chasseurs ; un seul manquait, l'Ourson, qui, ainsi que cela avait été convenu, était parti un peu avant le lever du soleil pour se rendre à l'hacienda d'Agua-Frescas.

Le Français donna à Sans-Raison et à Marceau des instructions fort détaillées sur la direction qu'ils devaient faire suivre à la caravane, leur indiqua l'endroit où ils devaient camper à la fin de la journée, puis, lorsqu'il fut certain qu'ils l'avaient bien compris, il les congédia en leur recommandant la vigilance, et surtout la prudence.

Cette affaire terminée, Louis Morin dit adieu à don Miguel et à don Gutierre, fit un salut respectueux à dona Jesusita, qui lui adressa une dernière prière pour sa sœur, et il assista appuyé sur son fusil au départ de la caravane, ayant d'un geste ordonné à Saint-Amand de ne pas le quitter.

Le Canadien s'était insouciamment assis sur un rocher, indifférent en apparence à ce qui se passait. Lorsque les chevaux de main arrivèrent conduits par un peon :

—Nos chevaux ? dit-il seulement au Français.

—Nous les retrouverons ce soir à la halte, répondit celui-ci, nous suivons une piste.

—Bon ! nous allons à pied alors ?

Louis Morin fit un signe affirmatif.

Bientôt les deux chasseurs se trouvèrent seuls ; la caravane avait disparu, au loin dans les méandres sans nombre de la sente à peine tracée qu'elle suivait.

Le Français fit alors part à son compagnon du projet qu'il avait conçu pour retrouver la jeune fille, et des moyens qu'il comptait employer pour atteindre son but.

Saint-Amand l'écouta attentivement, approuva presque sans réserve le plan du chasseur, seulement il lui fit observer que, puisque dona Sacramento avait quitté le camp pour se rendre auprès des Comanches, c'était là qu'il fallait aller d'abord, afin de s'assurer si elle s'y trouvait, réellement et quels motifs la retenaient au milieu des Bisons-Rouges.

Cette observation frappa le Français, qui en comprit la vérité et admit sans peine la possibilité d'un tel voyage, bien que la chose lui parût d'une difficulté extrême, non à cause de la longueur du chemin, qui était à peine de deux lieues, mais à cause des obstacles insurmontables que la jeune fille avait dû rencontrer sur sa route.

—Soit, dit-il, allons au camp des Bisons; ils ont pour moi assez d'amitié pour me rendre la jeune fille, au cas où, à la suite d'un malentendu, ils la retiendraient prisonnière.

—Je ne crois pas qu'ils l'aient faite captive; les peaux-rouges en général, et surtout les Comanches, professent un grand respect pour les femmes de notre couleur; il est plus probable que dona Sacramenta se serait trouvée trop fatiguée pour retourner au camp, et aura accepté l'hospitalité que lui auront offerte les Comanches.

—C'est plus probable, en effet, répondit Louis, partons donc, seulement veillons aux traces qui s'offriront à notre vue.

Ils quittèrent alors la colline et s'engagèrent dans le sentier qui descendait dans la plaine et se dirigeait vers le camp des Indiens.

Le jour était complètement fait, le soleil déversait à profusion ses rayons qui faisaient étinceler comme des milliers de diamants les cailloux micacés de la savane, les feuilles des arbres étaient perlées de rosée, les oiseaux blottis sous le couvert chantaient à pleine gorge, et la brise du matin rafraîchissait l'air, qui déjà commençait à s'échauffer graduellement.

Les deux batteurs d'estrade marchaient côte à côte, le fusil sous le bras, afin d'être prêts à s'en servir au moindre mouvement suspect dans les hautes herbes, et ils s'avançaient en examinant attentivement la terre qu'ils foulaient.

Les traces de dona Sacramenta étaient faciles à suivre, et d'autant plus reconnaissables pour les yeux exercés des chasseurs, que la jeune fille n'avait nullement songé à dissimuler ses pas et s'était contentée de s'avancer en droite ligne le plus vite que cela lui avait été possible, n'ayant aucun motif pour donner le change sur la direction qu'elle suivait. D'ailleurs, constatons qu'elle ignorait complètement les moyens en usage parmi les Indiens pour dissimuler les marques de leur passage.

—Dona Sacramenta, vous le voyez, monsieur Louis, dit le Canadien, s'est rendue, ainsi que nous l'avons supposé, au camp des Bisons.

—Il est du moins certain qu'elle en a pris la route, répondit le Français; reste à savoir maintenant si elle est parvenue à l'atteindre.

—Pourquoi en serait-il autrement?

—Parce que ce que peuvent facilement exécuter des hommes comme nous, accoutumés à la vie du désert, devient d'une difficulté extrême pour une jeune fille comme dona Sacramenta.

Le Canadien ne répondit pas et continua à marcher.

Depuis trois quarts d'heure environ ils avaient quitté la colline, lorsqu'ils arrivèrent à un endroit où l'herbe, foulée à plusieurs places, et la terre piétinée de façon à rendre les traces des pas presque invisibles pour tous autres que ces hardis explorateurs, les fit hésiter un instant.

La jeune fille semblait s'être arrêtée là ; en effet, plus haut que cette place, aucune marque de ses pas ne se laissait voir.

Louis examina attentivement les environs, après avoir tracé un cercle imaginaire autour du lieu où la piste était pour ainsi dire indéchiffrable.

Puis, au bout de quelques instants, il parut être complètement fixé.

—Je sais ce que c'est, dit-il au Canadien ; la jeune fille suivait la sente d'un pas furtif et inquiet, lorsque deux individus embusqués à droite et à gauche dans les hautes herbes ont brusquement surgi devant elle et lui ont barré le passage.

—C'est effectivement cela, tout nous le prouve, répondit le Canadien ; maintenant, que devons-nous faire ? continuer à nous diriger vers le camp des peaux-rouges, ou éclairer les environs, afin de nous assurer qu'il n'existe pas une contre-piste ?

—Dona Sacramenta n'a pas été plus loin dans la direction du camp, il est donc inutile de nous y rendre ; voyez, au delà de l'endroit où nous sommes, la sente est nette, sans autres traces de pas que celles laissées par moi cette nuit même pendant mon excursion.

—C'est vrai, fit le Canadien ; cherchons donc la piste.

Ils se mirent aussitôt en quête avec toute la finesse et toute l'habileté de chasseurs émérites.

Leurs recherches ne furent pas longues ; ils ne tardèrent pas à découvrir la piste tracée par les deux guerilleros, qui, peu au fait des coutumes indiennes, avaient laissé des marques fort visibles de leur passage dans le sentier qu'ils s'étaient frayé à travers les herbes.

Cette piste si large et si nettement dessinée fit de nouveau hésiter les chasseurs ; ils ne pouvaient croire que cette piste fut réelle. Connaissant les habitudes des peaux-rouges, ils se sentirent portés à croire qu'elle était fautive, et qu'elle n'avait été indiquée ainsi que dans le but de leur donner le change sur la direction véritable qui avait été suivie et de leur faire perdre un temps précieux en vaines recherches.

Cependant ils ne se rebutèrent pas, et en examinant la piste de plus près et avec une attention plus soutenue, ils aperçurent bientôt les pas légers de la jeune fille faiblement marqués sur le sable entre les pas plus longs et surtout plus fortement imprimés des deux hommes qui l'avait arrêté.

—Plus de doute, dit alors Louis Morin, tout est parfaitement clair maintenant ; les deux hommes embusqués dans ces fourrés, après s'être emparés de dona Sacramenta, l'ont amenée prisonnière ; voici le chemin qu'ils ont suivi, cette piste est vraie.

—Je suis de votre avis, monsieur Louis, répondit le Canadien, seulement vous me permettrez de vous faire observer que ces deux ravisseurs sont des ânes fleffés qui ne connaissent pas leur métier de maraudeurs, ou bien ce sont des novices ; sans cela ils n'auraient pas ainsi tracé un sillon qu'un enfant suivrait les yeux bandés. Je ne connais pas de peaux-rouges capables de commettre une telle gaucherie.

—Votre observation est fort juste, Saint-Amand, je partage entiè-

rement votre sentiment à cet égard ; aussi me voyez-vous en proie à la plus vive inquiétude.

—Pour quel motif donc, monsieur Morin ?

—Parce que maintenant je suis convaincu que dona Sacramento n'a pas été enlevée par les Indiens.

—Bah ! Et par qui donc alors ?

—Par qui ? fit Louis Morin avec feu ; par quelques coureurs de don Ramon, par don Ramon lui-même peut-être ; des blancs seuls, ignorant les coutumes du désert, peuvent laisser derrière eux des traces pareilles de leur passage.

—Alors, la pauvre enfant est perdue, dit le Canadien avec abattement, car déjà sans doute les misérables l'auront conduite à leur camp, où il nous est impossible de nous introduire.

—Qui sait ? ne nous laissons pas décourager ainsi ; Dieu est juste, il n'aura pas permis l'accomplissement d'un pareil crime ; venez, hâtons-nous, peut-être arriverons-nous assez à temps pour délivrer la malheureuse jeune fille.

Sans plus amples explications, les deux hardis chasseurs reprurent leur route, marchant avec une vitesse que peu d'hommes auraient égalée ; ils sentaient l'importance de la promptitude ; d'ailleurs tout les aidait, le chemin était trop visible pour que rien vint retarder leur course.

Plusieurs heures s'écoulèrent pendant lesquelles les deux chasseurs continuèrent à s'avancer sans échanger une parole ; cependant, ils sentaient malgré eux le découragement entrer dans leur âme, et déjà ils songeaient avec désespoir à renoncer à une poursuite qu'ils considéraient comme inutile, lorsque tout à coup leurs oreilles, ouvertes à tous les bruits, entendirent des cris lointains, cris de détresse qui semblèrent leur donner des ailes et leur rendre tout leur espoir.

Se glissant en rampant comme des serpents à travers les herbes, ils atteignirent les limites d'un bois assez considérable, et sautant légèrement de branche en branche jusqu'à l'extrême limite du couvert, ils aperçurent dona Sacramento affaissée sur le sol, à demi évanouie, et les deux bandits qui semblaient la menacer, à ce qu'ils crurent du moins, à cause de la distance où ils se trouvaient du groupe formé par les trois individus ; alors sans se dire un mot, ils échangèrent un regard, épaulèrent leurs fusils et lâchèrent la détente.

XVIII.—LE CAMP.

Nulle plume ne saurait exprimer le sentiment de joie délirante et de vive reconnaissance qu'éprouva la jeune fille en passant subitement, sans aucune transition, de la terreur la plus profonde à la sécurité la plus complète.

Sa délivrance lui paraissait tenir du prodige ; maintenant que la force factice qui l'avait soutenue jusqu'alors avait disparu avec le danger, dona Sacramento était redevenue la femme faible et craintive, frissonnant au moindre bruit et pâlisant à la seule vue des armes.

—Fuyons, fuyons ! s'écria-t-elle en fondant en larmes et en se

jetant éperdue dans les bras que le chasseur ouvrait pour la recevoir.

—Pauvre enfant ! murmura celui-ci avec un indicible accent de bonté, la secousse qu'elle a éprouvée est terrible.

En l'enlevant dans ses bras vigoureux, il l'assit doucement sur l'herbe.

Dona Sacramenta, succombant à son émotion, avait perdu connaissance.

—Elle est évanouie, reprit le Français ; mais la joie n'est pas dangereuse, elle ne tardera pas à revenir à la vie ; laissons-la, peut-être vaut-il mieux qu'elle ne soit que le témoin insensible de ce qui va se passer ici ; voyons un peu quels sont ces drôles.

—Deux peaux-rouges, à ce qu'il me semble, dit dédaigneusement le Canadien.

—Je ne le crois pas, dit le Français ; examinons-les de près, je ne serais pas fâché de savoir à qui nous avons eu affaire.

Il s'approcha alors des deux misérables qui se tordaient dans les dernières convulsions de l'agonie, et, sans prendre la peine de se baisser, il les poussa du pied.

—J'en étais sûr, dit-il au bout d'un instant, ce sont des éclaireurs de don Ramon, deux bandits de ma connaissance ; regardez-les, Saint-Amand, ce sont les misérables qui nous ont si lâchement abandonnés dans le but de nous trahir au profit de notre ennemi.

—Vive Dieu ! s'écria le Canadien, ce sont en effet les deux guerriers recrutés par don Miguel, une bonne acquisition qu'il avait faite là ; de tels reptiles doivent être écrasés sans pitié.

Et avant que Louis Morin eût le temps de l'en empêcher, l'implacable Canadien leva son fusil et de deux coups de crosse il leur fracassa le crâne.

—Qu'avez-vous fait, Saint-Amand ? dit le Français d'un ton de reproche.

—Mon devoir, répondit rudement le chasseur, d'ailleurs j'ai payé une dette ; ces bandits connaissaient nos secrets, ils les ont vendus à don Ramon et ils sont cause de tout ce qui nous est arrivé de mal depuis notre départ de Guadalajara ; vive Dieu ! je recommencerais sans remords, s'il était possible de les tuer deux fois.

—Enfin, dit le Français en haussant les épaules, ce qui est fait est fait, il est inutile d'y songer davantage ; jetez-les dans le fourré, afin qu'ils n'attristent pas les regards de dona Sacramenta lorsqu'elle rouvrira les yeux.

Saint Amand, sans répondre, saisit les deux cadavres chacun par un pied, et les traîna jusqu'à une fosse peu distante où il les laissa tomber.

—Eh ! eh ! fit-il en rejoignant le Français, voilà une bonne aubaine pour les *urubus* (vautours).

Malgré la gravité de la situation, Louis Morin ne put s'empêcher de rire de cette étrange oraison funèbre.

—Maintenant, dit-il, songeons à nos affaires ; mieux vaut convenir de nos faits avant que la jeune fille soit en état de nous entendre. Quel est votre avis ?

—Hum ! fit le chasseur en bourrant son fusil, voilà une charge de poudre que je ne regrette pas ; il aurait été impossible de la

mieux employer. Quant à ce que vous me demandez, monsieur Louis ; s'il ne s'agissait que de nous deux, nous aurions bientôt rejoint nos compagnons ; mais voilà une jeune fille complètement incapable de se soutenir ; brisée par la fatigue et la terreur ; il est impossible de songer à la faire marcher.

Autour des chasseurs la savane paraissait aussi paisible et aussi déserte que le jour où elle était sortie pour la première fois des mains toutes-puissantes du Créateur.

L'œil plongeait sans obstacle dans toutes les directions à travers les intervalles que les arbres feuillus laissaient entre eux ; nulle part on ne découvrait rien qui ne fit partie du site et qui ne fût en harmonie avec le calme profond qui y régnait.

Si parfois un oiseau agitait les feuilles, si un écureuil, en sautant de branche en branche, causait un léger bruit, cette interruption momentanée ne faisait que rendre ensuite le silence plus paisible et plus solennel, et l'on n'entendait plus que le murmure de l'air qui faisait frissonner les hautes herbes, et le susurrement sourd et monotone des infiniment petits accomplissant leur tâche dans l'humus qui les cachait. On aurait dit que le pied de l'homme n'avait jamais foulé cette partie de la savane, tant elle portait un caractère d'immobilité majestueuse et de repos grandiose.

Avant de répondre à son compagnon, Louis Morin leva les yeux vers le ciel et sembla calculer mentalement la hauteur du soleil à l'horizon et combien il lui restait de temps encore pour terminer sa course.

— J'avais songé, dit-il, à essayer de gagner le camp des Bisous-Rouges, car je sais où ils s'arrêteront ce soir ; mais il nous reste huit heures de jour, c'est plus qu'il ne nous en faut pour rejoindre nos amis, même en marchant lentement ; il est donc inutile que nous allions demander l'hospitalité aux peaux-rouges.

— Mais la jeune fille ne pourra marcher.

— Aussi ne marchera-t-elle pas ; nous la porterons sur un brancard.

— C'est pardieu vrai, s'écria le Canadien, je n'y avais pas songé ; ce moyen est excellent et lève toutes les difficultés.

Sans plus attendre, le chasseur commença à abattre des branches d'arbres avec son couteau et il s'occupa activement à les entrelacer et à former un brancard.

Louis se rapprocha de la jeune fille ; en ce moment même elle rouvrit les yeux. Son premier regard fut pour le chasseur, auquel elle tendit la main avec son sourire triste.

— Comment vous sentez-vous, *senorita* ? lui demanda-t-il avec intérêt.

— Je suis mieux, bien mieux, lui dit-elle d'une voix brisée par l'émotion, je renais à la vie ; j'ai été bien punie de ma désobéissance ; sans vous, j'étais perdue.

— Ne parlons plus de cela, vous êtes en sûreté maintenant ; mais nous ne pouvons demeurer ici, il faut nous hâter de rassurer votre père et vos amis, qui ignorent votre sort et tremblent pour vous.

— J'essayerai de marcher, répondit-elle en faisant un effort pour se lever.

— Non, vous êtes trop faible, vous ne pourriez nous suivre.

— Oh ! je suis brave, allez, dit-elle en souriant.

— Je le sais ; mais je ne souffrirai pas que vous vous exposiez à de nouvelles fatigues. Voici un brancard préparé pour vous ; nous allons vous porter.

— Oh ! non, je ne consentirai jamais.

— Déjà de la rébellion ! souvenez-vous que vous me devez obéissance, *senorita* ; d'ailleurs, votre salut dépend de votre docilité à suivre mes avis.

— Je les suivrai donc, puisque vous l'exigez, reprit-elle doucement.

Le chasseur la prit alors dans ses bras et l'étendit sur le brancard, que le Canadien avait recouvert de feuilles, d'herbes et de mousse ; puis les deux hommes soulevèrent le brancard et se mirent en route pour regagner le campement d'un pas délibéré, à travers la savane, comme s'ils n'eussent point senti le poids du fardeau qu'ils portaient. Leur course fut longue. Plusieurs fois dona Sacramento les obligea à s'arrêter pour reprendre haleine.

Ce ne fut qu'au coucher du soleil seulement que les chasseurs atteignirent le pied de l'éminence où les Mexicains avaient établi leur campement de nuit, dans une position en tout semblable à celle de la nuit précédente.

Arrivée là, dona Sacramento, dont les forces étaient complètement revenues, insista pour mettre pied à terre et marcher pendant les quelques pas qui lui restaient encore à faire pour se trouver dans les bras de son père et de sa sœur.

Louis acquiesça à ce désir, dont il comprit le motif.

La joie de tous fut vive en apercevant la jeune fille calme, reposée, souriante. Don Gutierre et sa sœur, après l'avoir embrassée à plusieurs reprises, l'entraînèrent dans une *enramada* préparée pour la recevoir, et là ils eurent un de ces entretiens cœur à cœur dont la douceur ne saurait être comprise que par les gens qui, après avoir couru de terribles dangers, se sont soudain vus réunis à ceux qu'ils aiment.

Le Français et le Canadien ne réussirent que difficilement à se soustraire à la reconnaissance de leurs amis ; le chasseur se fit rendre un compte détaillé des événements qui s'étaient passés pendant la journée ; puis, pour mettre fin à l'empressement enthousiaste de ses compagnons, il feignit d'éprouver le besoin de se livrer au repos.

Mais il ne lui fut pas aussi facile qu'il le supposait de se débarrasser de don Miguel. Le jeune homme était dans l'admiration de la conduite du Français. La réussite de son exploration dans la savane lui paraissait tenir du prodige.

Cependant, sur les prières du chasseur, don Miguel consentit à ne plus insister sur ce sujet ; don Luis parvint même à lui faire changer complètement d'entretien.

— Ainsi, dit don Miguel, vous n'avez pas eu de nouvelles de vos amis indiens ?

— Aucune, répondit le Français. D'ailleurs nous avons constamment suivi une direction opposée à celle qu'il nous aurait fallu prendre pour nous rendre dans leur camp.

—Cela me contrarie, je n'avais pas renoncé à l'espoir de les avoir pour auxiliaires en cas de danger pressant.

—Je partage votre avis, mais je suis convaincu qu'au moment du péril nous les verrons arriver à notre secours.

—Oui, mais comment les trouver maintenant ?

—Que cela ne vous inquiète pas, cher don Miguel ; je sais où ils sont ; leur camp est moins éloigné du nôtre que vous ne le supposez.

—Dieu vous entende !

Là-dessus les deux hommes étendirent leurs zarapés à terre, se roulèrent dedans, fermèrent les yeux, et bientôt ils furent profondément endormis.

La nuit s'était écoulée presque tout entière. Le fond du ciel se faisait peu à peu moins sombre ; à l'extrême limite de l'horizon, des reflets d'opale nuançaient le bord des nuages ; le froid devenait plus vif ; la rosée tombait plus abondante ; la brise matinale faisait courir des frissonnements dans les arbres ; le hibou saluait, par son mystérieux houhoulement monotone et triste, l'approche du jour.

Saint-Amand, le chasseur canadien, placé en sentinelle, continuait sa veille vigilante, interrogeant attentivement la savane dans ses moindres détails, et profitant du crépuscule qui commençait à naître pour s'assurer que tout demeurerait calme autour de l'éminence.

Tout à coup le chasseur tressaillit ; il se pencha sur le retranchement et regarda attentivement dans la plaine ; il venait de remarquer un fait étrange.

Les hautes herbes de la savane étaient agitées par un mouvement long et continu, comme si le vent eût passé au-dessus d'elles et les eut successivement courbées.

Chose singulière, cette agitation régulière des hautes herbes avait lieu en sens inverse de la brise, et se rapprochait de plus en plus du monticule au sommet duquel le camp était établi ; au lieu que, si ce mouvement des herbes eût été réellement opéré par le vent, il aurait dû, au contraire, se faire dans une direction diamétralement opposée. Saint-Amand, quoiqu'il fut bien certain d'être bien éveillé, se frotta les yeux à plusieurs reprises, mais le doute n'était point possible ; il avait bien vu ; le mouvement se rapprochait de plus en plus, ne se faisant sentir que dans une certaine partie de la plaine, comparativement fort restreinte.

Le Canadien soupçonna aussitôt une embûche. Quittant pour un instant son poste, il se hâta d'aller réveiller Louis Morin.

—Qu'y a-t-il ? s'écria celui-ci en se levant aussitôt calme et tranquille, comme s'il ne venait pas d'être tiré d'un profond sommeil.

—Je ne sais pas, répondit le Canadien ; mais, pour sûr, monsieur Louis, il se passe quelque chose d'insolite dans la savane. Vous savez que je suis un vieux limier qui ne s'effraie pas facilement ; eh bien, je vous donne ma parole d'honneur que j'ai presque peur.

—Oh ! oh ! fit le Français, c'est sérieux alors. Voyons donc cela.

—Venez ; peut-être qu'à nous deux nous en aurons le cœur net.

Et, conduisant Louis Morin aux retranchements, Saint-Amand lui fit remarquer la singulière agitation des herbes, et surtout la direction étrange dans laquelle elles se courbaient.

—Hum ! fit Louis tout pensif, ceci est louche, en effet.

—N'est-ce pas ?

—Parbleu ! il y a du peau-rouge là-dessous ; c'est une ruse indienne. Nous allons être attaqués probablement avant une demi-heure.

—Je le parierais, dit Saint-Amand, flatté de ne pas s'être trompé dans ses suppositions. Que faut-il faire, monsieur Louis ?

—Réveiller doucement nos compagnons sans perdre un instant ; car le temps presse. Surtout pas de bruit ; il faut que les drôles qui sont là bas ne se doutent point que nous sommes sur nos gardes.

Saint-Amand se hâta d'obéir ; il alla de l'un à l'autre des peones et, quelques minutes plus tard, tous avaient pris leur poste aux retranchements. Par l'ordre de Louis, seuls don Gutierre et don Miguel n'avaient pas été éveillés.

Le Français, après s'être assuré de la présence de tous les défenseurs du camp aux retranchements, appela un des Canadiens.

—Sans-raison, lui dit-il.

—Monsieur Louis, répondit celui-ci en s'approchant.

—Prenez votre fusil et descendez dans la plaine pour l'éclairer ; je veux savoir ce qui se passe dans les hautes herbes que vous voyez là-bas.

—Avant une demi-heure vous le saurez, monsieur.

—Surtout tâchez de ne pas vous faire tuer.

—Je ferai tout mon possible pour cela, répondit-il en riant.

Il enjamba alors les retranchements, et se glissa dans les broussailles.

Ainsi qu'il l'avait promis, au bout d'une demi-heure tout au plus il était de retour.

Louis Morin l'attendait en marchant de long en large avec inquiétude. Aussitôt qu'il l'aperçut, il l'interpella :

—Arrivez donc, lui dit-il. Voyons, que savez-vous de nouveau ?

—Tout ce que vous désirez savoir, monsieur Louis.

—Alors expliquez-vous vivement.

—Ce sont des peaux rouges.

—Des peaux-rouges ? s'écria-t-il avec surprise, car, après les paroles de l'Opossum, il pensait ne rien avoir à redouter de leur part.

—Oui, Monsieur Louis, des peaux-rouges, je suis certain de ce que je vous dis, ils ont passé presque à me toucher.

—Diable ! sont-ils beaucoup ?

—Autant que j'ai pu le calculer, je les crois une centaine environ.

—Tant que cela ! murmura-t-il en jetant un regard triste sur ses compagnons si peu nombreux, c'est beaucoup.

—Bah ! fit insouciamment le Canadien, nous avons eu souvent affaire à des tribus tout entières.

—C'est vrai, répondit Louis d'un air sombre, mais nous étions tous chasseurs habitués au désert. Avez-vous vu leurs peintures ?

—Tout ce que j'ai pu reconnaître, c'est que ce sont des peintures de guerre, mais il ne m'a pas été possible de voir à quelle nation ils appartiennent.

—Ont-ils des armes à feu ?

—Pour cela, je puis vous répondre sûrement, tous ont des fusils.

—C'est incompréhensible, murmura le Français en se parlant à lui-même, tant d'armes à feu dans un détachement indien.

En ce moment, au pied même de l'éminence, les buissons s'écartèrent et un indien parut agitant une robe de bison en signe de paix.

—Ah ! ah ! fit Louis, un parlementaire ! voyons un peu ce que nous veut ce drôle ; c'est singulier, cet Indien me paraît suspect ; attention, mes amis, que personne ne tire sans mon ordre. Saint-Amand, montrez-vous et parlez avec ce guerrier.

Saint-Amand monta aussitôt sur les retranchements et s'adressant au peau-rouge immobile à la place qu'il avait choisie :

—Que voulez-vous, guerrier, lui dit-il, et pourquoi ne passez-vous pas tranquillement votre chemin au lieu de venir troubler ainsi notre repos ?

XIX.—L'ASSAUT.

—Etes-vous un chef ? dit l'Indien, sans répondre autrement à la question qui lui était adressée.

—Et vous ? fit le Canadien d'un air narquois.

—Je suis un chef.

—Tant mieux pour vous, moi aussi alors ; maintenant que voulez-vous ?

—M'asseoir au feu du conseil de mon frère et fumer avec lui le calumet de paix.

—Et vos compagnons, que feront-ils pendant ce temps-là ?

—Je suis seul, répondit péremptoirement l'Indien.

—Pour cette fois vous mentez, chef, dit sèchement le Canadien.

Au même instant une foule de peaux-rouges bondit hors des broussailles et se rua sur les retranchements en poussant des cris horribles et en faisant une décharge générale.

Saint-Amand tomba, le combat était engagé ; mais grâce aux précautions prises par les Mexicains, malgré la vivacité de leur attaque, les peaux-rouges furent si rudement reçus par les peones, qu'ils se virent contraints de reculer, poursuivis par les balles, qui les atteignaient dans leur retraite et leur faisaient éprouver des pertes sensibles.

Les faits que nous venons de rapporter s'étaient passés si rapidement, la fuite et la disparition des peaux-rouges avaient été si promptes, et un calme si profond avait si subitement remplacé le bruit et le tumulte de la bataille, que, si les voyageurs n'avaient pas vu se tordre près d'eux trois de leurs compagnons dans les dernières convulsions de l'agonie, ils auraient pu supposer qu'ils avaient fait un rêve affreux.

Aux cris poussés par les Indiens, aux coups de feu, don Miguel s'était réveillé en sursaut, don Gutierre s'était élancé hors de la tente, et les jeunes filles étaient apparues effarées et tremblantes.

—Que se passe-t-il, mon Dieu ? s'écria Sacramento.

—Seigneur, ayez pitié de nous ! dit sa sœur en joignant les mains et levant les yeux au ciel. Louis demeurait pensif sans répondre aux questions que don Gutierre et don Miguel lui adressaient.

Un étrange soupçon avait traversé l'esprit du Français, soupçon qu'il voulait éclaircir.

Il y a du Ramon là-dessous, dit-il enfin, et se tournant vers don Miguel, écoutez, ajouta-t-il je quitte le camp, il le faut, mon absence ne sera que de courte durée. Pendant ce temps, tenez-vous sur la défensive, surtout gardez-vous bien de tenter une sortie, les ennemis qui nous attaquent sont plus redoutables que vous ne le supposez, j'irai moi-même les reconnaître ; et comme don Gutierre et son neveu essayaient de lui adresser des observations, pas un mot, dit-il d'une voix brève, les minutes valent des heures ; adieu. Sans-raison, suivez-moi.

Après avoir fait un dernier geste de la main à ses amis, le chasseur se glissa hors des retranchements et disparut accompagné du Canadien.

Une demi-heure, un siècle, s'écoula, puis tout à coup plusieurs détonations retentirent, suivies presque immédiatement d'un silence de mort.

—Ils l'ont tué ! s'écria don Miguel ; oh ! je le vengerai !

Alors, avec une énergie fébrile, le jeune homme organisa la défense, faisant passer dans l'âme de ses compagnons atterrés par l'attaque imprévue des peaux-rouges la colère qui l'animait.

Pendant les Indiens n'avaient pas renoncé à s'emparer du camp, ils préparaient une nouvelle attaque, mais cette fois ils procédaient lentement et méthodiquement, en hommes qui veulent réussir ; on les voyait, hors de portée de fusil, faire de considérables abattis de bois ; les Espagnols ne comprenaient rien à leur manière d'agir.

—Patience, señor, dit Marceau à don Miguel qui lui demandait son avis, vous en saurez bientôt autant que moi ; ces branches qu'ils coupent, ils en vont faire des fagots qu'ils porteront devant eux pour se garantir des balles, puis arrivés près des retranchements ils y mettront le feu et les lanceront dans le camp pour l'incendier, c'est simple, comme vous voyez.

—Mon Dieu ! pourquoi don Luis nous a-t-il quittés ? reprit don Miguel.

—Patience, señor, reprit le Canadien, qui affectionnait cette locution. M. Louis a son idée au sujet des Indiens.

—Quelle idée ? demanda don Gutierre.

—Eh ! fit-il en ricanant, une supposition que ces peaux-rouges seraient des blancs.

—Hein ! firent-ils avec surprise.

—Cela s'est vu, et dame, je ne serais pas éloigné de croire qu'il en est ainsi aujourd'hui ; des peaux-rouges qui font une attaque de nuit, c'est louche : l'Indien aime à dormir, il ne se bat qu'au soleil.

—Hélas ! blancs ou rouges, don Luis est mort maintenant, ils l'ont assassiné.

—Je connais M. Louis depuis longtemps, je l'ai vu dans des en-

droits où il faisait plus chaud qu'ici ; il n'est pas homme à se faire tuer comme ça ; les coups de feu que vous avez entendus me prouvent seulement qu'il leur a joué quelque bon tour, voilà tout ; mais pour être tué, allons donc !

Ces raisonnements du Canadien étaient loin de rassurer don Gutierre et son neveu, mais ils feignirent d'être de son avis pour couper court à la discussion.

— Préparez-vous, dit tout à coup le chasseur, je me trompe fort, ou nous allons être attaqués de nouveau.

— Aux armes, cria don Miguel.

Chacun courut à son poste, résolu de se faire tuer plutôt que de tomber vivant entre les mains des Indiens.

Les prévisions du Canadien étaient justes, les peaux-rouges s'avançaient contre les retranchements, mais cette fois ils venaient lentement et en bon ordre, s'abritant soigneusement derrière d'énormes fagots qu'ils roulaient devant eux.

Ces fagots étaient tenus par plusieurs hommes qui les maintenaient de façon à en faire un rampart à d'autres Indiens qui tiraient sans relâche contre les retranchements.

Par l'ordre de don Miguel, les peones cachés, eux aussi, derrière les fourgons et les abatis d'arbres, demeuraient immobiles sans répondre au feu de l'ennemi.

Cependant, bien que la marche de celui-ci fut lente, il approchait de plus en plus, et bientôt il allait se trouver au sommet de l'éminence.

Don Miguel, à force de prières, avait obtenu des jeunes filles qu'elles se retirassent derrière les arbres restés debout dans le camp.

Quelques minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles les deux partis se préparèrent silencieusement à une lutte suprême.

Tout à coup les Indiens laissèrent tomber les fagots qui les abritaient et se ruèrent sur les retranchements, qu'ils essayèrent d'escalader de tous les côtés à la fois, en poussant des cris horribles.

Alors commença un combat corps à corps où chaque coup renversait un homme.

La lutte se prolongea pendant assez longtemps sans avantage marqué d'un côté ou de l'autre ; les Indiens, combattant à découvert, avaient le plus à souffrir, les peones se défendaient avec une indomptable énergie, se faisant des armes de tout ce qui se trouvait à leur portée.

Don Gutierre avait le bras cassé, cependant il continuait à se battre, don Miguel semblait se multiplier, il était partout à la fois, excitait les uns, gourmandant les autres, et abattant un ennemi à chaque coup.

Le camp brûlait, les Indiens avaient jeté des fagots enflammés sur les fourgons, qui avaient pris feu aussitôt.

Tout à coup don Miguel tomba, une balle lui avait traversé la poitrine.

Les peones, saisis de terreur à la vue de la chute de leur chef eurent un moment d'hésitation, tout allait être perdu.

Soudain, dona Sacramenta poussa un cri de désespoir terrible, et s'élançant comme une lionne au milieu des combattants :

—Comment, lâches ! s'écria-t-elle, vous fuyez ! est-ce à une femme à vous donner l'exemple du devoir ?

Saisissant alors avec une indomptable énergie le machete qu'en tombant don Miguel avait laissé échapper, elle s'élança vers les retranchements déjà presque escaladés par les peaux-rouges. Les peones électrisés, se précipitèrent sur les pas de la jeune fille, rejetèrent en dehors du camp les ennemis, et rétablirent le combat.

Alors apparurent à la tête des sauvages deux hommes vêtus à l'euro péenne qui, jusqu'à ce moment sans doute, s'étaient tenus en arrière.

Ces deux hommes étaient don Ramon et don Remigo.

—En avant ! en avant ! hurlait don Remigo, emparez-vous des jeunes filles, mille onces d'or pour chacune d'elles !

Il y eut alors une mêlée terrible, d'autant plus terrible que de ce dernier effort dépendait le succès de l'attaque.

Les peones et le Canadien survivant s'étaient réunis autour des jeunes filles, auxquelles ils formaient un rempart de leurs corps ; tous ces hommes avaient noblement fait le sacrifice de leur vie pour défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang ces deux enfants si braves et si malheureuses.

Cependant, malgré leur résistance héroïque, le moment ne tarderait pas à arriver où ils seraient écrasés par le nombre et suscomberaient avec le désespoir de voir leur sacrifice inutile.

Agenouillées côte à côte auprès de leur père blessé, entourées par leurs derniers défenseurs, pâles, mourantes, échevelées, en proie à une agonie anticipée, sans voix, sans force, les jeunes filles attendaient la mort pour se réfugier dans le sein de Dieu.

Soudain, un cri terrible se fit entendre, une épouvantable explosion éclata comme un coup de foudre dans un ciel serein, un vent de mort passa sur les assaillants, dont les rangs vacillèrent comme les blés coupés par la faucille, et une multitude de démons bondirent sur l'éminence en brandissant des armes de toutes sortes ; à leur tête venait Louis Morin, abattant avec son fusil, dont il s'était fait une massue, tout ce qui se trouvait sur sa route, et se traçant ainsi un sanglant sillon jusqu'aux jeunes filles.

—Courage ! criait-il d'une voix stridente, courage, me voilà !

Les assaillants, épouvantés par cette subite apparition d'ennemis dont ils ne soupçonnaient point l'arrivée, reculèrent en désordre jusqu'au bord de la rampe, où ils tentèrent, comme des tigres aux abois de tenir pied encore.

—A nous ! à nous ! dit don Miguel en se levant sur un genou, Louis, sauvez mes cousines, sauvez mon oncle !

—Me voilà ! répondit le chasseur, me voilà !

Ce qui s'était passé, le lecteur le comprend, Louis Morin n'avait eu besoin que d'un regard pour reconnaître que les Indiens qui attaquaient le camp n'étaient en réalité que des Mexicains déguisés, des bandits de la pire espèce ; il s'était ouvert passage et avait gagné le camp des Comanches ; ceux-ci, sous les ordres de l'Opossum et des autres chefs de la tribu, étaient déjà en marche pour venir à son secours.

À part l'amitié qu'ils portaient au chasseur, les Comanches étaient blessés de voir des saltéadores se couvrir du costume guerrier de

leur nation pour commettre des déprédations et des atrocités dont eux passeraient pour être les auteurs, et ils avaient résolu d'infliger aux bandits un châtement exemplaire.

Cependant, le combat continuait avec un acharnement indicible.

Les bandits, sachant qu'ils n'avaient pas de quartier à attendre des Bisons-Rouges, se défendaient avec une férocité sans exemple, non pour sauver leur vie, ils se savaient perdus, mais afin de se faire tuer et d'échapper ainsi aux tortures que leur infligeraient leurs implaquables vainqueurs, s'ils tombaient vivants entre leurs mains.

En apercevant Louis Morin, don Ramon avait poussé un rugissement de tigre, le Français allait lui ravir la proie qu'il croyait déjà tenir en son pouvoir. Don Remigo et deux bandits qui se tenaient à ses côtés se réunirent à lui, et tous quatre à la fois ils se ruèrent sur le Français, qu'ils enveloppèrent et qu'ils assaillirent avec une fureur sans égale.

Mais l'Opossum avait vu le danger que courait son ami, et s'était élancé pour le soutenir, suivi de plusieurs de ses meilleurs guerriers.

Louis Morin attendait ses ennemis de pied ferme.

—Eh ! eh ! fit-il en ricanant, c'est encore vous, don Ramon ! pour cette fois, nous en finirons, je l'espère.

—Et moi aussi, démon de Français ! s'écria le Mexicain d'une voix que la colère faisait trembler. Meurs, misérable ! ajouta-t-il en déchargeant sur lui ses revolvers.

Le Français fit un bond de côté, d'un coup de crosse il assomma un des bandits qui tomba comme un bœuf à l'abattoir, puis brisa le crâne du second, qui brandissait sa reata au-dessus de sa tête, prêt à le *lasser*.

Louis Morin n'avait donc plus que deux adversaires devant lui.

—Laissez-moi châtier ces misérables, dit-il à l'Opossum, occupez-vous de ceux de leurs compagnons qui survivent encore.

Il laissa tomber son fusil, qui lui devenait inutile, et, saisissant sa longue rapière d'une main et un revolver de l'autre, il attaqua résolument les deux Mexicains.

Ceux-ci n'étaient pas des ennemis à dédaigner, jeunes, adroits, braves et animés d'une haine mortelle ; le Français pouvait succomber dans la lutte qu'il s'obstinait à soutenir seul contre eux.

Don Miguel, malgré la gravité de sa blessure, ranimé à la vue du secours que lui amenait son ami, et soutenu par la fièvre enivrante du combat, s'était relevé, et, appuyé sur un sabre ramassé par lui sur le sol, il s'était traîné pas à pas jusqu'à l'endroit où les trois hommes avaient engagé un duel terrible.

En apercevant son ami luttant seul contre don Ramon et don Remigo, un nuage sanglant passa sur les yeux de don Miguel ; il ne fut plus maître de sa fureur ; il se précipita, le sabre haut, sur don Remigo et lui passa son arme à travers le corps. Le Mexicain poussa un hurlement de fureur et, saisissant son ennemi à bras-le-corps, il roula avec lui sur la terre, où, enlacé l'un à l'autre comme deux serpents, ils se débattirent avec rage.

Nul n'aurait su dire quelle aurait été l'issue de cette lutte étrange, si l'Opossum n'avait pas jugé à propos d'intervenir ; saisis-

sant don Remigo par la chevelure, il lui renversa violemment la tête en arrière, et lui plongea son couteau dans la gorge.

Le Mexicain fit un bond terrible en se roidissant convulsivement, ses membres se détendirent et il demeura immobile ; il était mort.

Quant à don Ramon, son sort était plus affreux ; Louis Morin l'avait désarmé, et malgré une résistance énergique, il avait réussi à se rendre maître de sa personne et à le faire prisonnier.

Le combat était fini. De toute la troupe des bandits qui avaient attaqué le camp, un seul vivait encore : c'était don Ramon.

Louis Morin, avec sa générosité habituelle, voulait lui faire grâce de la vie.

L'Opossum s'y opposa.

— On écrase les reptiles venimeux, dit-il ; cet homme est un serpent, il mourra ; il appartient aux Bisons-Rouges, les guerriers comanches l'attacheront au poteau de torture.

Il fut impossible au Français de faire comprendre à l'implacable chef que souvent la clémence est un devoir.

L'Opossum ne voulait rien entendre, et don Ramon fut emmené par les Indiens.

Le soir même, le misérable fut attaché au poteau ; nous ne décrirons pas son supplice, il fut horrible ; nous nous bornerons à dire qu'il appela la mort pendant sept heures avant qu'elle consentit à mettre un terme à ses souffrances.

Les voyageurs, réduits à un fort petit nombre et blessés pour la plupart, étaient dans l'impossibilité de continuer leur marche ; il leur fallut accepter l'hospitalité que leur offrirent les Bisons-Rouges dans leur camp.

Dès qu'il vit ses amis en sûreté au milieu des Comanches, bien qu'il eût, quelques jours auparavant, expédié l'Ourson à l'hacienda d'Agua Frescas, l'infatigable Français quitta ses amis et se mit en route afin de hâter l'arrivée des secours, des fourgons et des voitures, devenus indispensables après le désastre complet éprouvé par la caravane.

Son absence ne dura qu'un jour ; il avait rencontré l'Ourson à quelques lieues du camp, à la tête d'une troupe nombreuse de peones et amenant avec lui tous les objets indispensables aux malheureux voyageurs.

L'état des jeunes filles inspirait de sérieuses inquiétudes ; à la suite des violentes émotions causées par les périls affreux auxquels elles avaient été pendant si longtemps exposées, et surtout pendant le dernier combat, elles avaient été atteintes d'une maladie nerveuse qui leur causait une faiblesse et une prostration dont les symptômes devenaient chaque jour plus alarmants.

Cependant elles laissèrent paraître une joie de bon augure, lorsque Louis Morin leur annonça à son retour que tout était prêt pour leur départ et que désormais elles n'avaient plus aucun péril à redouter.

Les Comanches voulurent accompagner leurs hôtes jusqu'aux dernières limites du désert ; ils ne les quittèrent que lorsqu'ils arrivèrent en vue de l'hacienda.

Quinze jours plus tard, don Gutierre, ses filles, son frère et son

neveu, complètement rétabli de sa blessure, s'embarquaient pour l'Europe sur un bâtiment français frété par les soins de don Miguel et qui les attendait depuis deux mois déjà dans le port de Guáymas.

Sur la plage, Louis Morin prit congé de ses amis.

Ce fut en vain que ceux-ci essayèrent de le retenir près d'eux, le Français demeura sourd à leurs offres amicales.

— Mais enfin que comptez-vous faire ? lui demanda don Miguel.

— Retourner au désert, dit-il ; c'est là seulement que, face à face avec les grandes œuvres de Dieu, l'homme vit libre en apprenant à devenir meilleur.

Il ne quitta le rivage que lorsque le navire qui emportait ses amis eut complètement disparu à l'horizon, Alors il poussa un profond soupir, et essuya une larme qui coulait sur ses joues hâlées, et après être remonté sur son cheval, il reprit lentement le chemin des prairies.

— C'était un rêve ! murmura-t-il en jetant un dernier regard vers la mer.

.....

.....

.....

Don Gutierre et son frère se sont retirés à Cordoue, don Miguel a épousé Sacramenta ; Jesusita, qui a plusieurs fois refusé les brillants partis qui lui étaient offerts, est rentrée il y a quelques mois dans un couvent, où elle a témoigné le désir de prononcer ses vœux.

On cherche vainement le motif d'une aussi étrange résolution de la part d'une jeune fille belle, riche, aimée, et qui, en apparence du moins, était si heureuse.

GUSTAVE AIMARD.

FIN.

ETUDE SUR LE NORD-OUEST DU CANADA.

ESQUISSE CLIMATOLOGIQUE

(Suite et fin.)

Tout naturellement, le dégel ne pénètre pas à une grande profondeur. En 1849, Seaman a fait une série d'expériences qui ont démontré que le dégel, sur les bords des mers arctiques, atteint une profondeur variant de deux à quatre pieds. D'après les nombreuses expériences de Richardson, cette profondeur n'est que de quatorze pouces sur la côte septentrionale du Nord-Ouest Canadien.

On conçoit que le sol ne gèle ainsi que dans les endroits les plus au nord et sur les bords de la baie d'Hudson, qui est entourée par un terrain humide et mousseux qui retient beaucoup le froid. A mesure qu'on remonte le cours du Mackenzie, l'action du soleil se fait plus sentir et le sol se dégèle complètement de bonne heure, et plus encore dans les grandes prairies du sud-est.

C'est aussi l'absence prolongée du soleil dans les régions arctiques qui occasionne la formation des glaces dont les mers polaires sont recouvertes durant toute l'année.

Toutes ces causes réunies produisent des abaissements de température extrêmes dans les parties les plus au nord du territoire qui nous occupe. En 1853, le thermomètre à l'esprit de vin atteignait 40 degrés centigrades au-dessous de zéro à Athabaska, tandis qu'il descendait à 48° centigrades au fort Good Hope, dans un lieu abrité contre les vents froids. Au fort Anderson, latitude 68°45, le thermomètre descend à 55° au-dessous de zéro. Dans les terres arctiques Sir James Ross a enregistré 60° centigrades dans l'air, et après lui Sir W. E. Parry a observé 54° centigrades pendant cinquante heures consécutives; Sir E. Belcher, en 1853-4, a observé une moyenne de 48°88 centigrades pour 264 heures et de 58° à 62°50 centigrades pour quatorze heures. Le thermomètre descendit même dans sa maisonnette de glace à 65 et 66 degrés centigrades.

Les endroits où ces froids excessifs ont été remarqués se trouvent à des centaines et des centaines de milles des régions cultivables du Nord-Ouest; mais l'influence de ces températures rigoureuses se fait naturellement sentir partout. C'est pourquoi la position géographique de ce pays est la principale cause du froid.

2o Cette première cause en occasionne une autre : la proximité des mers glaciales.

On sait que les mers polaires sont constamment recouvertes de glaces plus ou moins compactes. Dans le cours de ses explorations, le Dr. Scoresby a vu une banquise sur laquelle une voiture aurait pu parcourir en ligne droite une distance de quatre vingt dix milles. Ces glaces absorbent la chaleur solaire qui réchaufferait la terre dans les environs et produisent constamment dans la température un abaissement qui se fait sentir à une grande distance.

3o Cette seconde cause de froid, que nous pourrions appeler

locale, en engendre une troisième qui est plus générale : les vents froids.

Le vent joue un grand rôle dans la température ; il l'élève ou l'abaisse, selon qu'il est chaud ou froid. Or les vents du nord originant en des régions constamment froides et emportant avec eux le froid causé par l'évaporation dans la mer glaciale, font toujours descendre le thermomètre. Aussi dans le Nord-Ouest, comme dans toutes les autres parties du Canada, parler du vent venant du nord, c'est parler d'un vent froid, sec et piquant, en hiver.

Pour apprécier l'influence de ce vent du nord sur la température, du Nord Ouest, nous allons voir dans quelle proportion il se fait sentir, comparativement aux autres vents.

Au fort Confidence, latitude 66°54' et longitude 118°49', le vent a été observé à chaque heure en 1848-9, du mois d'octobre au mois d'avril inclusivement. Ces 3,430 observations ont donné le résultat suivant : Calme, 294; vents d'est allant des *Barren Grounds* vers les forêts du Mackenzie, 547 heures ; vents de l'ouest, 286 heures ; vents du nord et du nord-est, 969 heures, vents du nord et du nord-ouest, 348 heures ; vents du sud-ouest, 262 ; du sud-est, 718, faisant pour les vents venant du sud 980 heures et 1017 pour ceux venant en ligne plus au moins directe du nord. Les vents du sud augmentaient avec le printemps et auraient atteint un chiffre plus élevé que ceux du nord, si les observations avaient été continuées durant l'été.

Les temps de calme ont été observés en plus grand nombre du mois de décembre au mois de mars et les nuages abondaient en octobre et en novembre.

Le registre météorologique tenu dans la baie de Baffin par le Dr. Sutherland, en 1854, durant les mois de mai, juin, juillet et août, indique 14 jours de vents directs de l'est, 4 jours de vents directs de l'ouest, 54 jours de vents plus au moins directement du nord, dont 43 du nord-est et 11 du nord-ouest, 12 jours de vents du sud-est et 26 jours de vents du sud-ouest. Les tableaux qui suivent compléteront ces données :

Tableaux montrant dans quelle proportion les différents vents se font sentir dans les endroits qui suivent :

FORT GARRY, LAT. 49° 53', LONG. 96° 52'.

1855-6	N.	N.-E.	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.
Janvier	9	0	0	0	10	7	3	2
Février	2	0	0	0	6	3	6	9
Mars	5	0	0	3	10	2	3	7
Avril	8	2	1	4	10	3	0	2
Mai	3	2	0	1	5	1	2	1
Juin	7	5	0	0	5	3	6	2
Juillet	6	0	0	1	14	3	5	2
Août	8	1	1	5	5	7	4	1
Septembre	5	0	3	3	11	2	6	0
Octobre	6	0	1	3	10	2	2	3
Novembre	3	2	0	1	11	4	3	1
Décembre	8	1	2	0	10	2	3	9
TOTAL....	70	13	8	21	107	42	43	30

ETUDE SUR LE NORD-OUEST DU CANADA. 911

FORT CARLTON, LAT. 52° 52', LONG. 106° 15'.

1857-8	N.	N.-E.	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.
Janvier	2	14	4	2	0	8	4	4
Février.....	8	9	3	1	0	11	5	8
Mars
Avril.....
Mai
Juin	0	7	6	5	7	10	1	16
Juillet.....	6	2	7	7	4	9	18	16
Août	2	0	0	1	0	1	11	4
Septembre
Octobre
Novembre.....
Décembre
TOTAL.....	18	32	20	16	11	39	39	48

Les registres tenus en cet endroit ne renferment rien relativement aux sept autres mois.

FORT EDMONTON, LAT. 50° 31', LONG. 113° 17'.

1857-8	N.	N.-E.	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.
Janvier.....	14	21	2	2	0	8	2	6
Février.....	4	21	7	1	0	6	16	12
Mars	1	17	19	6	2	12	14	1
Avril.....	3	13	12	5	8	13	16	7
Mai.....	8	5	0	0	0	0	0	0
Juin
Juillet
Août
Septembre
Octobre	4	17	2	5	0	5	2	4
Novembre	6	25	6	15	0	2	0	15
Décembre	3	33	6	9	0	0	0	25
TOTAL : 8 mois	43	152	54	43	10	32	60	70

Les mois de juin, juillet, août et septembre n'ont pas été portés sur le registre.

FORT CHEPEWYAN, LAT. 58° 43', LONG. 118° 20'.

1825-6	N.	N.-E.	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.
Janvier.....	1	1
Février.....	1	1
Mars	1	1
Avril.....	1
Mai.....	1
Juin	1
Juillet.....	1	1
Août	1
Septembre	1	1
Octobre	1
Novembre.....	1	1
Décembre	1	1
TOTAL.....	1	9	1	0	0	2	1	6

Ce tableau ne donne que la plus fréquente relation des vents.

FORT FRANKLIN, LAT. 65° 12', LONG. 123° 13'.

1826	N.	N.-E.	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.
Janvier	0	3	14	0	0	1	1	15
Février.....	0	0	5	2	2	1	1	17
Mars	0	1	8	7	0	1	3	14
Avril.....	0	0	22	4	0	1	0	8
Mai.....	0	2	12	8	0	2	0	7
Juin.....	0	2	6	12	0	0	2	6
Août	0	5	13	6	0	3	2	7
Septembre	1	4	4	4	0	0	1	4
Octobre	0	3	4	6	3	1	5	14
Novembre.....	2	1	17	5	1	2	5	9
Décembre	2	2	7	3	0	2	2	17
TOTAL...	5	23	112	57	6	14	23	118

Le registre du mois de juin a été volé par les sauvages.

Diverses observations dont nous n'avons qu'un résumé général nous donnent les chiffres suivants :

REPULSE BAY, LAT. 66° 32', LONG. 86° 56'.

N.	N.-E.	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.O.
0	130	23	52	0	30	22	261

FORT CONFIDENCE, LAT. 66° 54'. LONG. 118° 49'

N. et N.-E.					
969	547	718	0	262	286 348

BAIE DE BAFFIN ET DETROIT DE DAVIS,

11	32	11	12	0	30	22	261
----	----	----	----	---	----	----	-----

En ajoutant les chiffres qui représentent respectivement et en totalité la fréquence des vents soufflant dans chaque direction, nous trouvons les résultats suivants :

	N.	N.-E.	E.	S.-E.	S.	S.-O.	O.	N.-O.
Fort Garry.....	70	13	8	21	107	42	43	30
“ Carlton.....	18	32	20	16	11	39	39	48
“ Edmonton..	43	152	54	43	10	32	60	70
“ Chepewyan	1	9	1	0	0	2	1	6
“ Franklin....	5	23	112	57	6	14	23	118
“ Confidence.	969	547	718	0	262	286	348	348
“ Repulse Bay	0	130	23	52	0	30	22	261
Baffin's Bay.....	11	32	14	12	0	26	4	11
Total :	148	1393	779	919	134	447	478	786

En analysant ces chiffres, on trouve les proportions suivantes pour chacun des quatre points cardinaux :

	NORD-EST.		SUD-OUEST.	
	2,327	3,091	1,500	1,711
ou pour 100	26.96	34.58	17.61	19.80

Ces chiffres montrent d'une manière générale l'influence que les vents soufflant de ces quatre points exercent comme causes générales de froid ou de chaleur ; mais pour se former une idée exacte de leur influence, il faut voir à quelles époques ils se font sentir dans ces différentes localités, ainsi que nous le ferons plus loin. Qu'il nous suffise, pour le moment, d'indiquer ce qui caractérise chacun de ces vents. Pour cela, il n'est besoin que de voir d'où ils soufflent.

Vents du Nord.—Ces vents viennent des régions polaires, des mers glaciales, et sont naturellement froids en hiver et frais en été. Les trois vents qui soufflent de cette direction sont le nord, le nord-ouest et le nord-est.

Le vent nord est le moins fréquent. En hiver, il est toujours glacial et piquant et fait baisser le thermomètre du moment qu'il commence à souffler. Dans les Montagnes Rocheuses, c'est-à-dire dans la vallée de la rivière à la Paix et au fort Jasper, il amène souvent de la neige. Ce vent est généralement régulier et n'arrive pas par bourrasques ni rafales. Dans la partie occidentale, il est moins sec et se sent un peu de l'humidité qu'il prend dans la baie d'Hudson.

Le vent du nord-ouest est plus fréquent et plus irrégulier. Il est essentiellement froid, sec, élastique, impétueux, plus habituel l'hiver que l'été. Il apporte dans les plaines le froid des mers et des terrains glacés où il origine, et comme sa course n'est interrompue par aucun obstacle, il souffle toujours avec une grande force. Cependant, il est toujours pur et sain et ranime bientôt les forces abattues. En hiver, ses rafales chassent la neige, la soulèvent dans l'air et produisent ce qu'on appelle en Canada la *poudrière*. Le thermomètre baisse toujours dans les plaines de la Rivière-Rouge, quand ce vent se fait sentir.

En été, on le désire pour atténuer l'ardeur de la chaleur solaire. Sa rencontre avec les vents chauds du sud et du sud-ouest produit des orages de tonnerre et de grêle qui ont parfois des résultats désastreux pour l'agriculture. Ces orages ont généralement lieu dans les mois de juillet et d'août. Il succède presque toujours aux pluies que le vent du nord-est amène en été, chasse les nuages qui baissent dans l'atmosphère et remplace la chaleur par une brise fraîche.

Le vent du nord-est est presque aussi fréquent en certains endroits et plus fréquent en d'autres. Il est moins froid, mais plus humide que le vent du nord-ouest. Ce vent souffle de la baie d'Hudson, et il en a toute la froideur et l'humidité. Les mers qu'il effleure avant d'arriver à la terre ferme se prolongent jusqu'au pôle, sont toujours couvertes de glace, et le saturent de froid et d'humidité :

aussi déploie-t-il ces deux qualités. Dès qu'il s'élève, l'air se trouble, et les nuages, s'il y en a, se réunissent pour n'en former qu'un seul. En hiver, ce nuage tombe en neige, et en été il se vide en pluie, quelquefois opiniâtre. En automne, il est transsissant, humide et désagréable. C'est l'époque à laquelle il est le plus fréquent. Il est toujours bourru, froid en hiver, très frais en été, nuageux, sujet aux rafales, pluvieux et neigeux. En effet, c'est presque toujours le vent de nord-est qui amène la pluie en été, surtout en automne et au printemps, et la neige en hiver. Dans les prairies, surtout dans la vallée de la Saskatchewan, il précède toujours la tombée de la neige.

Lorsqu'il varie ou dévie, c'est ordinairement pour passer à l'est, et le vent qui souffle de cette direction peut être considéré comme le suppléant et l'alternatif naturel du vent de nord-est ; s'il est moins fréquent, il participe aux qualités froides et pluvieuses du vent du nord-est. Au nord du grand lac de l'Ours, cependant, où ce vent est fréquent, il adoucit généralement la température, tout en restant nuageux et neigeux en hiver. Au fort Carlton, et dans les autres régions de prairie, il apporte la brume et la neige.

Les vents que nous venons d'examiner, c'est-à-dire les vents de nord, nord-ouest, nord-est et d'est, sont les vents qui dominent en hiver ; en été, ils sont remplacés par des courants opposés.

Le vent du sud-est se fait sentir principalement en été, et à cette saison, c'est un des courants les plus habituels. Il est naturellement chaud et parfois chargé de nuages légers que les vents boréaux condensent et réduisent en pluies d'orage. Mais ces orages sont peu fréquents et son caractère distinctif est celui d'une brise douce et chaude. En hiver, il élève toujours la température et produit même des chaleurs anormales et des dégels dans les régions qui avoisinent les Montagnes Rocheuses.

Le vent du sud est plus rare. Il suffit d'examiner les grandes plaines arides d'où il vient pour voir qu'il est sec, chaud et souvent violent.

Le sud-ouest est plus fréquent et moins local. Il succède généralement au vent du sud, surtout dans l'après-midi. Il a un peu l'humidité des courants des tropiques ; il apporte les nuages pluvieux et souvent de violents orages accompagnés de tonnerre, surtout dans les vallées de la Rivière Rouge et de l'Assiniboine. C'est toujours un vent essentiellement chaud et violent.

En hiver ce vent du sud-ouest est local. Il ne se fait que très rarement sentir dans la partie orientale des prairies, mais il est d'occurrence fréquente à Edmonton et dans les régions voisines des Montagnes Rocheuses. Il vient du Pacifique à travers les dépressions des montagnes, et même à cette saison il est nuageux, chaud, violent et apporte la pluie. Il ne se fait guère sentir en hiver que dans cette contrée et c'est lui qui en adoucit la température, jusque dans la vallée de la rivière à la Paix et même occasionnellement jusqu'au fort Good Hope, dans le cercle arctique.

Le vent d'ouest possède à peu près les mêmes qualités et se fait sentir davantage à mesure qu'on avance vers le pôle, ainsi que le constatent les tableaux que nous avons vus plus haut.

Les données qui précèdent établissent : 1^o Que tous les vents

boréaux sont froids et plus fréquents en hiver ; 2o que le vent du nord-ouest est le plus froid et le plus sec ; 3o que le vent du nord-est, tout en étant froid, est plus humide et apporte la neige en hiver et la pluie en été ; 4o que les vents du sud dominant en été et sont toujours des vents chauds, même en hiver en approchant des Montagnes Rocheuses ; 5o que le vent du sud-ouest est plus vieux et chaud en hiver dans les plaines voisines des montagnes, ainsi que le vent d'ouest.

Ces divers vents se succèdent généralement dans l'ordre qui suit :

Les transitions du chaud au froid se font naturellement par le passage ou le changement des vents du sud et du sud-ouest aux rumb du nord et du nord-ouest, et au contraire intense les transitions du froid au chaud par le passage des vents du nord et du nord-ouest à ceux du sud et du sud-ouest.

Dans la vallée de la rivière Kootanie, sur le versant est des Montagnes Rocheuses, les vents suivent généralement un ordre de succession quotidienne régulier : le vent du sud-ouest souffle tout le jour jusque vers trois heures de l'après-midi, et alors il se change en une brise fraîche. Vers six heures, les couches inférieures de l'atmosphère sont poussées par le vent du nord-est, tandis que les couches supérieures fuient devant le courant du sud-ouest pendant une heure ou deux. Alors le nord-est reste seul et se fait sentir pendant quelque temps, accumulant des brumes qui se forment en nuages bas, et se dissipent quelques heures après le coucher du soleil, à l'approche du vent du sud ou du sud-est qui souffle toute la nuit et se transforme en calme vers le matin.

Les vents qui se font sentir à Edmonton ont été ainsi distribués par le capitaine Palliser :

Ces vents peuvent être divisés en trois groupes ; 1o les vents qui produisent en hiver le froid extrême et viennent du nord-ouest. Dans le printemps et en été, cette direction est complètement intervertie et alors ce vent devient léger, chaud et sec. Ce vent peut être regardé comme le courant continental proprement dit et celui qui accompagne le temps stable et beau. Souvent il n'agit que sur les couches inférieures de l'atmosphère et les nuages des couches supérieures vont dans une direction opposée. Il ne faudrait pas décrire la direction de ce vent d'une manière trop rigoureuse, vu que souvent elle change plus au moins, tandis que le caractère en reste le même, sa force étant complètement subordonnée à l'un ou l'autre des autres groupes, qui sont des vents nuageux. Le second groupe comprend tous les vents originant entre le nord et l'est et qui apportent la neige en hiver. Le troisième groupe se compose des vents du sud et du sud-ouest qui, venant du Pacifique à travers les Montagnes Rocheuses, apportent toujours des nuages, de la chaleur et quelquefois même de la pluie, en hiver. La succession de ces vents durant l'hiver de 1857-8 dans les régions du haut de la Saskatchewan, excepté auprès des montagnes, a été comme suit :

Quelques jours de temps stable et beau, quoique peut-être extrêmement froid, accompagnés par le vent nord-ouest, étaient suivies par une légère élévation de la température occasionnée par le vent du nord-est accumulant une calotte de nuages au-dessus des couches inférieures de l'air et empêchant ainsi la radiation.

Cela avait lieu graduellement chaque matin, le ciel étant plus ou moins couvert le matin et s'éclaircissant sur le haut du jour jusqu'à ce qu'au bout de quelques jours les nuages restassent jusqu'au soir ; alors s'élevait un vent du nord-est perçant qui dégénérait en ouragan accompagné de neige. Cette tempête de neige durait souvent deux ou trois jours, après lesquels la neige tombait plus doucement et la température s'élevant rapidement, les nuages se perçaient et laissaient entrevoir les couches supérieures de l'atmosphère allant avec rapidité vers le nord-ouest et entraînant de petits nuages floconneux dans un ciel pur. En général la nuit suivante, le vent, tourné au sud-ouest, augmentait de violence, parcourant quelquefois en peu de temps presque tous les points du compas et se transformant en cyclone, élevant la température et formant de gros nuages se résolvant en pluie. Après la tempête du sud-ouest, un vent léger du nord-est s'élevait généralement d'une manière irrégulière, et la température tombait en quelques instants au froid extrême, accompagné de temps calme généralement et suivi par les brouillards et les brumes du vent du nord-est, comme auparavant.

4o L'élévation du sol au-dessus du niveau de la mer est une autre cause de froid, mais qui n'agit guère dans le Nord-Ouest Canadien.

D'après M. Becquerel, la température baisse en moyenne d'un degré par 180 mètres ou 7080 pieds d'ascension. Cette diminution de la température à raison de la hauteur, est d'autant moindre que les plateaux élevés sont plus étendus et plus unis. De l'est et du nord-est, le sol s'élève graduellement jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses. Sir John Richardson prétend que de la baie d'Hudson au fort Carlton et à l'Île à la Crosse, distance de six cents milles, l'inclinaison en montant est un peu plus de deux pieds au mille.

Cette uniformité dans le niveau et l'élévation du sol du Nord-Ouest atténue les effets frigorifiques de la hauteur qui, d'après la théorie de M. Becquerel, n'abaissent pas la température d'un degré, puisque les parties les plus élevées des plaines n'excèdent pas une hauteur de 1800 pieds au-dessus des eaux de l'océan. C'est à peine si, dans le Territoire Britannique, les parties les plus élevées des Montagnes Rocheuses, à part deux ou trois pics comme le mont Brown et le mont Hooker, atteignent une hauteur de 7,000 pieds. C'est donc à tort que certains explorateurs ont attribué une grande influence sur le climat à la hauteur des régions du Nord-Ouest. Pratiquement parlant, cette cause de froid n'existe pas.

5o Les pics isolés des Montagnes Rocheuses, qui sont au nombre de trois ou quatre et n'atteignent pas la hauteur des neiges perpétuelles, n'exercent qu'une influence tout à fait locale et très-légère sur la température. C'est à peine si l'on sent un peu plus de froid en hiver et d'air frais en été dans les environs des monts Brown et Hooker que dans les autres parties du pays.

6o Les grandes étendues de forêts du Nord-Ouest ont une influence plus sensible.

Les forêts agissent de trois manières comme causes frigorifiques :

1o Elles abritent le sol contre l'irradiation solaire et maintiennent une plus grande humidité.

20 Elles produisent une transpiration cutanée par les feuilles ;
 30 Elles multiplient, par l'expansion des branches, les surfaces qui se refroidissent par le rayonnement.

Ces trois causes agissant avec plus ou moins d'influence, dit M. Becquerel, il faut avoir égard, dans l'étude de la climatologie d'un pays, au rapport de la superficie des forêts à la superficie dénudée et couverte d'herbes et de graminées.

Pour juger de l'influence que les forêts du Nord-Ouest exercent sur la température, il suffit de savoir qu'elles recouvrent entre la partie septentrionale et la région des prairies une étendue de 480,000 milles carrés. Ces forêts empêchent de pénétrer les rayons du soleil et accumulent la neige, la glace et le froid, qui neutralisent longtemps la chaleur solaire dans le printemps et même en été, alors qu'elles tempèrent les ardeurs du soleil.

70 Les marécages ou terrains bas et humides qui se rencontrent assez fréquemment dans le Nord-Ouest constituent une autre cause frigorigène, qui n'a qu'une influence tout à fait locale dans la partie occidentale du pays, où ils sont en plus grand nombre.

Ces terrains humides sont généralement recouverts de plantes qui, comme celles des terrains secs, ont un pouvoir émissif très grand et qui constitue une véritable cause de refroidissement en été. D'un autre côté, la conductibilité des sols humides est moindre que celle des terrains secs. D'après Schubler, la différence entre la température de la terre humide et celle de la terre sèche, de même composition et de même nature, exposées en même temps au soleil, a pu atteindre de 70° à 80°.

L'influence de ces marécages ou *muskeys*, comme on les appelle dans le Nord-Ouest, se fait sentir principalement au printemps. Ils gèlent en hiver à une certaine profondeur et forment souvent un monceau de glace compacte ; lorsqu'arrive le printemps, les rayons du soleil ne peuvent guère pénétrer dans cette glace terreuse et opaque pour la fondre, empêchés qu'ils sont d'ailleurs par les herbes qui recouvrent une partie de la surface gelée. Cette glace reste donc comme dans une serre et absorbe pour se fondre une partie des rayons calorifiques que le soleil emploierait à réchauffer la température des lieux environnants.

80 La nature du sol agit plus ou moins, dans les différentes parties du Nord-Ouest, sur l'abaissement de la température.

Il est constaté que le sol s'échauffe plus ou moins, suivant la nature et la couleur des parties qui le composent, et que, lors du refroidissement occasionné par le rayonnement, son pouvoir conducteur agit encore pareillement. Toutes choses égales d'ailleurs, des sables siliceux et calcaires, comparés à volumes égaux aux différentes terres argileuses, ou calcaire en poudre fine, à l'humus, à la terre arable et à la terre de jardin, sont les sols qui conduisent le moins bien la chaleur, d'où il suit qu'un terrain sablonneux augmente plus la température locale qu'un autre. En représentant par 100 la faculté que possède le sable calcaire de retenir la chaleur, Schubler trouve :

Pour le sable	95.6
“ la terre arable calcaire	74.3
“ la terre argileuse	68.4
“ la terre de jardin	64.8
“ l'humus	49.0

L'humus, la terre végétale, la terre de jardin et la terre calcaire possèdent donc à un bien moindre degré que les terrains sablonneux la propriété de retenir la chaleur. C'est-à-dire que l'influence frigorigène ces terrains est dans l'inverse du tableau que nous venons d'examiner.

Quant à l'influence de la couleur, Schubler a trouvé que l'argile teinte en blanc, exposée au soleil, s'échauffe jusqu'à 41°25, tandis que la même argile, teinte en noir, prend une température de 48° 88', l'air étant à 25°, ce qui cause une différence de 7° 63.

En appliquant ces données au sol du Nord-Ouest, il est facile de voir qu'il possède à un haut degré la propriété du rayonnement nocturne et, partant, d'abaisser la température moyenne. Les terrains dominants, ainsi qu'on pourra le voir en consultant l'*Esquisse Géologique*, sont ceux qui procurent le plus le rayonnement nocturne : l'humus, ou terre végétale, la terre argileuse et le calcaire, arable ou terre glaise. Les vallées de la Rivière Rouge, de l'Assiniboine, de la rivière et du lac la Pluie, d'une partie de la Saskatchewan et de la rivière la Biche se composent d'un sol végétal qui atteint parfois une grande épaisseur. Partout ailleurs, excepté dans quelques-unes des collines situées à l'ouest du lac Winipeg et le bord de la frontière américaine, dans les régions accidentées de la vallée du Mackenzie et des environs du fort Jasper, on trouve des terrains argileux et calcaires, bleuâtres et grisâtres. La terre végétale est partout de couleur noire.

Le sol du Nord-Ouest, par sa nature et sa couleur, contribue donc à diminuer la température. Nous verrons plus loin que cette propriété de rayonner la chaleur pendant la nuit est aussi la cause des rosées abondantes qui favorisent tant la végétation dans les grandes plaines de l'Ouest.

90 Une dernière cause frigorigène se trouve dans la pureté caractéristique de l'atmosphère du Nord-Ouest.

Le rayonnement du froid, comme celui de la chaleur, est d'autant plus considérable qu'il n'est pas neutralisé par des corps ou des gaz absorbants. La vapeur d'eau qui forme les nuages absorbe en assez grande quantité le froid qui la condense pour la transformer en neige, durant l'hiver, et en pluie ou en rosée, durant l'été. Dans les circonstances ordinaires, voici comment ce phénomène arrive :

Après le coucher du soleil, quand l'air est calme et le ciel serein, toute la surface du sol et l'atmosphère se refroidissent par leur rayonnement vers l'espace, dont la chaleur est insuffisante pour les maintenir à la température qu'ils ont acquise. La présence des nuages empêche ce phénomène de se produire ou du moins l'atténue extrêmement, parce qu'alors l'échange se fait entre les corps terrestres et les nuages, dont la température est beaucoup plus élevée que celle de l'espace.

Il résulte donc de ce qui précède que l'absence des nuages favorise le rayonnement terrestre, qui abaisse naturellement la température moyenne, et cette cause exerce une influence d'autant plus grande sur la température du Nord-Ouest que le ciel de ce pays est toujours pur et sans nuages.

Parmi les causes que nous avons indiquées comme tendant à diminuer la température moyenne, il en est quelques-unes qui tendent aussi l'élever, de même que parmi celles que nous avons données comme sources de chaleur, il en est qui agissent dans le sens contraire. En un mot, il est plusieurs de ces causes qui sont frigoriges en hiver et calorifiques en été. C'est ainsi que la position astronomique, la pureté du ciel, la présence des grands lacs et les vents, selon qu'ils soufflent du nord ou du sud, abaissent et élèvent alternativement la température moyenne, qui est le résultat de toutes les différentes causes que nous avons examinées.

FIN.

INTRODUCTION.

L'Étude qu'on va lire est un sujet de composition qui avait été donné aux élèves de la classe de rhétorique de 1851 du Collège de Montréal, par un pieux et modeste prêtre professeur, en même temps homme de goût et admirateur enthousiaste de tous les classiques de l'antiquité. Il m'en voudrait peut-être, si je le nommais ; je ne commettrai donc pas cette indiscretion à son égard, mais sa réputation d'helléniste était si bien établie au Collège, et ceux d'entre nous qui ont été ses élèves, conservent de lui un si bon souvenir, qu'il me suffira d'en parler pour le reconnaître.

L'auteur de cette étude, M. Louis Lapointe, qui était alors dans sa dix-huitième année, était bien l'élève le plus remarquable par son application à l'étude et par ses brillants succès. Il n'y avait pas de plus grand plaisir pour la classe que de lui entendre lire ses compositions qui portaient toujours le cachet d'une imagination cultivée et d'un jugement sain.

Après vingt deux ans de distance, j'aime encore à me rappeler l'impression que faisaient alors sur moi, ces joutes littéraires auxquelles tous les élèves se passionnaient, mais où il y avait toujours plus de vaincus que de vainqueurs.

Cette étude a été pour l'auteur un véritable triomphe littéraire qui lui a valu l'insigne faveur de l'inscrire au cahier d'honneur de la classe de rhétorique, sous la date du 25 Décembre 1851.

Dernièrement, je me suis transporté au Collège de Montréal, à la Montagne, dirigé comme on sait, par les Messieurs de Saint-Sulpice, et avec la bienveillante permission des autorités, j'ai pu copier cette étude dans le cahier d'honneur même que l'on conserve encore avec le plus grand respect.

Ça été pour moi l'occasion de serrer encore une fois de plus la main d'un ancien professeur qui dirige aujourd'hui le Collège, et qui était de mon temps professeur de philosophie, et d'un ancien ami qui est l'économiste, et de causer un instant avec eux de nos chers souvenirs de Collège.

Qu'ils veuillent bien accepter ici ma plus vive reconnaissance pour les égards qu'ils ont bien voulu me montrer dans cette circonstance et chaque fois que j'ai le plaisir de les rencontrer.

J'ai déjà reproduit au commencement de l'année dans la *Revue*, un travail très remarquable du même auteur, intitulé le "Temps," et j'exprimais alors le vif regret que la mort l'ait enlevé si jeune encore à l'affection de sa famille et de ses amis. Doué comme il l'était des plus beaux dons de l'esprit, il n'y a aucun doute qu'il aurait brillé dans le monde et qu'il aurait été un citoyen utile à son pays.

Mais Dieu, dans sa profonde sagesse, en a jugé autrement, il l'a appelé à lui peu de temps après sa sortie du Collège, dans l'été de 1854, et c'est moi, son ami intime, qui ai reçu son dernier soupir.

Un jour ou l'autre j'écrirai sa biographie, car j'ai entre les mains plusieurs autres de ses compositions littéraires et quoique sa carrière n'ait pas été longue, cependant elle a été bien remplie.

On me pardonnera d'évoquer ces souvenirs intimes qui ne peuvent avoir qu'un intérêt secondaire pour le lecteur, mais qui sont si précieux pour moi, et je m'empresse de leur faire part de la belle et touchante étude qui va suivre et qui met en scène le prince des poètes latins en face d'un des plus grands mystères du Christianisme, et dont nous sommes à la veille de célébrer le joyeux anniversaire. Je dédie bien respectueusement cette étude à nos amis de Collège, anciens et nouveaux.

L. W. TESSIER.

VIRGILE, ECHO DE LA VERITE.

EGLOGUE IV.

POLLION.

Parmi les nombreux monuments que nous a laissés l'antiquité, les plus précieux sans doute, après les livres Saints où nous trouvons les lumières de la véritable religion, sont ceux qui se rattachent à cette même religion, qui consacrent hautement ce que notre foi révère et donnent ainsi plus de poids à la vérité. Le paganisme, avec son aveuglement et sa manie de corrompre ou d'altérer tout ce qu'il touchait, nous en offre mille en ce genre qui ont fait l'objet de l'étude et des recherches des savants modernes. Dans toutes les contrées du monde, les peuples ont été comme forcés de payer leur tribut à la religion du vrai Dieu que leurs passions leur faisaient méconnaître ; tous ont rendu à la vérité qui les éclairait malgré eux un témoignage non équivoque. Si la religion, se soutenant invinciblement par elle-même, n'a pas besoin de ces autorités étrangères, au moins deviennent-elles pour nous un nouveau sujet d'admirer la conduite de la Providence et les secrets de cette sagesse infinie qui manie à son gré les esprits des hommes, qui les prépare et s'en rend maître d'avance par les ressorts les plus merveilleux, qui accoutume insensiblement leurs yeux à la clarté du flambeau qui luira sur eux éternellement. Sous ce point de vue nous pouvons dire que tout ce qui nous est resté des différentes nations, tant dans des œuvres impérissables que dans leurs propres histoires, que tout prend un caractère lumineux ; partout, à travers les voiles et les abus de l'erreur, nous découvrons les desseins de Dieu, nous retrouvons empreinte sa gloire et sa sagesse. Mais le plus intéressant peut-être, le plus admirable de ces monuments si dignes de notre attention ou de ceux au moins qui nous paraissent les plus étonnants au premier abord et qui ont le plus exercé quelques savants illustres, c'est cette églogue si connue que le prince des poètes latins adresse à Pollion. Cet ouvrage, qui n'est pas con-

sidérable par son étendue (il contient soixante et trois vers) est comme perdu dans les œuvres de Virgile ; mais il réunit tant de caractères frappants et mystérieux, qu'il est impossible de ne pas lui assigner un rang à part et de ne pas chercher, par une curiosité aussi noble que juste, la clef de tous ces mystères. Quelques auteurs, ennemis nés de tout ce qui peut donner du relief aux doctrines religieuses, ont bien affecté de ne rien voir d'extraordinaire dans cette églogue ; mais toutes les vaines subtilités qu'ils ont mises en œuvre pour expliquer tout, humainement, prouvent déjà que ce qu'ils voyaient eux-mêmes ne peut s'éclaircir qu'en remontant à un principe plus certain que le leur. Rangeons-nous donc du côté des plus célèbres docteurs, et appuyés sur leur témoignage osons voir ce qu'ils ont vu, examinons nous-mêmes si un sentiment si favorable et si glorieux à la religion est fondé sur des preuves satisfaisantes. Cet examen ne sera sans doute pas sans intérêt, et c'est une des plus dignes occupations du chrétien de chercher tout ce qui peut donner un nouveau lustre à sa religion.

Dès le commencement de ce curieux ouvrage de Virgile, on est frappé du ton extraordinaire qui y règne, on sent et il dit lui-même au premier vers qu'il va chanter de grandes choses : il fait que sa voix s'élève au-dessus de la voix du berger, qu'elle monte au degré le plus sublime de la poésie lyrique, car ce sont des merveilles inconnues dans la pastorale qu'il va célébrer. *Majora canamus*, dit-il poétiquement aux muses qu'il prétend devoir l'inspirer. Un tel début nous donne déjà la plus haute idée du sujet, on ne sait encore où il en veut venir, mais que n'a-t-on pas droit d'attendre ?

Cependant il fera plus que dégager de telles promesses : O hommes le croiriez-vous ? C'est une ère nouvelle qu'il vous annonce, l'âge heureux que vous ne pouviez rappeler que dans votre souvenir, revient vous sourire sur le débris de tant de siècles affreux, cet âge fera votre bonheur à jamais, c'est le dernier comme le premier des âges ; cessez donc de soupirer, déjà tout reprend une face nouvelle.

*Ultima venit jam.....ætas ;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.*

Qui a jamais entendu de telles révélations ? Quel poète payen a jamais eu une telle hardiesse ? Et ici Virgile sort bien du domaine de la poésie, comme tant d'autres poètes, comme Ovide, comme Horace, il ne prédit pas un avenir encore lointain ou au moins indéfini ; il ne berce pas les hommes d'un espoir incertain par l'éloignement même de son objet ; au moment qu'il parle, tout s'exécute, ses prédictions s'accomplissent : *jam venit...* Certes la poésie ne va pas si loin, elle ne s'expose jamais ainsi à pouvoir être démentie. Comment donc expliquer cette assurance ? Ne serait-elle pas le comble de l'absurdité si elle n'avait aucun fondement ? Ce serait faire trop d'injure au jugement et au caractère de Virgile si on croyait qu'il eût voulu bâtir tant de grandeur, faire tant d'appareil et d'éclat sur des objets purement chimériques. Mais d'où viendraient donc de telles inspirations, si elles sont raisonnables ? Dans tout le cours du poème ce sont encore de nou-

veaux prodiges, et quelquefois des prodiges d'un ordre tout à fait nouveau, chantés avec l'accent majestueux du prophète ; partout ce sont des pensées étonnantes qui décèlent des lumières plus qu'humaines, des lumières que le paganisme ne pourrait produire, à moins que nous ne puissions parler ainsi de ce qui représente si exactement la réalité. Car remarquons-le bien de suite, tout ce que dit Virgile est très raisonnable par le fait et plein de vérité ; pendant qu'il chantait, un nouveau siècle commençait effectivement son cours, la révolution la plus pacifique et la plus heureuse allait changer l'univers, l'enfant que Virgile va nous peindre sous des traits si ressemblants, bientôt allait prendre naissance. C'est là une admirable coïncidence entre l'évènement et une publication qui infailliblement le regardait. Certes il a bien fallu qu'un rayon de la vérité vint éclairer (peut-être à son insu) le génie de Virgile, pour qu'il publiât des merveilles si véritables au moment même où elles se passaient, il n'en faut pas douter, ces inspirations étaient des inspirations qui lui étaient étrangères, elles étaient étrangères au paganisme. Les ténèbres n'ont jamais produit la lumière, le jour n'est pas l'effet de la nuit. A quelle source avait-il donc puisé le Romain qui osa publier, sans les comprendre sans doute, les merveilles du Très-Haut ? Comment a-t-il pu chanter des choses si inintelligibles pour lui-même et si éloignées de l'esprit payen ? C'est le point qui fait surtout notre étonnement ; mais cet étonnement cessera bientôt si nous examinons l'état de l'univers entier à cette époque mémorable, si nous faisons attention à toutes les circonstances qui se réunirent pour faire supposer raisonnablement dans Virgile quelque connaissance venue de plus haut, pour le faire regarder comme le nouvel organe d'une voix qui se faisait entendre déjà à tous les peuples attentifs. On le sait : tout le monde était alors dans l'attente de grands évènements.¹ Une voix haute et mystérieuse partie des régions de l'aurore avait retenti jusqu'aux bornes de l'Occident, et toutes les bouches le répétaient de concert : " L'Orient est sur le point de triompher ; un vainqueur partira de la Judée, un enfant divin nous est donné, il va paraître, il descend d'un séjour éternel pour ramener l'âge d'or sur la terre. Oui, à ce moment même, à ce moment solennel, où, selon le poète,

L'enfant du haut des cieux était prêt à descendre,

Tous les hommes s'attendaient à une révolution heureuse ; la prédiction de ce conquérant qui devait réunir tout l'univers sous son sceptre d'or, embelli par l'imagination des poètes, remuait à la fois toutes les imaginations, échauffait les esprits jusqu'à l'enthousiasme. Avertis de plus par les oracles du paganisme, selon des témoignages assez vraisemblables, tous les yeux étaient tournés vers l'Orient, et Jérusalem élevée jusqu'au ciel, confirmant ces bruits flatteurs." Depuis le Seigneur avait préparé les voies à son fils, depuis longtemps les esprits des peuples avaient été disposés et prévenus, déjà ils prévoyaient, sans en avoir une idée bien claire néanmoins, leur régénération prochaine (Nova progenies.)

¹ Comte de Maistre.

et pour les amener à ce point, plusieurs circonstances avaient été ordonnées par la sagesse divine. Il paraît, et Virgile semble l'assurer lui-même dans un de ses premiers vers :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas :

qu'une Sybille, devenue l'écho de la vérité, annonça le retour du grand siècle attendu depuis par les payens, qu'elle prédit cet ordre admirable de choses dans lequel tout devait se renouveler ; certes l'admission de ce fait ne saurait être que glorieux à Dieu, il était digne de Dieu de forcer les oracles menteurs de l'enfer à publier ainsi leur ruine, et l'élévation de l'enfant qui devait les refouler pour jamais dans leurs abîmes. Les payens pouvaient bien avoir reçu cette étincelle de lumière, Virgile pouvait bien la mettre en évidence en commençant son poème, mais il n'est pas permis d'en douter, les payens tiraient de sources plus pures des notions plus étendues, et Virgile, s'érigeant lui-même en prophète, avait devant les yeux des prophéties certaines. Il serait déraisonnable de le contester, lorsque tout l'atteste à la fois, Virgile connaissait les véritables prophètes. D'abord il ne pouvait les ignorer, lorsque les livres Saints, répandus et connus dans tout l'Univers avec le peuple juif qui les conservait, piquaient infailliblement l'attention de tout le monde. Ces livres par excellence, dont un esprit vraiment divin inspirait la poésie, et une poésie dont toutes les images et les figures étaient consacrées à peindre la vérité dans toute sa pureté, avaient souvent fixé l'attention des hommes éclairés du paganisme, avaient prêté quelques rayons lumineux à ces esprits plus clairvoyants au milieu de l'obscurité générale. Jadis Homère avait incontestablement puisé dans cette source féconde un grand nombre de ses inspirations : les Dieux dont on attribue la génération à son cerveau, sont en partie, suivant les remarques des savants, des personnages encore reconnaissables des livres de Moïse. Dans presque toutes les fables de la mythologie, dans beaucoup d'inventions des autres poètes, on reconnaît également la vérité corrompue. Platon, Socrate, Aristote et les autres philosophes de la Grèce, ne prouvent pas moins dans leurs systèmes, dans leur morale, dans mille traits épars de leurs écrits, la connaissance qu'ils avaient des livres Saints. Il semble que ce qu'il y avait de plus grand et de plus beau dans l'Antiquité devait être produit par la religion véritable, de même que tout devait lui rendre hommage. Par là les nations étaient obligées de voir longtemps d'avance l'aurore du beau jour qui allait paraître, les ombres étaient alors moins épaisses, et la nuit fuyait à l'approche de l'astre divin.

Ce fut même trois cents ans avant la venue du Messie que se fit la fameuse version des Septante, par l'ordre de Ptolémée Philadelphe ; et cette traduction, remarque le judicieux auteur des Soirées de St. Pétersbourg, prouve la célébrité des livres Saints dès cette époque " Quel prince, dit-il, a jamais pu ordonner la traduction d'un livre, et d'un tel livre, sans y être déterminé par un désir universel fondé à son tour sur un grand intérêt excité par ce livre ? " Les Juifs dans ce temps-là, étaient déjà dispersés en beaucoup de lieux. Joseph rapporte qu'un grand nombre de Juifs

s'enrolèrent dans les armées d'Alexandre, et suivirent ce Prince dans ses expéditions, lorsqu'il partit de Jérusalem, après avoir adoré le Dieu de Taddus et entendu les prophéties qui le concernaient : Ptolémée avait emmené en Egypte plus de cent mille captifs Juifs qu'il laissa ensuite en liberté s'établir à Alexandrie. Alors les Juifs commencèrent à se répandre dans les différentes villes de l'Egypte, de la Lybie et du pays de Cyrène, puis dans l'Asie Mineure et dans la Grande Asie où ils obtinrent les plus grands privilèges. Bientôt on trouva des Juifs dans toutes les parties de la terre : toujours alliés des Romains depuis Judas Machabée, et ensuite réunis à l'Empire par Pompée, ils durent s'étendre de plus en plus dans l'Occident et étendre avec eux la connaissance de leur religion. Ce n'avait pas été sans un dessein marqué par la Providence, observe le Grand Evêque de Meaux, que les Juifs, auparavant resserrés dans un petit coin du monde, seuls alors dépositaires des secrets de Dieu, se disséminèrent ainsi dans toutes les contrées. Ils firent connaître le vrai Dieu aux différents peuples, et par là les préparaient de loin à recevoir un jour la lumière de l'Évangile. Le peuple Juif dispersé, ce peuple unique par sa croyance et ses usages, devait être assez remarqué au milieu des autres peuples, sa seule vue devait exciter le plus haut intérêt, et les révélations surtout dont il tenait le dépôt devaient frapper tous les esprits, et ainsi se remplissait tout naturellement la mission alors confiée au peuple précurseur, ainsi se justifiaient ces paroles de Tobie à ses frères : " Ideo dispersit vos inter gentes quæ ignorant eum, ut vos enarretis mirabilia ejus..." Du temps d'Auguste et de Virgile, à l'époque par conséquent de la naissance du Sauveur, le monde était bien préparé, les voies du Seigneur étaient bien dressées, la terre remuée n'attendait que la rosee céleste pour faire paraître le germe béni dont les nombreux rejetons devaient couvrir sa surface renouvelée.

Pourrait-on maintenant nous objecter l'ignorance de Virgile sur les vérités qui étaient sur le point de se manifester ? Virgile ignorait-il ce que tout le monde répétait avec admiration, était-il sourd lui seul à la voix publique ? Les écrits des prophètes qui promettaient la libération des peuples, et précisaient le temps de sa venue, étant traduits en grec, la langue universelle alors, tout ce que renfermaient ces livres ne devait-il pas mettre en éveil, surtout le monde savant ? Il est très certain d'après le témoignage de historiens payens eux-mêmes, notamment de Tacite et de Suétone que la connaissance des livres Saints était répandue à Rome, qu'on, faisait en ce temps beaucoup de bruit de ce qu'ils promettaient¹. Il est donc assez prouvé que le savant poète Romain pouvait avoir connaissance des prophéties, il est plus que vraisemblable, on pourrait même assurer qu'il en avait en effet connaissance, qu'il les avait sous les yeux en composant son *Pollion*. La comparaison du poème avec ces prophéties suffira maintenant pour constater les emprunts que Virgile a faits à l'Écriture Sainte. Mais avant d'entrer dans un rapprochement détaillé, il ne sera peut-être pas inutile de réunir les principaux traits pour nous assurer tout d'abord

¹ Suet. Vesp. Vita C. IV.,

Tacit. lib. V. Histor.

à qui nous devons les rapporter, et s'ils ont pu être produits par un poète qui n'avait aucune idée de l'opinion universelle de son temps. Virgile chante un enfant qui est encore à naître : *Cet enfant, c'est un enfant divin, c'est l'accroissement du Dieu suprême qui commande à tous les Dieux : Il est envoyé du ciel, heureux espoir d'une race nouvelle, et naît d'une Vierge*¹. *à sa naissance, le siècle de fer est banni pour toujours, et l'âge d'or se relève radieux dans le monde. Il vivra de la vie des Dieux, tout en participant à la nature humaine ; il se verra bientôt ainsi que les héros, confondu avec les Dieux. C'est sous ses auspices que les traces des crimes des hommes seront effacées, que tout sera purifié, que la terre délivrée d'une éternelle alarme prodiguera ses dons. Il gouvernera le monde pacifié... Ciel ! de quel enfant parle-t-il donc ? Cet enfant n'a rien fait d'illustre encore, ce n'est pas un des hommes fameux de ce temps mémorable à tant de titres, ce n'est ni César, ni Auguste, puisqu'il n'a pas encore paru sur la scène du monde. Et quelle est sa grandeur future ! Quelle gloire ! Quelles merveilles dès le commencement de sa carrière ! Mais remarquons surtout en quoi consistent les grandes choses qui seront l'effet de sa venue. D'après le caractère des Romains et pour flatter tous les héros contemporains, Virgile ne le fait pas illustrer par de hauts faits d'armes, il ne se distinguera pas à la tête des armées, il ne soumettra pas par les voies de la guerre la terre à son empire. Ce sont des exploits d'un tout autre genre, d'un genre inouï jusqu'alors, et tout à fait opposé au génie de Rome : *il effacera jusqu'aux traces des crimes de la terre, et il règnera à jamais sur les fondements de la justice et de la paix.* A qui donc peuvent convenir et ce caractère auguste et ces traits si extraordinaires sous lesquels l'enfant futur nous est représenté ? Quel est celui à qui on a jamais pu adresser ces deux vers surtout, si ce n'est à l'enfant Dieu que vit naître bientôt en effet l'univers pacifié ?*

“ Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
Irrita perpetua solvent formidine terras.”

C'est Saint Augustin lui-même qui a fait cette remarque (Epist. ad Martianum.) “ L'irréligion obstinée, remarque l'illustre Comte de Maistre, a bien fait tous les efforts pour obscurcir ce fait, les commentateurs ont interrogé à l'envie toutes les généalogies romaines, pour leur demander en grâce de vouloir bien nommer l'enfant célèbre dans le Pollion. Mais il est contre toute vraisemblance que l'enfant existe où on l'a cherché ; et nous pourrions défier tous ces doctes commentateurs d'en nommer un auquel les vers de Virgile s'adaptent sans violence ; mais même, en supposant

¹ Cette Vierge que Virgile désigne dans son Eglogue sous le nom de la chaste Diane,

Nascenti puero....
Casta, favè, Lucina....

était célèbre dans toute l'antiquité ; beaucoup de peuples attendaient ce prodige de la maternité d'une Vierge. et les Druides gaulois lui avaient même élevé un autel avec cette inscription : *Virginis paritura*. Cette idée ne pourrait certainement être prise qu'à du prophète qui avait dit depuis longtemps : *Ecce Virgo concipiet et pariet filium....*

qu'ils puissent avec certitude désigner cet enfant, il en résulterait seulement que Virgile, pour faire sa cour à quelque grand personnage de Rome, appliquait à un nouveau-né les prophéties de l'Orient."

Alors il n'est pas moins prouvé que le poète connaissait l'Écriture Sainte et qu'il en a profité dans son Eglogue. Virgile voyant dans les Oracles sacrés de l'Écriture que le rédempteur promis aux hommes était sur le point d'arriver après *le long cours du siècle de fer* ou de l'empire du démon, voyant tous les esprits occupés de cette prédiction dont l'accomplissement était à son terme, se saisit sans doute avec empressement d'un si magnifique sujet pour le revêtir des couleurs les plus brillantes de la poésie. Suivant l'observation de Pope, le célèbre traducteur anglais, et de beaucoup d'autres que nous pourrions citer, l'ouvrage de Virgile ne consistait en partie qu'à rendre en vers latins admirables les accents enthousiastes du prophète Isaïe, il traduit véritablement ce qu'il a vu dans ce prophète sur l'avènement du Messie, il se sert des mêmes figures par lesquelles Isaïe peint le règne glorieux du Sauveur dans l'ordre spirituel. Suivons donc, il en est temps, le poète payen dans ses imitations, contemplons d'un œil religieux le reflet de ces lumières que tant d'hommes apercevaient sans les comprendre dans un miroir profane. D'abord il est remarquable que le siècle futur désigné par les prophètes comme l'heureuse époque du christianisme, a été entendu par tous les payens pour cet âge d'or qu'ils regrettaient mais qu'ils espéraient tous voir renaître dans un avenir inconnu. Nous savons qu'il est question de cet âge d'or dans l'Eglogue de Virgile, tout son poème roule sur cette brillante période dont il proclame le commencement au moment même qu'il parle, et c'est un enfant qui l'amène, c'est celui qu'Isaïe a appelé *pater futuri sæculi*. Virgile aussi bien qu'Ovide, Horace et les poètes grecs qui ont rappelé l'existence passée de l'âge d'or comme le premier âge du monde, annonce son retour comme le dernier, et par conséquent comme un âge désormais éternel : en entendant le poète, on croit entendre la voix consolante du prophète du Seigneur promettant aux hommes qu'ils se reverront dans leur état primitif : *Quo primo fuerunt ecce venerunt ?* Comment les payens l'avaient-ils compris ? C'est ici un sujet d'admiration pour nous, tous les poètes, en s'avouant dans l'âge de fer l'ont caractérisé par des crimes monstrueux qui rendaient les hommes malheureux et en horreur à la divinité, et en même temps tous les poètes se sont représenté l'âge d'or comme le règne de la vertu et de l'innocence. C'est là le véritable fonds du siècle regretté, tous ont vu que l'homme dans son origine était destiné à être heureux, et que son bonheur était attaché à la pureté de ses mœurs. Ovide, dans sa belle description des quatre âges qu'on peut très bien réduire à deux, a fait disparaître à la fin de l'âge d'or Saturne, ce Dieu qui faisait fleurir avec l'innocence l'abondance et la sécurité, il a fait remonter au ciel avec indignation la vierge Astrée, déesse de la justice, la dernière des divinités qui se plut avec les hommes :

“ Virgo cæde madentes
Ultima cælestum, terras astræa reliquit.”

Virgile, aussitôt qu'il a annoncé le rétablissement de toutes choses, fait redescendre la même déesse, il renouvelle le règne de Saturne :

“ Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna.”

Quelles idées saines et justes sur la dégradation comme sur la régénération de l'homme ! Tout en les revêtant des couleurs payennes, Virgile fait souvent revenir ces grands traits dans ses autres ouvrages. Dans le premier livre de ses Géorgiques, on admire son tableau étonnant de l'âge d'or et du siècle malheureux qui en effaça les traces : toute cette partie étincelle d'idées extraordinaires qui ont une analogie évidente, avec nos saints livres, et elle correspond exactement avec l'Églogue dont nous nous occupons principalement. Avant le siècle de fer, dit-il, personne ne s'astreignit aux travaux champêtres, on n'avait pas encore fixé les limites des propriétés, (parceque sans doute, tout appartenait en commun à des hommes que l'intérêt ne divisait pas.) La terre libre et sans culture fournissait tout :

“ Ipsaque tellus
Omnia liberius, nullo poscente, ferebat.”
Georg. Liv. I.

Il devra en être de même dans le rétablissement de toutes choses et pour lors Virgile dira :

“ Omnis ferat omnia tellus.”

La nature était véritablement en cet état dans le temps de l'innocence de l'homme. Mais à l'approche de l'âge affreux, cet ordre de choses a changé, alors le serpent s'est goulé d'un venin fatal, les animaux féroces ont commencé à répandre le carnage :

“ Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædæque lupos jussit...”

Ils n'ont donc pas été toujours nuisibles ces animaux devenus si redoutables ; le loup et le tigre, comme le reptile venimeux, étaient donc autrefois soumis à l'homme roi de l'Univers ; et la Genèse ne nous l'apprend-elle pas ? Ne nous montre-t-elle pas Adam après la formation des animaux les faisant venir à lui et comme un souverain, imposant à chacun son nom ? Nous verrons en revenant à notre Églogue comment Virgile fera revenir l'ordre ancien. Alors, continue le poète dans sa peinture du siècle de fer, le miel a été détaché de la feuille de l'arbre, les vins qui se répandaient çà et là dans les champs comme des ruisseaux, ont été arrêtés :

“ Mellaque decussit foliis...
Et passim rivis currentia viva repressit.”
Georg. Liv. I.

Il n'y a pas jusqu'au brillantes descriptions des poètes dans l'ordre naturel, jusqu'à leurs propres expressions qui ne paraissent empruntées. On sait comment l'Écriture Sainte décrit la terre promise où l'on voyait couler des ruisseaux de lait et de miel. Cette magnifique figure pour marquer l'abondance d'un pays riche en effet s'appliquait on ne peut mieux au siècle d'or ; et lorsque Virgile le fera revenir, il n'oubliera pas de dire :

“ Incultisque rubens pendebit sentibus uva,
Et duræ quercus sudabunt roscida mella.”

Eglo. IV.

Il fallut, a continué Virgile, que l'homme trouvât le moyen de se suffire à lui-même dans de longues expériences, dans de pénibles recherches, dans tous les travaux du corps et de l'esprit ; car le dur travail né d'un besoin pressant a pu seul prolonger le cours d'une vie toujours à charge.

“ Ut varias usus meditando extunderet artes
Paulatim..... ”

“ Labor omnia vicit
Improbis, et duris urgens in rebus egestas.”

Géorg. Liv. I.

Virgile n'avait-il donc pas vu la malédiction portée sur l'homme par un Dieu vengeur ? “ In sudore vultus tui vesceris pane, donec revertaris in terram.” Plus rien sans travail, le pain ne pourra être mangé qu'après beaucoup de labeurs et de peines :

“ Mox et frumentis labor additus..... ”

Géorg. Liv. I.

La terre est devenue tout à fait ingrate ; la rouille, le chardon, les épines et les herbes nuisibles font périr les moissons.

“ Subit aspera silva,
Lappæque tribulique..... ” Idem

Que de soins pour vaincre tant de difficultés ! Oh ! Dieu a bien dit au malheureux Adam : “ Male-licta terra in opere tuo ; in laboribus comedes ex eâ cunctis diebus vitæ tuæ ; spinas et tribulos germinabit tibi..... ”

Nous nous sommes peut-être trop arrêtés sur ce terrain si fécond, nous ne pourrons cependant nous dispenser de signaler les autres endroits où nous retrouvons le flambeau qui éclaira Virgile. Au premier livre de l'Énéide, il fait encore revenir l'âge d'or et toujours sous le même aspect, et ne l'oublions pas, il le fixe à la même époque que dans notre Églogue. C'est le père des Dieux qui annonce les beaux jours du règne d'Auguste, ce premier maître du monde dont le Messie illustra le règne par son apparition, et c'est ainsi qu'il en parle : “ Alors les siècles seront adoucis, les peuples ne connaîtront plus les armes. *L'Antique probité, la chaste*

déesse, Remus et son frère Quirinus désormais réconciliés donneront des lois au monde ; la discorde impie sera refoulée dans son antre inhumain.....

“ Aspera tum positis mitescent sæcula bellis.
Prisca fides, et Vesta, Remo cum fratre Quirinus
Jura dabunt...

Furor impius intus... ”

Ailleurs, c'est à son 6^e livre, il fait toujours allusion au même siècle distingué par un fait tout extraordinaire dans le monde, par une pacification universelle, lorsqu'il dit du fils d'un Dieu :

“ Aurea condet
Sæcula qui rursus Latio, regnata per arva
Saturno quondam...”

Qui donc communiqua ces idées si pures aux poètes, comment les retrouve-t-on si souvent dans Virgile ? Il n'y a guère d'autre moyen de l'expliquer, c'est que l'Écriture Sainte leur était connue, c'est qu'ils avaient pris quelques leçons dans ces livres précieux destinés à instruire tous les siècles.

Reprenons enfin notre comparaison avec une marche plus régulière et voyons de plus près, quoique rapidement, notre Eglogue. Le prophète Isaïe a parlé de la lumière qui succède aux ténèbres, il a représenté le réveil des nations assises à l'ombre de la mort, lorsque le soleil de justice leur apparaît.” *Populus qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam ; habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis.*”

Virgile n'a pu mieux exprimer cette pensée qu'en disant :

..... “ Nascenti puero, quo ferrea primum
Desinet, ac toto surget gens aurea mundo
Jam regnat Apollo.”¹

L'Ecrivain sacré a encore peint la joie des hommes à laquelle aucune mesure ne peut-être ajoutée ; il les a peints comme de joyeux moissonneurs, lorsque la terre féconde leur paie son tribut, comme des conquérants heureux qui rapportent les dépouilles de leurs ennemis. Le poète paraît vouloir ici enchanter sur ses pensées en mettant à contribution toute la nature, en faisant réjouir les créatures inanimées à la vue de ce qui doit arriver : C'est l'univers entier dont les tressaillements de joie ont ébranlé la masse gigantesque, la terre et les abîmes de la mer et le ciel sans fin, tout ce qui existe, tout a ressenti ce sublime mouvement :

“ Aspice convexo nutantem pondere mundum,
Terrasque, tractusque maris, cælumque profundum ;
Aspice venturo latentur est omnia sæclo.”

Ne croirait-on pas entendre déjà dans ces beaux vers l'hymne que chante l'Église au jour même de la nativité ?

¹ On sait qu'Apollo, ou Phébus était pour les payens le Dieu de la lumière.

Hunc cœlum, terra, hunc mare
 Hunc omne quæ in eis est
 Auctorem adventus tui
 Laudans exultat cantico.

Comment la nature ne se réjouirait-elle pas à l'approche de son auteur ? Elle frémit d'épouvante lorsqu'il vient dans sa colère, mais elle dit être transportée de joie lorsqu'il vient dans sa miséricorde.

Dans ces deux vers dont nous avons beaucoup parlé déjà :

“ Te duce, si qua manent sceleris vestigia nostri,
 Irrita perpetua solvent formidine terras.”

On reconnaît encore le prophète qui a dit : “ Oblivioni traditæ sunt augustiæ priores...” Ce prophète, après avoir tracé quelques uns des effets de la naissance du Sauveur, l'annonce cette naissance, “ et filius datus est nobis... et vocabitur nomen ejus... pater futuri sæculi, princeps pacis. Multiplicabitur ejus imperium, et pacis non erit finis.” On n'a qu'à parcourir le commencement de cette Eglogue, et on ne tarde pas à y reconnaître ce petit enfant père du grand siècle, qui règne par la paix, étend son empire par la paix, pour assurer aux hommes une paix éternelle. Le poète ajoute souvent quelqu'ornement nouveau à la pensée d'Isaïe ; maintenant il s'abandonne un moment à son imagination pour ajouter quelques détails descriptifs sur l'heureux état de la terre qui offrira sans culture tout ce qu'on peut désirer. Ce serait ici le lieu de le remarquer, Virgile dans un sujet si merveilleux sort le moins qu'il peut de l'Eglogue, dans tout ce qu'il emprunte aux prophètes, il choisit de préférence ce qui va le mieux à son genre de poésie, et c'est sans doute pour cette raison qu'il a emprunté sur-tout d'Isaïe qui est rempli d'images prises dans la nature.

At tibi prima, puer, nullo munuscula cultu,
 Errantes hederas passim cum baccare tellus,
 Mixtaque ridenti colocasia fundet acantho.
 Ipsa tibi blandos fundent cunabula flores.
 Ipsæ lacte domum referent distenta capellæ
 Ubera.

Que ces riants tableaux de l'état d'une terre féconde d'elle-même ressemblent encore aux peintures poétiques du prophète Isaïe ! C'est lui qui représente les champs déserts qui n'ont jamais senti les pas de l'homme, germant et se couvrant de fleurs. Dans le prophète aussi, les dons charmants de la nature font la gloire et l'ornement de l'enfant Dieu. Virgile dit ensuite que le timide troupeau ne craindra plus le lion superbe :

... “ Nec magnos metuent armenta leones.”

N'est-ce pas l'admirable figure d'Isaïe en quelques mots : “ Le loup et l'agneau, dit le prophète, vivront dans les mêmes pâturages ; le lion inoffensif ne sera plus altéré de sang, il se contentera avec

l'animal des champs de l'herbe que lui offrira la terre. Alors donc, ô enfant du ciel, le fort n'opprimera plus le faible, le puissant orgueilleux ne foulera plus à ses pieds l'humble et le pauvre; les passions déchaînées les unes contre les autres ne feront plus gémir la nature. Alors la force, la faiblesse habiteront paisiblement sous le même toit, le roi et le berger participeront au même banquet. Heureux le temps où l'enfant à la mamelle pourra s'amuser sur la caverne de l'aspic, ou le repaire du lion ne sera plus un lieu de terreur et de mort."

Ici le prophète a ajouté: "Et serpenti pulvis panis ejus: non nocebunt neque occident in monte sancto meo." Virgile fait mourir le serpent, sans doute encore de ce qu'il a vu au commencement des livres Saints que la tête du serpent sera écrasée à la venue de l'enfant merveilleux qu'il chante; il fait mourir et disparaître l'herbe au venin perfide: N'est-ce pas le funeste fruit qui causa la perte du genre humain?

"Occidet et serpens, et fallax herba veneni
Occidet."

Mais en tous lieux croîtra l'Amome d'Assyrie: *Assyrium vulgo nascetur amomum*. Il ne serait peut-être pas déraisonnable de penser que cette plante odoriférante qui, des lieux voisins de l'ancien jardin de délices se répand partout, est quelque souvenir altéré de l'arbre de vie dont la propriété était d'assurer l'immortalité. Comme nous l'avons déjà assez observé, il n'y aura plus de guerres dans l'âge d'or de Virgile, elles cesseront peu à peu, à mesure que l'enfant divin prendra son accroissement. Il devait bien éteindre toute dissension, celui à la venue duquel tout le ciel s'est écrié: "In terrâ pax hominibus."

Virgile s'étend de nouveau avec une magnificence d'un si grand maître sur les richesses que déploiera la nature rendue à son premier état.

"Omnis feret omnia tellus.
Non rastros patietur humus, non vinea falcem;
Robustus quoque jam tauris juga solvet arator."

Il n'y aura donc plus de travail, les animaux qui ont si longtemps partagé la misère de l'homme seront eux-mêmes délivrés du joug pénible, la terre ne sera plus déchirée par le soc de la charrue, tout se reposera, et l'abondance n'en sera que plus grande. Ce qui était l'effet du péché devait disparaître avec le péché, l'innocence de l'âge d'or devait ramener l'état de l'homme à cet heureux temps.

"Nec varios discet mentiri lana colores:
Ipse sed in pratibus aries jam suave rubenti
Murice, jam croceo mutabit vellera luto:
Sponte sua sandyx pascentes vestiet agnos."

Tout ce qui est mensonge, tous les arts trompeurs cesseront, d'être en usage dans un siècle si pur, on n'aura plus besoin d'en-

prunter leur secours, la nature qui déjà pourvoie à tous les besoins, fournira elle-même les objets de luxe, elle-même revêtira l'agneau des plus brillantes couleurs, il n'y aura plus rien qui ne soit naturel. Nature, tu es bien aimable, lorsque tu n'es pas corrompue, tu n'as plus besoin d'être relevée par un faux éclat, l'œuvre du Tout-Puissant est digne de lui.

Que le poète imite bien les vœux et les soupirs des prophètes, lorsqu'après avoir dit toutes ces merveilles, il veut en hâter l'accomplissement et demande au ciel la faveur d'en être témoin, pour les redire encore, pour en faire un hymne éternel. Hâte-toi donc, s'écrie-t-il, viens recevoir les honneurs que nous te préparons. O enfant divin, toi qui est l'accroissement du Souverain des Cieux ! Ah ! puissé-je prolonger le cours d'une si longue vie, puissé-je entrevoir l'aurore de ce beau jour qui n'aura pas de fin, et conserver assez de force pour en publier la gloire !

Aggredere o magnos, aderit jam tempus, honores
 Cara deum soboles magnam Jovis incrementum !
 Oh ! mihi tam longæ maneat pars ultima v. tæ ;
 Spiritus et, quantum sat erit tua dicere facta !

Cette invocation rappelle bien celle d'Isaïe : " Utinam dirumpes cœlos et descenderes ! Rorate. cœli, desuper et nubes pluant justum ; aperiatur terra, et germinet salvatorem ! "

Certes il était bien digne d'être chanté par le premier poète du monde, ce jour de bénédiction et de salut où Dieu montra aux hommes le verbe éternel, objet d'une si longue attente. Il fallait que l'aveuglement payen rendit un hommage à la lumière qu'il ne comprenait pas, il fallait que le génie qui se plaît dans la fiction fit voir à son insu les rayons de la vérité ! Dieu fait tout servir à sa gloire ; le Dieu qui force la nature et les éléments à le louer et à publier son nom, force de même des hommes qu'une religion de mensonge rend ennemis de sa gloire et de son culte, à entonner comme malgré eux ses louanges, à faire éclater un enthousiasme dont ils ne se rendaient pas compte à eux-mêmes. De là ce cri universel du paganisme bientôt expirant, mais devant s'éteindre avec tant d'efforts, de là ces chants du poète payen qui ne pouvait entendre le fond d'un mystère qu'il chantait. Mais tout devait être bientôt éclairé, et nous ne devons pas nous lasser d'admirer la conduite de la Providence qui disposa les peuples au règne indestructible du fils de Dieu promis dès l'origine du monde. Il est beau de voir la Providence de Dieu ménageant toutes les circonstances et faisant servir tous les événements de manière à amener l'exécution de ses desseins ; il est beau de voir l'univers préparé insensiblement à la venue de son libérateur, de contempler une lumière longtemps réservée aux seuls enfants de la Judée, qui s'étend peu à peu, qui se communique graduellement à toutes les nations, qui enfin se dévoile tout à fait dans la plénitude des temps pour éclairer une terre ensevelie dans des ombres épaisses pendant tant de siècles. O Lumière divine, la malice infernale ne pourra plus l'obscurcir désormais, tu as pour jamais chassé les ténèbres, et les ténèbres même en se dissipant t'ont rendu un hommage immortel.

Poète du Paganisme, si le ciel t'avait rappelé à la vie trois siècles après l'époque où ta voix retentissait dans le monde, alors tu aurais pu voir les hommes comprenant ce que tu publiais sans le comprendre, invoquer ton témoignage providentiel et l'imposer à l'esprit de mensonge, alors sans doute, tu te serais écrié toi-même : Qu'il est grand ce Dieu à qui j'ai offert de l'encens sans le connaître, prosternez-vous donc maintenant heureux peuple qui le connaissez.

Trois siècles s'étaient écoulés en effet depuis Virgile et déjà l'on voyait disparaître jusqu'aux traces de l'erreur, les temples anciens étaient renversés, les Dieux de pierre et de bois réduits en poudre sur leurs autels abattus dans la poussière, n'attendaient plus les vœux prostitués des mortels. Mais l'esprit infernal, suivant la pensée d'un Saint-Père, ne pouvant plus abaisser l'homme aux pieds d'une vile matière, et attribuer le caractère de la divinité à de nombreux simulacres, voulut dépouiller de sa divinité celui qui la possédait véritablement et forma le dessein de faire fouler aux pieds le Dieu Sauveur à qui toute la terre s'était enfin soumise. C'est alors qu'un prêtre indigne, que le misérable Arius osa prêcher une hérésie suggérée par l'enfer, et qu'il s'efforça de saper le premier fondement de notre sainte religion. Les peuples furent révoltés, des réclamations unanimes se firent entendre et on assembla un Concile général pour confondre l'hérésiarque audacieux. Après la déclaration canonique du Concile, pour faire une espèce d'amende honorable au fils de Dieu, pour compenser l'injure faite à la majesté suprême, on crut ne pouvoir rien faire de mieux que de lire l'Eglogue de Virgile traduite exprès en vers grecs dans l'auguste assemblée de l'Eglise ; on produisit à la honte de l'impiété un monument si authentique et si glorieux à la vérité ; le paganisme s'éleva alors contre l'erreur et vengea le christianisme.

LOUIS AUDET-LAPOINTE.

LES GAULTIER DE VARENNES.

(Suite et fin.)

M. Gaultier de Varennes avait déjà sept enfants. Les quarante arpents de terre défrichée qu'il possédait aux Trois-Rivières paraissent avoir été le plus clair de sa fortune, si l'on calcule, que son petit traitement de gouverneur, de douze cents francs seulement, deux cents piastres était absorbé par les frais de représentation qu'il ne pouvait s'empêcher de faire, car sa maison était une sorte d'hôtel-lerie centrale sur la route de Québec à Montréal, à cause de la position géographique des Trois-Rivières, il était constamment sujet à des dépenses pour lesquelles il ne recevait aucune compensation avouée. Sa seigneurie de Varennes et du Tremblay pouvait à la rigueur être déjà de quelque rapport, mais, en somme, pour un officier appelé à exercer des fonctions élevées, il ne recevait presque rien du trésor. Aussi M. de la Barre, gouverneur-général, se montrait-il tolérant pour des infractions aux lois sur la traite des pelleteries que M. de Varennes se permettait, afin de pouvoir subsister dignement dans sa charge officielle. Par malheur, M. de Meulles, intendant de la Nouvelle-France, n'entendait point de cette oreille. Voici ce qu'il écrivait au ministre, le 28 septembre 1685 :

“ Monsieur de Varennes, gouverneur des Trois-Rivières, se sert de son autorité pour faire seul le commerce avec les Sauvages dans un lieu nommé la Gabelle¹ à quatre lieues des Trois Rivières, ce qui est défendu par les ordonnances de Sa Majesté qui ne le permettent qu'aux Trois-Rivières ; il y a mesme plusieurs arrests du Conseil souverain et ordonn^{ces} des intendans qui le deffendent dans le d. lieu de la Gabelle en conformité de celles de Sa Majesté ; je nay pu l'empêcher jusques a present, parce que Monsieur de la Barre, de son autorité, et malgré tous les arrests et ordonnances lui avait permis de le faire seul ; on ma présenté souvent des requests sur ce sujet, mais prevoyant que Monsieur de la Barre s'opposerait toujours à l'Exécution de ce que j'en ordonnerais, jay toleré cette affaire comme une infinité d'autres pour donner la paix au Canada ; je nay pas laissé d'en dire plusieurs fois mon sentiment au d. sieur de Varennes qui na pas paru en estre fort satisfait ; cela ma si bien attiré Monsr de Montortier² qui est son parent et qui a passé tout cet esté chez luy, qu'il a fait tous ses efforts pour

¹ La Gabelle ou le Saut de la Verendrye. Il a porté ces deux noms.

² En 1684, trois cents soldats commandés par les capitaines de Montortier, d'Esnos et de Rivaux arrivent pour pousser la guerre contre les Iroquois. (Ferland, *Cours d'Hist.* vol. II, p. 145.)

me rendre secrètement toutes sortes de mauvais offices, quoique jaye affecté de vivre avec lui avec beaucoup d'honnesteté ; s'il eust demeuré plus longtemps icy, il aurait été capable d'insinuer à tout le monde un esprit de désobéissance ; dez que Monsieur de Denonville fut arrivé, il fit ce qu'il put pour les prévenir contre moy, il commença par luy dire que je passais devant les gouverneurs particuliers et qu'en France cela ne se faisait point," etc. ¹

Maintenant si l'on veut juger de l'impression que la position et le caractère de M. de Varennes produisirent sur M. de Denonville, le nouveau gouverneur-général, il suffit de lire l'extrait suivant d'une lettre qu'il écrivit au ministre, cinq semaines après celle de M. de Meulles. Ce dernier, qui paraît avoir été un faiseur d'embarras, malgré des qualités réelles dont il savait faire usage, dût se sentir mal à l'aise en voyant ce que le gouverneur-général pensait de l'homme dont il se plaignait si fort. On sait, du reste, qu'il y avait au fond de tout cela des rivalités de préséance dans les cérémonies publiques.

"Le sieur de Varennes vous demande, Monseigneur, la continuation de son gouvernement des Trois-Rivières et vous supplie de lui faire renouveler sa commission qui est finie, n'étant que pour trois ans. C'est un très-bon gentilhomme, qui n'a de vice que la pauvreté. Je vous assure qu'il a du mérite et de l'autorité. Il aurait bien besoin de quelque grâce du roi pour élever et soutenir sa famille."

Sa Majesté ne fut jamais prodigue envers notre pays, c'était le moindre de ses défauts. Elle se borna, si je ne me trompe, à renouveler la commission de M. de Varennes. Je n'ai pas vu qu'on ait inquiété celui-ci, par la suite, au sujet de la traite qu'il faisait pour son compte. Le Houtan, qui visita les Trois-Rivières en 1684, écrivait : "Le roi y a établi un gouverneur qui mourrait de faim, si au défaut de ses minces appointements il ne faisait quelque commerce de castor avec les Sauvages." Triste gouvernement que celui où l'on paye si peu les fonctionnaires qu'il devient urgent de leur permettre de violer les lois pour se refaire ! M. de Varennes a laissé une famille sans soutien et sans fortune ;—on ne peut que l'accuser de n'avoir pas assez profité des privilèges qui lui étaient donnés en sous-main ; il était trop honnête pour vivre sous un régime aussi faux.

* * *

Quatre jours après la lettre de M. de Denonville, il arriva dans la famille de M. de Varennes un événement qui n'attira pas beaucoup l'attention vu que c'était la septième répétition d'un fait semblable. Je veux parler de la naissance de Pierre, le découvreur du Nord-Ouest, dont voici l'acte de baptême :

"Le dix-huictiesme jour de novembre de l'an mil six cent quatre-vingt-cinq, par moy, F. G. de Brullon, curé de l'église paroissiale de Nostre-Dame des Trois-Rivières, a esté baptisé en la dite Eglise, Pierre Gauthier, fils de Messire René Gauthier, Escuier, sieur de

¹ Correspondance (manuscrite) des gouverneurs français. Vol. IV, p. 359-60.

Varenne et gouverneur, pour Sa Majesté, des Trois-Rivières, et Damoiselle Marie Boucher, sa femme ;—l'enfant est né du dix-sept ¹ du dit mois et an. Son parrein a esté Messire Pierre Boucher, son grand père, en la place duquel Lambert Boucher ² son fils, a tenu le dit enfant, et la marreine a esté Madelaine Gauthier dit du Tremblay ³ sa sœur ; lesquels ont signé suivant l'ordonnance.

GRAND PRÉ,
MADELAINE DE VARENNE,
F. G. DE BRULLON."

Où naquit cet enfant ? Rien de plus facile que de répondre.

Cinq jours avant sa naissance, l'ingénieur Villeneuve envoya au ministre, par l'entremise du gouverneur-général, un plan de la ville des Trois-Rivières, dont une copie se voit à la bibliothèque d'Ottawa. Sur une grande maison placée au bord de la côte du fleuve, à l'endroit où la rue Saint François-Xavier atteint aujourd'hui le boulevard Turcotte, on lit : " M. de Varennes, gouverneur." Ce témoignage est sans réplique. La maison dont il s'agit était située du côté nord-est de l'extrémité de la rue Saint-François-Xavier, à peu près dans l'angle de l'enceinte palissadée de la ville. Ce que nous appelons le boulevard, était un chemin ou sentier qui courait le long de la palissade, en dedans, et qui passait devant la porte et sur le flanc gauche de la maison de M. de Varennes, laquelle regardait le fleuve.

A ceux qui disent que le Découvreur est né dans le grand édifice de pierre du Platon, je ferai observer que du temps de M. de Varennes, les gouverneurs des Trois-Rivières n'habitaient point ce site, et que l'édifice qu'on y voit de nos jours ne fut construit qu'en 1723, alors que le Découvreur avait trente-huit ans. Voilà pour la tradition.

* * *

Suite des actes de baptême :

" Le troisième jour de juin de l'an mil six cents quatre-vingt-sept, par moi, F. G. de Brullon, curé de l'église de Notre-Dame paroissiale des Trois-Rivières, a esté baptisé en la dite église, *Philippe*, fils de René Gaultier, chevalier, seigneur de Varennes, gouverneur des Trois-Rivières, et de Damoiselle Marie Boucher sa femme ;—l'enfant est né du trentième de may de la dite année. Son parrein fut Messire Philippe de Rigaud, chevalier de Vaudreuil, commandant des Trois-Rivières ⁴ en Canada, et la marraine Damoiselle

Le 17 était un samedi. Le baptême eut lieu le lendemain, dimanche.

¹ Lambert Boucher, sieur de Grand-Pré.

³ C'est Madeleine, née en 1674, pensionnaire à la Congrégation en 1681. On remarquera qu'ici elle signe Madelaine de Varenne, omettant le nom de Tremblay qu'on lui donne dans l'acte.

⁴ Commandant des troupes de cette place. Plus tard, gouverneur-général de la Nouvelle-France.

Marie-Madeleine Chaspoux, femme de Jean Bouchar, ¹ chevalier, seigneur de Champigni, et Intendant en Canada, lesquels ont signé suivant l'ordonnance.

PHILIPPE DE RIGAUT,
M. M. CHASPOUX,
F. G. DE BRULLON."

La mort de cet enfant qui eut, lieu l'année suivante, fournit la seule mention de sépulture de membres de la famille de Varennes que renferment les registres des Trois-Rivières, au moins jusque vers 1720, où je me suis arrêté.

* * *

Registre des Trois-Rivières :

" L'an mil six cents quatre-vingt-huict, le trentiesme du mois d'aoust, le lundi au matin, ont esté confirmés par Monseigneur de St. Vallier, illustrissime Evesque de Québec :

Gaultier Jacques-René, fils de Monsieur René Gaultier, gouverneur de ce lieu, et de Marie Boucher sa femme,

Gaultier Marguerite, fille de Jean Gaultier et de Jeanne Petit, sa femme.

Gaultier Marguerite, fille de René Gaultier, sieur de Varenne, et de Marie Boucher, sa femme.

Gaultier Marie-Madelaine, fille de René Gaultier, Escuier, Sieur de Varenne et de Marie Boucher sa femme."

* * *

" Le dix-huictiesme jour de novembre de l'an mil six cent quatre-vingt-huict, par moy, F. G. de Brullon, curé de l'Eglise de Notre-Dame des Trois-Rivières ont esté suplée les cérémonies de Baptême à Jean-Baptist, qui a esté endoyé à la maison par M. Modou, prestre, fils de René Gaultier, seigneur de Varenne, gouverneur des Trois-Rivières, et de Marie Boucher sa femme;—l'enfant est né du trentiesme octobre de cette année, l'enfant a esté tenu par Claude de Ramesé, chevalier, seigneur de la Gesse et Montigny, capitaine d'un détachement de la marine, pour Jean-Baptiste Bouchard, chevalier, seigneur de Champigni, Intendant de toute la Nouvelle-France, et la marraine Demoiselle Magdelaine Gauthier, fille de René Gauthier, chevalier, seigneur de Varenne, gouverneur de ce lieu ; lesquels ont signé suivant l'ordonnance.

DE RAMEZAY,
MADELAINE GAULTIER,
F. G. DE BRULLON."

Registre des Trois-Rivières :

Ce qui suit est l'acte de sépulture de M. de Varennes :

" Le quatriesme juin de l'an mil six cent quatre-vingt-neuf, est

¹ Bochart.

décédé en la communion de Nostre Sainte Mère l'Eglise, après avoir reçu les Saints Sacraments de Pénitence, eucharistie et extrem-onction, René Gaultier, chevalier, seigneur de Varenne et gouverneur des Trois-Rivières, âgé de cinquante-cinq ans ou environ, et a été inhumé le jour suivant dans l'Eglise de cette paroisse en présence de Jacques Labadie, de Lambert Boucher, ¹ Joseph Godfroy, sieur de Vieupont, et autres plusieurs témoins connus.

LABADIE,
GRAND PRÉ,
F. G. DE BRULLON."

Après la mort du gouverneur, M. de Brullon ne tarda pas à quitter les Trois-Rivières. Sa dernière signature au registre en qualité de curé, est à la date du 28 octobre de la même année 1689. En 1693, il était curé au Château-Richer. Après cela, sa trace m'échappe jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 7 avril 1726, l'année où moururent la mère de la Présentation (Mlle Anne-Marguerite Gaultier de Varennes) et le frère de cette dernière le grand-vicaire Jean-Baptiste Gaultier de Varennes.

M. de Varennes disparu, nous n'entendons plus parler de sa famille avant l'année 1694, où Madeleine, l'aînée des filles, épouse Claude-Charles Petit Le Villier, à Montréal.

Il existait en Canada à cette époque, deux officiers du nom de Vallerenne et cette ressemblance de noms les a fait confondre avec le gouverneur des Trois-Rivières. En 1685, je vois: M. de Vallerennes, capitaine, et M. de Vallerennes, lieutenant, dans la liste des officiers de la colonie.

L'acte de mariage qui suit est tiré des registres de Québec :
" Le septième jour du mois d'avril mil six cent quatre-vingt-sept après la publication des trois bancs de mariage faite le dernier jour de mars, le cinquième et sixième de ce présent mois d'avril entre Philippe Clément du Vuault ecuyer Sr. Vallerenne, capitaine d'une compagnie d'infanterie en ce pays, fils de feu Anthoine Clément du Vuault ecuyer : et de Dame Françoise de cœur ses père et mère de la paroisse de Saint-Germain de la potterie évêche de Beauvais d'une part et de Jeanne Bissot fille de feu le Sr. François Bissot bourgeois de cette ville et de Dame Marie Couillart, ses père et mère, d'autre part, et ne s'étant découvert aucun empeschement légitime, j'ay François Dupré, curé de cette église paroissiale les ay en la dite église solennellement mariées en présance de Claude Porlier beau frère, de François Prévost ecuyer (mot illisible) de Québec, cousin germain, Pierre Cœur, ecuyer Sr. de Grandville cousin germain, Paul Dupuis, ecuyer son procureur du roi cousin

¹ Sieur de Grand Pré, fils de M. Pierre Boucher.

—Lotbinière Germain, lesquels avec le dit epoux et la dite épouse ont signé de ce enquis suivant l'ordonnance.

(Signé)

VALLERENNE PORLIER,
JEANNE BISSOT, PLEEUR,
DUPUIS DE GRANVILLE,
FRANÇOIS DUPRÉ.”

Au mois de novembre 1689, M. de Valrennes, commandant du fort Frontenac, ayant reçu de M. de Dononville ordre d'abandonner cette place, arrive à Montréal avec sa garnison composée de quarante-cinq hommes. Son nom était Clément de Vuault de Valrenne. Il était de l'évêché de Beauvais.

L'année suivante (1690) au siège de Québec, lorsque l'envoyé de Phipps présenta à Frontenac son arrogante sommation, c'est évidemment le capitaine de Valrenne, et non pas de Varenne, qui manifesta si hautement son indignation. Nous savons que M. de Varennes était mort depuis seize ou dix-sept mois. Son fils aîné, Louis, à peine âgé de dix-huit ans et occupant le grade de simple cadet, n'aurait pu à aucun titre faire remarquer son opinion dans l'assemblée solennelle où M. de Frontenac avait réuni la fleur des officiers.

A la bataille près de Chambly en 1691, à l'affaire de Repentigny cette même année, à l'expédition du Long-Sault en 1695, et à celle du pays des Iroquois en 1696, l'officier qui figure dans l'histoire à ce propos devait être encore M. de Valrenne.

Dans la liste des officiers, année 1696, je vois “Gauthier de Varennes, sous-enseigne, beau garçon.” Un jeune homme de vingt-trois ans, qui n'occupe que le grade le moins élevé (sous-enseigne ou cadet) dans la hiérarchie militaire, et qui n'a encore pour le recommander que son physique agréable, n'est point, assurément, l'officier de poids, de valeur et d'expérience qui depuis plusieurs années n'a cessé de se distinguer au premier rang des commandants français.

La même année 1696, je trouve parmi les officiers recommandés pour la croix de Saint-Louis “Clément de Valrennes,” avec la note suivante : “Il descend des quatre premiers maréchaux de France, du nom de Clément qu'il porte. C'est le plus ancien capitaine du Canada. Il a trente-trois ans de service et est couvert de blessures.”

Entre 1697 et 1706, je perds la trace de Louis de Varennes. Nous savons que du Canada il passa en France et devint capitaine dans les grenadiers du premier bataillon du régiment de Bretagne, où M. Margry nous le signale en 1706. De 1697 à 1701 la paix fut générale en Europe. En 1701 éclata la guerre de la succession d'Espagne ; elle commença en Italie, mais en 1703 les armées françaises avaient à faire face à toute l'Europe coalisée. “Les hommes

³ Ferland : *Cours d'histoire du Canada*, vol. II, p. 189, 235, 237, 240. *Journal de l'Instruction Publique* (Canada) 1871, p. 61, 114. *Dictionnaire*, Tanguay, article Bourdon.

manquaient pour compléter les cadres des vieux régiments." On peut supposer que nombre d'officiers passèrent alors du détachement des troupes de la marine en Canada dans les corps qui opéraient en France. Le régiment de Bretagne, dans lequel Louis de Varennes prit du service dans cette guerre, sinon avant, était l'un des plus recommandables de l'armée française. Il avait été levé en 1644 sous les auspices du cardinal de Mazarin dont il porta le nom jusque vers 1658. " Ses capitaines étaient gens de distinction." Dans la guerre d'Italie (1701-2) ce régiment " donna des preuves de sa valeur, et principalement lorsque le prince Eugène voulut passer le Mincio. Ce fut ce régiment qui lui disputa et lui enleva le passage." En 1706, il était dans les Flandres, et l'un de ses capitaines était Louis de Varennes, âgé de trente-deux ans à cette époque." ¹

Le surnom de la Verendrye que Louis porte en 1636, 1637 et 1689 (cette dernière année cinq ou six mois avant la mort de son père) disparaît en 1696 pour faire place au nom de la famille de Varennes qu'il avait dû prendre, je pense, selon la coutume du temps, à cause de son titre d'aîné, après la mort de son père. Le surnom de la Verendrye passa à Pierre qui devait l'illustrer.

On a dit qu'en 1697 ce dernier était cadet dans les troupes. Notons qu'il n'était alors âgé que de douze ans. C'est son frère aîné, Louis, qui avait ce grade, comme je l'ai constaté plus haut, en 1689 et en 1696.

La version qui nous montre Pierre à la campagne de la Nouvelle Angleterre, en 1704, et à celle de Terre-neuve en 1705, est vraisemblable. Son âge, — vingt ans, — et ce que l'on connaît de son caractère, me persuade qu'il dût être dès lors au service. M. Margry le fait entrer au régiment de Bretagne en 1706 où était déjà son frère aîné. M. V. Plinguet, curé de l'île Dupas, mentionne ² un contrat de mariage passé en Canada l'année suivante dans lequel Pierre, alors âgé de vingt-deux ans, serait partie : " Le 9 novembre 1707, le gouverneur, marquis de Vaudreuil, Dame Louise Elisabeth de Joibert, épouse de mon dit seigneur le gouverneur, et les intendants Raudots, père et fils, assistaient au contrat de mariage de Dlle. Anne Dandonneau, fille du seigneur Louis Dandonneau, avec sieur Gauthier de la Véranderie, neveu du sieur de Boucherville et frère cadet du sieur de Varenne."

Le sieur de Varenne c'est Louis, officier au régiment de Bretagne. Quant au mariage; il n'eut lieu que cinq ans après. Pierre continua son service à l'armée et se distingua. A la bataille de Malplaquet, le 11 septembre 1709, il gagna, par sa conduite admirable et par neuf blessures, le grade de lieutenant.

Les historiens le classent comme le second fils de M. de Varennes.

¹ Daniel. *La milice française*, vol. II. p. 421. Adrien Paschal. *L'armée française*, vol. II. p. 159. Article de M. Margry déjà cité.

² *Annuaire de Ville-Marie*, 1867, p. 8.

Rappelons-nous cependant que Louis, Jacques-René et Jean-Baptiste étaient ses aînés.

Par le traité d'Utrecht, signé le 11 avril 1713, la paix se rétablit, et dura jusqu'en 1733. M. Margry note que Louis de Varennes fut tué en Italie ; en ce cas ce dut être entre 1707 et 1712.

Il y a dans *La milice française* de Daniel, (vol. 11, p. 407, 409, 410.) une liste des régiments, année 1714, où le nom de "Varennes" est porté deux fois ; il y a aussi le régiment de Lorraine commandé par M. de Varennes. Je donne ces références sans pouvoir les rattacher plus étroitement à la famille du gouverneur des Trois-Rivières.

Suivant une note particulière que m'a fournie M. l'abbé Tanguay, Louis Gaultier de Varennes se serait marié, et sa fille, Marie, aurait épousé M. de la Corne, ¹ major des Trois-Rivières, dont je dois dire un mot : Jean-Louis de la Corne sieur de Chapt, né vers 1670, était sous-lieutenant en 1691, et lieutenant en 1693, époque où il épousa Marie Pécaudy de Contrecoeur. Il passa capitaine et fut décoré de la croix de Saint-Louis. En 1713-15, il était major des Trois-Rivières et c'est évidemment après cette date qu'il faut placer son mariage en secondes noces avec Mademoiselle de Varennes. Malgré bien des recherches ² je n'ai pas rencontré d'acte qui se rapporte à cette union. M. de la Corne devint lieutenant du roi à Montréal. Le 14 octobre 1730, l'intendant Hocquart écrit au ministre que les familles Leverrier et de la Corne méritent qu'on leur continue les secours accordés l'année précédente. "MM. Leverrier et de la Corne sont à la vérité tous deux lieutenants du roi (l'un à Québec l'autre à Montréal) mais dans un état si fâcheux, en égard à leur place et à leur peu d'aisance, qu'ils sont dans le cas d'avoir besoin plus que personne de ce secours. M. de la Corne a douze enfants vivants qui se portent tous au bien, et l'on ne peut concevoir comment, avec une fortune si médiocre, il a pu les élever." ³ Un fils de M. de la Corne remplaça, en 1753, Jacques Le Gardeur de Saint-Pierre dans les découvertes du nord-ouest, découvertes commencées et poursuivies si longtemps par les La Verendrye.

Rendu momentanément incapable de servir, à cause de ses blessures, Pierre de la Verendrye dut revenir en Canada sitôt que possible, c'est-à-dire dans le cours de l'été de 1710. Peut-être aussi ne revint-il qu'en 1712, époque où, par la bataille de Denain, la guerre fut virtuellement terminée.

¹ Voir le *Dictionnaire généalogique*, article "De la Corne"

² M. J. B. Eph Dussault, ecclésiastique, M. P. E. Panneton, député-protonotaire, et M. J. G. A. Frigon, secrétaire-Trésorier de la corporation des Trois-Rivières, m'ont aidé dans les recherches que nécessitait la préparation de ces notes.

³ Correspondance des gouverneurs français, série 3, vol. XII, p. 213.

Le grade qu'il avait payé si cher, en se faisant remarquer au milieu des officiers "qui firent cependant merveille" à la bataille de Malplaquet, on le lui enleva. De lieutenant qu'il était dans l'armée de France, on ne voulut pas même en faire un enseigne en Canada —on lui refusa tout.

Le malheureux était destiné dans la première partie de sa vie à être traité avec ingratitude pour ses services militaires, et dans la seconde à voir ses découvertes méconnues ou servant à satisfaire les caprices des favoris du pouvoir.

Il est probable que sans madame la marquise de Vaudreuil, on ne lui eut jamais rendu l'humble grade d'enseigne sous lequel nous le retrouvons dans l'automne de 1712 à Québec où il épouse Marie-Anne, fille de Louis-Adrien Dandonneau Dusablé, co-seigneur de l'île Dupas, et de Jeanne-Marguerite Lenoir.

Louis-Adrien Dandonneau avait vécu à Champlain jusqu'en 1691. Il était le fils aîné de Pierre Dandonneau dit Lajeunesse, sieur du Sablé, établi aux Trois-Rivières vers 1648. Aux Trois-Rivières, entre les rues Saint-George, des Forges et Badeaux, il y a un petit fief—forme d'un triangle allongé—qui s'appelle "le marquisat du Sablé."

Voici l'acte de mariage tiré des registres de Québec :

"Le 29 octobre 1712, après la publication d'un banc de mariage, ayant obtenu de M. Glandelet, Vic-général de ce diocèse, dispense des deux autres, entre Pierre Gauthier écuyer Sr de la Véranderie, enseigne des troupes de ce pays, fils de feu René Gauthier, écuyer Sr de Varennes vivant gouverneur de la ville des Trois-Rivières et de Dame Marie Boucher ses père et mère des Trois-Rivières d'une part et Delle Marianne Dusablé fille de Louis Dusablé Sr Delisle du Pas et de Delle Jeanne le Noir ses père et mère de Lisle de Pas d'autre part et le dit Sr de la Véranderie ayant obtenu la permission de contracter le dit mariage de M. de Vaudreuil gouverneur gr^l de ce pays, en date du 25 8^{re} 1712, ne s'étant découvert aucun empêchement au dit mariage, je Th. Thibault prêtre curé de Québec les ay mariés et leur ai donné la bénédiction nuptiale selon la forme prescrite par notre mère Ste. Eglise, présence de Dame Marie Boucher mère de l'époux, de Delle Gadelon dit St. Pierre Noël Legardeur² capitaine des troupes de ce pays, du Sr Louis³ Dusablé, Delle Marguerite Lemaître et autres soussignés.

MARIE ANNE
DE LAVERANDBYE
MABIE BOUCHER VEUVE DE VARENNE,
MARGUERITE LEMAÎTRE,
JEANNE JACAL VEUVE DU SR DE GADELON,
MARIE ANNE LANGLOIS.

THIBAUT, P^{re}."

¹ Son nom était Jeanne Marguerite Lenoir; elle signait Jeanne Lenoir, M. Plinguet, ouvrage cité, p. 7.

² Pierre-Noël Le Gardeur, conseiller au Conseil Souverain, avait épousé en secondes noces, Marie-Madeleine Boucher, fille de M. Pierre Boucher.

³ Le nom de Dandonneau est omis dans cet acte.

Le nom de Marie-Anne Langlois indique, selon les apparences, une parenté entre les Gauthier de Varennes et une autre famille de Gauthier non encore mentionnées dans ces notes : Mathurin Gauthier dit Landreville, demeurait à la Pointe-aux-Trembles de Montréal, ou dans les environs, de 1672 à 1696, et à partir de cette date jusqu'à sa mort, en 1711, à Varennes, où sa famille continua de résider. Deux de ses filles se marièrent à des Langlois : 1^o Jeanne, à Jean Langlois, 2^o Marguerite à André Langlois. La présence d'une Langlois au mariage ci-haut indiquerait-elle des liens de famille entre Mathurin Gauthier dit Landreville et les autres Gauthier déjà nommés ? D'un autre côté, je trouve Jean Langlois dit Boisverdun, fils du pilote Jean Langlois. Le surnom est le même que celui de Charles Gauthier dit Boisverdun, dont j'ai parlé ailleurs. Au moyen de ces rapprochements peut-être finira-t-on par éclaircir ce point un jour à venir.

Le gouverneur de Vaudreuil, mentionné dans l'acte ci-dessus, était le même qui, vingt-cinq ans auparavant, commandait la garnison des Trois Rivières et qui fut parrain de Philippe Gauthier de Varennes. En 1707 on le voit assister au contrat de mariage de Pierre de la Verendrye avec Melle Dusablé. Vers 1712, sa femme réussit, par ses démarches auprès des ministres, à faire rentrer ce même Pierre de la Verendrye dans les rangs des officiers, mais seulement comme enseigne. Enfin, en 1712, en qualité de gouverneur il sanctionne le mariage en question.

* *

Jacques Brisset dit Courchène et Louis Dandonneau dit Dusablé, beau-frères, s'étaient associés en 1690, pour acheter l'île Dupas. Ils étaient fils de deux anciens habitants des Trois-Rivières ; aussi voyons-nous qu'ils recrutèrent principalement leurs colons dans cette place et à la côte de Champlain où tous deux avaient vécu. Une carte cadastrale de l'île Dupas, dressée vers 1706, indique les noms suivants, tous du gouvernement des Trois-Rivières : Dusablé, Désellier, Dandonneau, Duteau qui étaient ou frères ou proches parents ; Brisset, Courchesne, proches parents ; Carignan, Bourjoly, proches parents ; et Bigny, Costenoire, Gouin, et Champagne. Plusieurs de ces noms sont portés sur deux ou trois terres différentes. En 1713 toutes les terres de l'île étaient concédées. ¹ On retrouvait donc là une colonie de gens en grande majorité nés et élevés aux Trois-Rivières. C'est en ce lieu que paraît avoir résidé la femme de Pierre de la Verendrye. On y trouve enregistrée la naissance de sa fille Marie-Aune, le 12 juin 1721. ²

* *

Madame de Varennes et sa famille, composée de plusieurs enfants, vivait sans doute dans la gêne ou quelque chose approchant. On pourrait supposer qu'elle s'était retirée chez son père établi à Boucherville, mais les *Adieux* de M. Boucher, qui doivent avoir été écrits vers 1696 (dans tous les cas entre 1694 et 1699) donneraient

¹ M. Plinguet ouvrage cité.

² Notes de M. l'abbé Tanguay.

à penser qu'elle ne demeurait pas avec lui. Le vénérable patriarche s'adressant à son fils, Pierre de Boucherville, s'exprime ainsi : " Dites à votre sœur de Varennes que je lui dis adieu et à tous ses enfants que j'aime et que j'ai toujours aimés. Je leur donne, et à elle ma bénédiction. Je les exhorte tous à vivre dans la crainte de Dieu, et de s'entr'aimer les uns les autres comme Dieu et la bien-séance le demandent."

Le plan des Trois-Rivières, en 1704, indique que le sieur Forillon (dont je dirai un mot plus loin) possédait la résidence marquée du nom du gouverneur de Varennes en 1685. Dans un acte de baptême aux Trois-Rivières, en 1708, le parrain est M. de Crisasy, gouverneur, et " madame de Varennes ancienne gouvernante de cette ville." Au mariage de son fils Pierre, à Québec, en 1712, elle est citée comme résidente des Trois-Rivières. En 1730 le gouverneur-général et l'intendant de la Nouvelle-France écrivant au ministre au sujet des pensions de quelques veuves, disent que la dame de Varennes demande une pension et qu'ils appuyent sa requête. " Cette dame est âgée de soixante et quinze ans et veuve d'un gouverneur des Trois-Rivières." ¹

Voici quelques notes sur M. de Forillon : 1696, cadet dans les troupes,—très-brave. 1697, décembre, au registre des Trois-Rivières, le sieur Claude Forillon, officier dans le détachement de la marine. 1699, il épouse aux Trois-Rivières, François Jutras dit Lavallée. En 1722, au mariage de sa fille Marie-Françoise avec François Chatelain, enseigne dans les troupes, aux Trois-Rivières, il est mentionné défunt. Je crois qu'il était mort depuis quelques mois à peine. François Chatelain, devenu veuf, épousa, en 1729, Marguerite Cardin, des Trois-Rivières, de qui il eut une fille, Marie Josephte, née en 1737, qui se maria, en 1757, avec le chevalier de Niverville, lequel était parent (du côté des Boucher) des la Verendrye et continua en 1752 sous Jacques Le Gardeur de Saint-Pierre. L'œuvre des découvertes au nord-ouest commencé par eux.

Doué d'un caractère entreprenant et ferme, obligé par le nom de son père de figurer honorablement partout où il se présenterait et privé des ressources de la fortune,—Pierre de la Verendrye tourna ses yeux vers les régions de l'Ouest, où les Français s'enfonçaient chaque jour d'avantage à la recherche des riches pelleteries dont plusieurs d'entre eux savaient tirer de gros bénéfices sur les marchés de l'Europe. C'était le champ de l'avenir. Une partie de la jeunesse faisait quelques campagnes dans les *pays d'en haut*, et amassait quelque bien dans les emplois de la traite, avant de s'établir entre Québec et Montréal, sur les terres nouvelles, ou dans les bureaux de commerce les plus rapprochés du grand fleuve. D'autres, par malheur, n'étaient pas aussi sages, et restaient dans les bois par pur agrément. Pierre avait été élevé aux Trois-Rivières, le nid d'éclosion des *voyageurs*, et sa jeune imagination avait dû être sou-

¹ Corresp. manuscrite des gouverneurs français. Serie 3. vol. XII. p. 2658.

vent frappée des récits que les coureurs de bois rapportaient au foyer domestique, après des mois et des années passés dans les profondeurs mystérieuses de l'Ouest, au milieu des nations nouvellement découvertes et encore imparfaitement étudiées. Le Jacques-Cartier du Nord-Ouest ne pouvait mieux naître qu'aux Trois-Rivières. La recherche d'une route qui conduirait à l'Océan Pacifique était le rêve des aventuriers les plus intrépides. M. Margry nous a raconté les travaux accomplis par le Découvreur et ses enfants. Si jamais nous mettons la main sur la liste des hommes qui les accompagnèrent dans leurs expéditions, il y a gros à parier qu'on les reconnaîtra pour être tous, ou presque tous des Trois-Rivières. Je ne pense pas qu'il existe dans le Bas-Canada une localité où le souvenir du grand Nord-Ouest se soit conservé aussi vivace jusqu'à ces dernières années. Après les la Verendrye sont venues les compagnies de traite anglaises qui ont recruté principalement leurs hommes dans cette terre classique des voyageurs. La route du fort Rouge (aujourd'hui fort Garry) à la Kaministiquia sur le lac Supérieur, leur était restée familière. A l'embouchure de la Kaministiquia dès avant 1756, ils avaient donné le nom des Trois-Rivières au fort bâti par les traitants. Les premiers missionnaires de la Rivière-Rouge, tels que Monseigneur Provencher, Mgr. Lafleche, M. Dumoulin et M. Belcourt, tous des environs de cette ville, se firent conduire là-bas par des guides trifluviens, dans des canots d'écorce, alors célèbres par leur mode de construction, et qui sortaient, partie du village de Nicolet, partie de la ville natale de Pierre de la Verendrye. Lorsqu'il y a quelques années, il fut question d'envoyer des ouvriers commencer le chemin de la baie du Tonnerre au fort Garry, on ne fut pas en peine de trouver des trifluviens pour cette besogne ; et tout récemment les troupes ont su reconnaître les services que ces voyageurs leur ont rendus sur le même parcours, regardé comme un pays inconnu et infranchissable.

* *

Les notes qui suivent, tout incomplètes qu'elles sont, peuvent être de quelque secours dans les recherches au sujet de la famille qui m'occupe. Je les donne à ce titre.

* *

1730, 15 octobre, M. de Beauharnois recommande au ministre de donner au sieur de la Verendrye l'une des lieutenances vacantes : " Depuis vingt ans, la Verendrye portait les neuf blessures reçues à Malplaquet " dont il s'était sauvé contre toute espérance," mais il n'avait porté qu'un instant son grade de lieutenant si bien gagné. Malgré la recommandation de M. de Beauharnois, la cour persista encore dans son refus de lui rendre justice.

1732. Tiré de la liste des officiers de la colonie : " Enseigne Gauthier de Varennes, âgé de 54 ans." Il était parti depuis un an pour sa grande expédition. Même année : De la Corne, lieutenant

¹ Les Provencher, de Nicolet, étaient renommés dans cet art.

² *Correspondance des gouverneurs français*, série 3. vol. XIII. p. 2653.

du roi à Montréal, 62 ans. De la Corne, fils enseigne dans les troupes, pas d'âge. On trouve, sept ans plus tard, les noms des officiers suivants, de cette famille que je note ici à cause de leur parenté avec les Gauthier de Varennes : De la Corne, enseigne en pied, aide-major à Montréal. De la Corne de la Colombière, enseigne en second, capable. De la Corne de Saint-Luc, enseigne en second, très-capable. De la Corne-Dubreuil, enseigne en second, intelligent. Un de leurs frères fut chanoine de la cathédrale de Québec.

1739. Liste des officiers : 1^o " Lieutenant De Varennes,—fort capable, de conduite irréprochable." 2^o " Lieutenant Varennes de la Verendrye,—il a découvert la mer de l'Ouest ; souvent malade." La même année : " De la Verendrye, commandant chez les Sioux."

1743. A Montréal mariage du chevalier Benoist, avec madame veuve Jacques Le Ber, né de l'Argenterie. Furent présents : Dame Catherine de la Verenderie, épouse de Jean (Le Ber) de Senneville, sieur de Supt-Paul ; René Gauthier, écuyer, sieur de Varennes, capitaine des troupes de la marine, et Marie Le Moine de Sainte-Hélène son épouse ; Frs. M. Soumande-Delorme et son épouse Charlotte de Varennes ; Marie de Varennes, épouse de M. Bouai, cadet dans les troupes.

1744. Signature de Pierre de Laverendrye, à Québec. Ceci est une note que m'a fournie M. l'abbé Tanguay. En 1744, les Montagne-Roches venaient d'être découvertes et la Verendrye s'était rendu à Québec, plus encore pour se mettre en défense contre ses ennemis que pour jouir du repos que ses services eussent dû lui assurer. Pour toute récompense, on le remplaça par M. de Noyelles, chargé de continuer la traite et les découvertes du Nord-Ouest. La Verendrye reste cinq ans dans l'attente d'un acte de justice qui vint trop tard. Le ministre, en France, n'avait tenu aucun compte de ses services ; seul, M. de la Galissonnière pensa à lui de son vivant, et lui obtint le brevet de capitaine, la Croix de Saint-Louis et le fit son capitaine des gardes.

1748. Tiré de la liste des officiers passés du Canada à Louisbourg par le *Léopard* : " Enseigne Gauthier de Varennes."

Le Découvreur mourut le 6 décembre 1749, dit M. Margry ; le 5, dit M. Bibaud, dans son *Panthéon*.

Ni l'un ni l'autre n'indiquent le lieu. Les recherches étendues que l'on a bien voulu faire, pour compléter ces notes, à Québec, aux Trois-Rivières, à l'île Dupas, à Boucherville et à Varennes n'ont atné aucun résultat.

1750. Liste des officiers désignés pour les îles d'Amérique,—pour être lieutenants : de la Verendrye, enseigne, et autres.

¹ Ces recherches ont été faites avec une grande obligeance par les Messieurs du Clergé dont les noms suivent ; J. B. J. Bolduc, à Québec ; L. J. Dazois, à l'île Dupas ; T. Pepin, à Boucherville, et F. X. Bourbonnais à Varennes.

J'emprunte aux listes publiées par M. l'abbé Daniel dans divers ouvrages fort utiles sur la noblesse canadienne.

1751. Louis Liénard Villemonde de Beaujeu, lieutenant dans les troupes, passe capitaine. "La compagnie des soldats de la marine qui était commandée par le sieur de la Verendrye," dit la commission, est confiée à M. de Beaujeu.

* *

On lit l'acte suivant au registre de Québec :

"Le quatorze septembre mil sept cent cinquante-cinq, par moi curé de Québec soussigné, a été inhumé dans le cimetière de cette paroisse M. Gauthier, écuyer, sieur de Varennes de la Vérendrie, officier des troupes détachées de la marine en Canada, décédé le jour précédent, âgé d'environ de quarante ans. Etaient présents Jean Vallée, Guillaume Laphorin et grand nombre d'autres.

(Signé) J. F. RICHER, curé."

* *

1760. 28 avril. Bataille de Sainte-Foye. Tué : de Varennes, lieutenant d'une compagnie de la marine.

1761. D'après un état signé à la Rochelle, le 18 août 1761, étaient restés en Canada : Varennes de la Verendrye, lieutenant, et de Varennes, enseigne. Tous deux appartenant aux troupes dites de la marine, compagnies franches.

Même année, 15 novembre, naufrage de l'*Auguste*. Ont péri : Madame de la Verenderie. M. le chevalier Gauthier de la Verenderie, lieutenant, fils du Découvreur. M. Gauthier de Varennes, lieutenant. M. Jean-Baptiste LeBer de Senneville, sieur de Saint-Paul, cadet dans les troupes, marié en 1743 à Marie-Catherine Gauthier de Varennes, périt aussi dans ce désastre avec sa femme et ses enfants.

Il faut compter encore, parmi les malheureux passagers de l'*Auguste* le capitaine Saint-Luc de la Corne ; le chevalier de la Corne capitaine lui aussi ; le chevalier de la Corne, cadet aux troupes ; et un autre cadet du nom de La Corne-Dubreuil,—tous parents de Gauthier de Varennes.

Le 2 avril suivant, mourut en Canada, un capitaine de la Corne.

* *

Parmi les créances dont le chevalier Benoit déclare n'avoir pu opérer le recouvrement, se trouve un item de 3,803 francs marqué : affaire L'Epervanche et Laverenderie. ¹

M^{me} Louise-Antoinette, fille de Charles François de Mézière, seigneur de l'Epervanche, se maria à Joseph Gauthier de la Verenderie, fils du Découvreur. Elle hérita des droits de son mari à la succession de Marie-Catherine Gauthier de la Verenderie, épouse de J. B. LeBer de Senneville, qui périt dans le naufrage de l'*Auguste*.

* *

En France, quatre familles qui portent le nom de Gauthier de Varennes, existent de nos jours. L'une d'elle, représentée par M.

¹ *Grandes Familles du Canada*. p. 92. 103. 151,

Gauthier de la Richerie, capitaine de frégate, à Cherbourg, descend des Gaultier de Varennes du Canada. C'est le même qui vient d'être nommé gouverneur de la Nouvelle-Calédonie où la France envoie en ce moment nombre de condamnés politiques.

* *

Tout récemment, j'ai lu dans un journal :

« La société d'histoire du Wisconsin vient de demander au Congrès d'autoriser l'achat de vieux documents historiques relatifs aux découvertes des Français dans la région des lacs et du Mississipi. Ces documents n'ont jamais été publiés. La collection dont il font partie a été commencée en France, à l'époque où le général Cass était ministre des Etats Unis à Paris. On sait qu'avant le règne de Louis XIV, les ministres regardaient toute leur correspondance officielle comme une propriété privée. Plusieurs documents de grande importance ont été perdus, ou conservés seulement par les descendants de ces ministres. Un collectionneur français, M. Margry, s'est occupé de recueillir ces documents ; il possède maintenant neuf volumes de manuscrits contenant 900 pages.

Trois de ces volumes ont trait aux découvertes de la vallée du Mississipi. Un autre se rapporte à la colonisation du Détroit. Deux sont relatifs aux explorations dans les Montagnes-Rocheuses faites en 1752 par De Niverville et les frères La Verendrye. Un autre volume se rapporte au Fort Duquesne et à Natchitoches et les deux derniers à la colonisation de la Louisiane.

M. Margry n'a pu jusqu'ici faire publier ces précieux documents. La Société d'histoire du Wisconsin demande que des fonds soient affectés à l'achat des manuscrits qui seraient répartis dans les principales bibliothèques du pays."

Et le Canada ? Va-t-il se laisser devancer par de simples provinces comme le Wisconsin, dans une carrière où il devrait marcher le premier. ?

* *

Les personnes qui sont familières avec l'histoire du Canada, savent qu'on y découvre à chaque page des sujets effleurés ou embrouillés qu'il serait temps de revoir en détail, au moyen de notes puisées dans les archives de l'Etat, les papiers de famille, les registres des paroisses, les greffes des notaires, et toutes les autres sources qui s'offrent sous la main du chercheur et du curieux. En ce qui regarde certaines familles importantes, ce travail est presque tout à faire, ou à refaire comme on voudra. Le dictionnaire de l'abbé Tanguay facilite puissamment ces travaux. C'est

¹ Supplé. à l'histoire des Grandes Familles p. 19. 37.

² Nota. Depuis que ces lignes sont écrites, le gouvernement d'Ottawa a envoyé en Europe M. l'abbé Verreau pour y recueillir des documents inédits sur l'histoire du Canada. On ne peut qu'applaudir à la détermination des autorités et au choix de l'homme à qui incombe cette mission. Déjà de précieux documents ont été ouverts et l'on peut espérer qu'ils ne tarderont pas à être publiés.

un livre unique en son genre.

D'autres ouvrages que l'on connaît sont aussi très-utiles.

Je sais que la plupart des Canadiens—et il y en a plusieurs—qui s'occupent de ces annotations n'aiment point à les publier, comme je viens de le faire à l'égard des Gaultier de Varennes. La raison qu'il donnent de leur abstention est que ces renseignements sont tronqués, manquant ça et là de lien entre eux et pas assez complets, réunis ensemble, pour composer un article. Hé ! voilà justement l'erreur ! Personne ne demande un *article*, car à ce compte nul ne vivrait assez longtemps pour le voir paraître. On sait fort bien que dans le domaine des travaux historiques, les limites se reculent devant le travailleur comme le voile bleu de l'immensité à l'horizon. S'il fallait attendre l'heure où notre bagage de notes et de bribes de documents serait au complet, rien ne s'imprimerait. Ce qu'il faut, c'est tout simplement de livrer aux lecteurs et aux autres chercheurs ce que vous possédez afin que chacun à son tour, ajoutant sa part à ce commencement, on finisse, à la longue, par enrichir l'histoire du pays de tout ce qu'il est possible de mettre au jour sur un sujet donné. Une série de volumes comme la *Revue Canadienne* est si facile à feuilleter, que pas un alinéa ne s'y perd ; tout s'y retrouve et tout appartient à qui voudra bien en tirer parti.

BENJAMIN SULTE.

DE PARIS

A L'EXPOSITION DE VIENNE⁽¹⁾

JOURNAL D'UN CHRONIQUEUR EN VOYAGE.

(Suite et fin.)

¹ L'Exposition ainsi que je l'ai déjà dit souvent, est la plus étendue qu'on ait encore vue. C'est le plus immense et le plus magnifique bazar de l'univers. Si même elle a un défaut c'est d'être trop considérable, du moins relativement à la méthode adoptée pour le classement de cette multitude d'objets. La division de la galerie principale, flanquée de galeries latérales, est très-claire, très-simple sur le papier ; mais consultez, non pas le flâneur qui va au hasard de son caprice, mais le visiteur sérieux, intéressé à une industrie quelconque et qui est venu pour étudier. Les objets sont groupés par pays et non pas par catégories naturelles, comme cela avait eu lieu en 1867 à Paris, sur l'instigation du prince Napoléon ; de telle sorte que le verrier, par exemple, qui cherche à se renseigner sur sa spécialité, sera obligé, pour aller à la recherche des produits similaires des différents pays, de parcourir la totalité des bâtiments. L'ordre théorique est sans nul doute admirable, mais ce qui satisfait l'esprit ne réussit pas toujours à satisfaire les jambes. Demandez aux curieux.

Comment se fait-il que, malgré la beauté et la richesse réellement inimitables de l'exposition viennoise, le nombre de ses admirateurs soit cependant assez restreint ? Ce qui lui a nuï, c'est d'abord l'affreuse débâcle financière qui est venue, il y a environ deux mois, consterner tous les esprits et tarir bien des bourses. Ensuite c'est aujourd'hui la crainte du choléra. Le terrible fléau règne à Dresde, et c'est assez pour effrayer Vienne. Devant ces deux calamités, le nombre des visiteurs est resté tellement au-dessous de ce qu'on était en droit d'attendre, que l'administration des chemins de fer vient de supprimer la plupart des trains de plaisirs.

La Prusse militaire et victorieuse brille à Vienne, cela va sans dire, par le nombre et la grosseur de ses canons. Outre un krupp monstrueux, qui mesure 30 centimètres de diamètre² à la gueule, il y a pour les amateurs une magnifique collection de canons se

¹ *Extrait de la Revue Britannique, août 1873.*

² Environ un pied anglais.

chargeant par la culasse et de tous les calibres connus. Les grues avec lesquelles on frisse les obus, les instruments qui servent à fabriquer ces terribles engins, etc., sont également exposés.

La Russie, en sa qualité de puissance colosse, nous montre un canon colossal et qui a même 1 centimètre de plus de diamètre que celui du canon prussien dont nous venons de parler.

Il va sans dire que tous les systèmes connus de fusils à tir rapide figurent à cette exposition peu pacifique. C'est un contraste assez piquant pour un esprit philosophique que de voir, à côté des magnifiques développements de l'industrie destinée au bonheur des peuples, ces inventions sataniques qui n'ont d'autre but que la mort et la destruction.

Mais si la Prusse l'emporte dans cette spécialité de l'industrie destructive, il faut bien reconnaître que, dans le champ des victoires pacifiques, la palme revient à la France. Malgré ses malheurs et ses désastres, c'est encore elle qui, pour le goût et le fini du travail, l'ingéniosité, marche à la tête des autres nations. Aucune exposition ne peut rivaliser avec celle de son ébénisterie, de ses ameublements, de ses bronzes, de ses lustres, de son argenterie, de ses bijoux, de ses jouets d'enfants, de sa broserie, de sa broderie, de sa pelletterie, de sa cordonnerie, de ses vêtements, etc., etc.

L'art industriel parisien est brillamment représenté à Vienne par la maison Barbédienne. Et quand nous disons "art industriel," nous sacrifions la vérité à l'habitude, car la plupart des objets qu'on rencontre dans les monumentales vitrines de cet exposant sont d'incontestables œuvres d'art, à commencer par la porte d'entrée, qui n'est autre que celle de Ghiberti, du baptistère de Florence. Jamais avant Barbédienne, une fortune médiocre n'aurait osé rêver la possession des chefs-d'œuvre de l'art antique et moderne, reproduction exacte, mathématique des originaux. Aujourd'hui ce beau rêve peut se réaliser.

C'est encore de l'art que cette joaillerie française si universellement appréciée. Elle n'a certainement pas déchu depuis les merveilleux artistes de la renaissance. Peut-on imaginer un objet plus gracieux, plus fin, plus léger dans son éblouissante splendeur que cet oiseau de paradis, exposé par M. Rouvenat ? Ah oui ! c'est bien un oiseau de paradis, car il a des ailes en diamant, une queue de diamant et un bec de diamant, et il est posé sur une branche flexible de diamant... C'est un oiseau à faire rêver le schah de Perse. Que dirai-je des paons de MM. Mellerio, dont les yeux, sur les ailes, sont faits avec de gros diamants ?

À côté de ces spécimens de la faune des gemmes, M. Atterbourg expose une flore digne de lui faire pendant : des fleurs de perles, d'émeraudes, de rubis, qui ont toute la grâce et la légèreté des fleurs naturelles, et que la bergère de Boileau préférerait certainement, pour orner sa tête, au "bel ornement cueilli en un champ voisin."

Quant aux fleurs artificielles proprement dites, la bergère en question les confondrait certainement avec celles qui croissent en pleine terre. Les fleuristes parisiens ont poussé jusqu'aux dernières limites, je crois, le perfectionnement de cette industrie artistique, dont l'origine est beaucoup plus ancienne qu'on ne le suppose

généralement. Sans compter les Romains, qui se couronnaient dans leurs festins de roses artificielles faites de papyrus et de soie, le moyen-âge et la renaissance ont connu cette fabrication. C'est Lyon, en France, qui y a d'abord excellé, puis Paris. En 1770, un Suisse imagina l'emporte-pièce, qui découpant d'un seul coup plusieurs pétales, fit faire immédiatement un progrès énorme à la quantité de la production et à la vérité de l'imitation. Aujourd'hui la consommation des fleurs artificielles est telle, que cette industrie s'est subdivisée à l'infini, et que chaque fabricant a maintenant des spécialités, comme les différentes pièces de l'horlogerie.

S'il est une autre industrie qui puisse à bon droit revendiquer le caractère artistique, en France surtout, c'est incontestablement l'industrie de l'ameublement. L'élégance des formes pour les meubles, le charme des décorations, le goût exquis des tentures, des papiers, des tapisseries, etc., ont depuis longtemps fondé la réputation des fabricants français. L'exposition de Vienne présente sous ce rapport de véritables merveilles où tous les peuples du monde peuvent venir prendre des leçons. Etes-vous amateur du style, cherchez-vous dans l'ameublement un ensemble harmonieux, historiquement réalisé jusque dans ses plus minces détails et qui cependant évite la sécheresse du postiche, vous trouverez dans l'exposition française de quoi satisfaire le goût le plus délicat. Etes-vous partisan, au contraire, de la nouveauté à tout prix, du romantisme le plus hardi, contenu naturellement cependant, puisque je vous suppose homme de goût, dans les limites d'une certaine harmonie, vous rencontrerez là encore vos fantaisies les plus somptueuses et les plus originales réalisées.

Quant aux lustres, aux glaces, aux cadres, à tous les accessoires de la décoration, les artistes fabricants abondent, dont le talent est à la hauteur des exigences les plus raffinées.

La céramique française, surtout les faïences nouvelles, sont sans rivales à l'exposition de Vienne ; et comment s'en étonner quand on voit des assiettes et des plaques signées, comme chez Deck, des noms les plus connus dans la peinture ! Cependant on peut déplorer l'absence de toute œuvre de Paul Balze, le grand maître du genre et l'inventeur d'un nouveau procédé.

L'école française est représentée dans le pavillon des beaux-arts par quelques œuvres rétrospectives de nos meilleurs artistes. On avait la faculté de reculer jusqu'en 1862. C'est ainsi qu'on rencontre plusieurs Delacroix, mais non des meilleurs à cause de la date. Troyon, en revanche, se fait apprécier par plusieurs de ses toiles. Théodore Rousseau a un tableau splendide de soleil couchant à la hauteur des plus grands maîtres du paysage. Corot, Ziem, Hamon, Bonnat, Hébert, Lefèvre, avec sa *Vérité* du musée du Luxembourg, M^{lle} Henriette Browne, soutiennent dignement la réputation de la France, qui, de l'avis de tous les étrangers, a la plus remarquable école de peinture de toutes les nations européennes. Comme dans les différentes autres expositions universelles, c'est encore ici la Belgique qui vient immédiatement après les Français.

Du reste, à défaut d'autre appréciation, celle du jury est suffisamment probante. La France a pour la sculpture 34 médailles ;

l'Italie, 30 ; l'Allemagne, 23 ; la Belgique 8 ; l'Angleterre, 7 ; la Russie, 6 ; la Suisse, 5.

Pour la peinture la France a 138 médailles ; la Belgique, 76 ; l'Italie, 48 ; l'Angleterre et la Russie, chacune 29 ; la Suisse, 9.

Dans la section d'architecture, la France reçoit 26 médailles sur 80 exposants ; la Russie, 12 ; l'Allemagne, 9 sur 18 exposants ; l'Italie, 5 sur 26 exposants ; l'Angleterre, 2.

Dans la section des arts graphiques, la France obtient 49 médailles ; l'Allemagne, 16 ; l'Angleterre, 11 ; l'Italie, 7 ; la Belgique, 4. Sur 600 exposants, l'Allemagne reçoit en tout 200 médailles ; mais c'est en somme, la France qui obtient le plus de récompenses : 247 médailles. L'Italie, 90 ; la Belgique, 89 ; l'Angleterre, 49 ; la Russie, 48, et la Suisse, 16.

L'exposition suisse, qui se trouve entre l'Italie et la France, remplit toute une galerie de 75 mètres de long sur 15 de large. Tout le compartiment a été divisé en cinq salles : la première contient les soieries ; la seconde, les broderies ; la troisième, les montres et les instruments de précision et de bijouterie ; la quatrième salle et la cinquième, les vêtements et tissus.

Dans la galerie des soieries se déploient le long des parois, dans des vitrines en bois noir, les plus riches échantillons de soies grêges, de soies teintes, de rubans, de robes, etc. Zurich, Kussnacht, Winterthur, soutiennent ici la vieille réputation des soieries suisses. Un détail frappe particulièrement les curieux dans ce compartiment, ce sont des paysages faits sur la soie blanche avec du fil de soie noire. C'est étonnant de patience et de fini.

Pour les broderies, c'est Saint-Gall qui l'emporte. L'école professionnelle de dessin du canton offre aux regards éblouis et fascinés des dames trois panneaux de broderies dignes de la main des fées. Les rideaux d'Hérisau et de Rheineck, ainsi que les merveilleux produits de Sennhauser et de Naeff, excitent aussi et au même degré d'admiration. Dans ce compartiment la foule se presse autour de deux brodeuses d'Appenzell, dans leur costume national, et qui travaillent avec la plus merveilleuse dextérité.

Quant à l'horlogerie et aux instruments de précision, ces objets, moins faciles à apprécier par le commun des spectateurs, sont au dire des amateurs compétents, au-dessus de tout éloge. Le Locle, la Chaux-de-Fonds, Neuchâtel rivalisent avec l'antique renommée de Genève. Nous citerons pour les profanes et à titre de prodige de patience et d'habileté, une petite cassette faite au microscope, avec des fils cylindriques en métal et qui représente le Cristal-Palace et l'entrée de l'Alhambra de Grenade. Dans ce même genre de travail lilliputien, il faut mentionner encore un petit pistolet qu'on n'aperçoit guère qu'avec un verre grossissant, et qui n'a pas plus d'un demi-centimètre de long. Cependant il est composé de vingt-deux pièces qui fonctionnent parfaitement ; le tout pèse 32 milligrammes. Si on pouvait le charger, il tuerait bien une mouche. C'est la miniature du canon Krupp.

Les manufactures de paille, les tissus, la bonneterie et la cordonnerie occupent, comme nous l'avons dit, deux salles. La méthode adoptée pour le classement de ces produits est des plus rationnelles et évite la fatigue de l'attention. Les objets y sont rangés

depuis leur état de matière première jusqu'à leur forme définitive, paille brute, paille blanchie, chapeau. Au milieu de tous ces objets, qui n'intéressent pas beaucoup la majorité des visiteurs, on a eu le bon goût de ménager de temps à autre une place pour des œuvres d'art, meubles de bois sculptés, mosaïques ; splendides photographies des plus belles vues alpestres, etc.

Pour orner le pavillon des beaux-arts, la Suisse n'a pas malheureusement imité l'exemple des nations voisines, qui ont mis à contribution leurs musées.

Carromi a sept statues en marbre ; Darer, douze, et Schloet, six, parmi lesquelles un fort beau groupe d'*Adam et Eve*, qu'il estime sur le livret 60,000 francs.

La *Charmeuse*, de Gleyre, et les trois tableaux de Vautier, le charmant peintre de genre, attirent une foule d'amateurs. *L'Ensevelissement dans un village* et une *Consultation d'avocats* sont réellement des sujets touchants et qui vous émeuvent comme les plus belles pages de poésie. Quant à *l'Affliction*, c'est une véritable élégie peinte : dans une misérable chambre d'ouvriers, une pauvre femme pâle est couchée ; près d'elle est assis son mari, un petit enfant sur les genoux. La malade lui tient la main serrée, tandis qu'il la dévore du regard, cherchant à lire sur son visage amaigri le secret terrible d'où dépend son bonheur, la mort ou la guérison.

M. Vautier appartient à l'école de Dusseldorf, école des Knaus et des Meyerheim. On pourrait même soutenir qu'il vient immédiatement après eux, sinon sur le même rang. Ce qui fait le caractère commun de ces peintres de genre, c'est le choix d'un sujet intime, souvent dramatique, qu'ils fouillent à une grande profondeur. Quant au faire, au coloris, il est généralement assez sobre, quoique frais et brillant, mais d'un éclat contenu, bourgeois, qui ne fera jamais ranger ces artistes dans la classe des coloristes. Du reste, aussi bien au point de vue du dessin, ce ne sont pas les véritables qualités artistiques qui prédominent chez eux, mais bien plutôt les qualités qu'on pourrait appeler " littéraires " et qui consistent dans la recherche du sentiment, de l'émotion morale, de la joie ou de la douleur.

A côté de M. Vautier on peut citer M. Konrad Grob et M. Meyer, un peintre du même genre, mais qui a un peu plus d'éclat au bout de son pinceau.

Le paysage est représenté par une toile de Calame, *Plage de la Méditerranée*, cotée 10,000 francs sur le livret ; par un tableau de M. Castan, et par une *Vue du Salève et de l'Aqueduc de Fréjus*, de M. Diday. M. Anker, dont le talent se maintient toujours à la même vigueur, a une excellente toile, chaude de ton et originale : une *Halte de retirés au quinzième siècle*.

Le pavillon de la Suisse, construit au milieu d'une des vingt-huit cours affectées aux diverses puissances, a naturellement la forme d'un chalet : c'est une construction de la fabrique d'Interlaken. Là se trouve une seconde exposition : au premier étage, des sculptures sur bois : boîtes, chaises à musique, oiseaux mécaniques, etc., une des spécialités aristiques de la Suisse ; au deuxième étage, une école modèle.

Devant le chalet se dresse une fontaine construite avec une

espèce de ciment qui imite à s'y tromper la pierre. Puis vient enfin le buffet suisse, c'est-à-dire l'exposition comestible et liquide des liqueurs et mets du pays.

Dans la halle aux machines, la Suisse occupe 3000 mètres avec soixante à soixante-dix machines en mouvement. Les plus remarquables sont destinées à la fabrication des tissus de cotou, laine et soie.

Pour la section agricole, la Suisse dispose de 400 mètres. Ses cigares et ses essences d'arbres en font le principal intérêt.

Une rapide exploration dans le compartiment autrichien nous a mis en présence de ces magnifiques éponges qui se pêchent sur les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie avec des appareils de plongeurs. On les voit noires dans leur état naturel, puis raffinées avec la belle couleur blanche, telles que le commerce les livre aux acheteurs. Cette collection contient de curieux échantillons d'éponges attachées à des vases étrusques. Nous avons constaté qu'on est arrivé à produire artificiellement ce zoophyte. On en coupe un morceau qu'on fiche au fond de la mer avec un bâton et les embryons flottants d'autres éponges viennent s'accrocher tout au tour. Mais il faut beaucoup de temps pour faire une éponge, plus de temps que pour faire une huitre.

Je ne vous arrêterai pas devant les draps de Moravie, qui sont cependant une des branches les plus riches de la fabrication autrichienne, ni devant les vitrines de l'horlogerie, qui ne comprend pas de montres, mais, au sens littéral du mot, des horloges qu'on appelle "régulateurs viennois." Je vous ferai faire halte seulement devant les instruments de musique, juste le temps de jeter un coup d'œil curieux sur le violon de Mozart et sur le violoncelle d'Haydn.

C'est surtout dans la cristallerie et la verrerie qu'excellent, comme tout le monde le sait, les Autrichiens. Cependant il paraît que les célèbres verreries de Bohême seraient en pleine décadence faute de bois pour les alimenter. Dans tous les cas, les cristaux de Bohême sont assez rares à l'exposition pour justifier ces appréhensions.

Les pipes et les porte-cigares en écume de mer sculptés sont encore une spécialité viennoise. Mais là il faut être fumeur pour apprécier réellement ce travail de fantaisie, qui n'a guère de commun avec l'art que l'intention. Il faut être Allemand buveur de bière, et de plus "culotteur de pipe," pour se résigner à porter à sa bouche d'aussi énormes objets, rendus si fragiles par le nombre infini des sculptures qui les couvrent.

Dans le compartiment de la joaillerie, rien ne peut être comparé aux magnifiques opales qu'expose M. Goldschmidt, qui est précisément propriétaire d'une mine de ces pierres précieuses dans les monts Karpathes. Une seule de ses opales, dont les rayons étincellent comme ceux d'un soleil levant, vaut 25,000 francs.

Au point de vue de la céramique, l'Allemagne tient réellement un rang élevé. La manufacture impériale de Berlin, analogue à la manufacture française de Sèvres, ne contribue pas peu, avec ses trois cents ouvriers et artistes, à maintenir ce niveau. Tout ce qu'on peut reprocher à ces produits, c'est le caractère un peu trop aca-

démique, officiel, solennel, le manque d'imagination et d'imprévu. Quant aux porcelaines de Saxe, elles s'éternisent dans le même rococo joyeux et invraisemblable qui fit jadis et qui fait encore leur réputation.

Ce n'est pas par la fantaisie que brillent les ameublements allemands, mais par un goût sévère, parfois trop sérieux et qui n'est plus de notre siècle. En fait de style, les Germains en sont encore au moyen âge, qu'ils reproduisent, il est vrai, dans sa plus belle naïveté.

Dans le compartiment anglais, ce qui frappe le plus le visiteur c'est un véritable monument de 10 mètres de haut, renfermé pourtant dans une vitrine, et qui ne contient que les produits divers de la maison Waters et C^o, de Manchester. Les matériaux de cet édifice ne sont composés que de baleines, de pelotes et d'échevaux. Du reste, le genre monumental est assez volontiers adopté par les anglais. Nous rencontrons chez eux de véritables édifices les uns en flacons d'essences et en savon, les autres en bougies de toutes dimensions. Dans cette architecture de fantaisie, nous avons spécialement remarqué un kiosque tout en dentelles, occupé au centre par des poupées habillées à la dernière mode, comme nos dames du plus grand monde.

L'Angleterre cette fois n'a pas cherché le luxe, le brillant dans son exposition. Ce qui frappe dans ses galeries, c'est le caractère pratique, qui n'abandonne jamais l'Anglais. Cependant pour l'orfèvrerie, surtout les pièces d'argenterie obtenus par le procédé galvano-plastique et pour les porcelaines, des progrès évidents sont à signaler. C'est sans doute le fruit de tous les sacrifices qu'a faits la Grande-Bretagne pour fonder partout des écoles de dessin industriel. Les porcelaines de Worcester n'ont rien à redouter de la comparaison avec les produits similaires des autres nations, la France peut-être excepté. M. Trent expose des plaques de faïence peintes que les meilleures paysagistes signeraient sans hésiter le nom.

Tandis que l'amateur d'expositions universelles peut trouver parmi les nations européennes, aux différentes périodes de ses grandes assises de l'art et de l'industrie, des changements très appréciables amenés par les progrès du goût et de la fabrication, il n'en est pas de même en ce qui concerne les exhibitions de l'Orient. Depuis la première grande exposition de Londres jusqu'à celle de Vienne, je suis persuadé que, sauf l'arrangement des objets, ce sont les mêmes étalages qui sont offerts aux spectateurs. Qui ne se rappelle avoir vu dans l'Inde, à côté de ces vitrines remplies de gazes féériques, de mousselines lamées d'or et d'argent, cette collection de petites figurines destinées à représenter les différents métiers des populations de ces contrées ? Les petits musiciens, les marchands de fruits, le portefaix, les porteurs de palaguins, etc., se sont déjà montrés à Londres deux fois, deux fois à Paris, et se sont les mêmes que nous voyons à Vienne. Et Dieu sait où nous les trouverons encore !

Il n'en est pas cependant tout à fait de même avec le Japon, qui, depuis qu'il est affranchi de la féodalité, marche à grands pas dans les voies modernes du progrès. A l'heure qu'il est ce pays, que

beaucoup considèrent encore comme plus ou moins grotesque, a établi le service militaire obligatoire, ni plus ni moins que la Prusse et la France. A Vienne les Japonais ont excité un véritable engouement ; presque tous les objets qu'ils ont exposés sont déjà vendus, et les acquéreurs les revendent actuellement avec primes. Il s'est fait surtout un énorme commerce d'éventails à bon marché à 40 kreutzers pièce. Il est de mode de ne pas revenir du Prater sans un pareil éventail et plus de la moitié des voyageurs en sont pourvus.

Ce qui caractérise l'industrie actuelle du Japon, c'est la préoccupation évidente d'imiter les procédés de l'industrie européenne. Cependant la fabrication reste toujours nationale par un petit côté. Qui le croirait ? On trouve à Vienne derrière les vitrines Japonaises des thermomètres, des appareils télégraphiques. Les marteaux, les scies, les rabots des Japonais ressemblent aux nôtres. Par exemple, leurs métiers à tisser sont demeurés élémentaires, et n'étaient les tisserands et les tisserandes qui y travaillent, ils ne réuniraient guère de curieux pour les examiner.

On trouve dans l'exposition japonaise certains produits qu'on dirait réellement achetés à Vienne. N'y aurait-il pas un peu de fraude dans ces exhibitions où chaque peuple a l'amour-propre de vouloir se montrer sous le jour le plus avantageux ?

La Chine est de beaucoup restée en arrière et son exposition n'offre rien de plus remarquable que les précédentes années. Il est cependant un point qui mériterait de fixer l'attention des Européens par son côté d'utilité pratique, c'est ce qui a trait à la conservation des fruits et des légumes, qui se pratique en Chine dans de grandes proportions. Ils ont une façon particulière de conserver les pommes de terre dont il me semble que nous pourrions faire notre profit pour compenser les années de disette avec les années précédentes. Ils les gardent en tranches minces enfilées dans un cordon et séchées au soleil comme chez nous les morilles. Il paraît que, bien que pelées, elles conservent leur goût pendant plusieurs années.

Je ne sais si ce résultat est dû à l'exposition, où l'art de la céramique brille d'un si vif éclat, mais on nous apprend que la création d'un musée et d'une école de céramique vient d'être décidée. C'est à Cobourg qu'on l'installe, aux frais, par souscription, des fabricants intéressés. Le duc de Saxe-Cobourg-Gotha a prêté, en attendant que l'édifice soit prêt, un pavillon de son parc pour y installer le musée. La première section comprend la poterie commune, et les suivantes vont graduellement jusqu'aux objets de l'art le plus perfectionné.

FIN.

LA REVUE CANADIENNE, 1873.

TOME DIXIÈME

TABLE DES MATIERES.

MME. CRAVEN :—	
Fleurange	5, 81, 161, 241, 321
GUSTAVE AIMARD :—	
Le Batteur de Sentiers.....	388, 457, 543, 641, 721, 801, 881
JULES TARDIEU :—	
La Veilleuse.....	401, 481, 561
LOUIS AUDET-LAPOINTE :—	
Discours sur le Temps.....	29
Virgile, Echo de la Vérité.....	
J. S. RAYMOND, PTRE. :—	
Action de Marie dans la Société.....	52, 135
C. TANGUAY, PTRE. :—	
Des Noms et des Familles Canadiennes	113
ABEUSTIN COCHIN :—	
Conférences Américaines : Abraham Lincoln.....	34, 104
Le Général Ulysse Grant.....	220
Henry Longfellow.....	313, 356
E. PRUD'HOMME :—	
Chronique du Mois.....	75, 553, 635
BENJAMIN SULTZ :—	
Le Canada en Europe.....	198, 279, 341
Sir George Etienne Cartier.....	425
Iroquois et Algonquins.....	606
Les Gaultier de Varennes.....	781, 849
E. RAMEAU :—	
La Race Française au Canada	296

E. B. DE ST. AUBIN:—	
Exploration Géologique du Canada, (Rapport des opérations de 1871) ..	183
XAVIER MARMIER:—	
La France dans ses Colonies.....	369
J. F. DUBREUIL:—	
La France et les Châtiments de Dieu.....	508
ABBÉ VERREAU:—	
Documents Inédits sur l'Histoire du Canada	527, 623, 683
J. C. LANGELIER:—	
Etudes sur les Territoires du Nord-Ouest du Canada.....	665, 737, 830
JOSEPH TASSÉ:—	
Les Conférences de St. Vincent de Paul, Discours prononcé par M. Joseph Tassé, à la Séance donnée par la Société St. Vincent de Paul, à Ottawa, le 9 Février, 1873.....	149
Discours prononcé par M. Joseph Tassé, Président de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, dans la Séance du 4 Décembre, 1872.	211
Discours prononcé le 2 Avril, 1873.....	267
La Fête de St. Jean-Baptiste.—Discours prononcé au Banquet National à Ottawa, le 24 Juin, 1873.....	520
Les Canadiens de l'Ouest.—Louis Riel, père.....	437
VICTOR DE LAPRADE:—	
A la Terre de France. (poésie).....	153
G. DOUTRE:—	
Administration de la Justice.....	762
Profession d'Avocat et de Notaire en Canada.....	840
VICTOR FOURNEL:—	
De Paris à l'Exposition de Vienne.....	700, 790, 857,
P. LA F. CRAVEN:—	
Pèlerinage de Paray-le-Monial.....	771
BIBLIOGRAPHIE:—	
Philosophie de l'Internationale, par A. de Laporte.....	160
Pensées Chrétiennes sur les Evénements, par Mgr. Landriot, Archevêque de Reims.....	160
The Canadian Parliamentary Companion for 1873, 8th Edition.—By Henry J. Morgan.....	399
Essai d'Interprétation de l'Apocalypse, par J. B. Rosier Caze, doyen honoraire de la Faculté de Médecine de Strasbourg.	399
Politesse et Savoir-Vivre, à l'usage des pensionnats des Demoiselles, par Mme. Bourdon.....	400
E. LEF. DE BELLEFEUILLE.—Maple Leaves.—4me Serie.—Par J. M. Lemoine	476
CHS. DE LORIMIER.—Commentaire sur le Code Civil du Bas-Canada, par J. J. Loranger.....	710
Revue Catholique des Institutions et du Droit.....	558
OCTAVE PELLETIER.—Excerpta e Cantibus Liturgicis.....	710
ALFRED GARNEAU.—Maple Leaves.—Canadian History, Literature.....	799
P. NICOLET.—Les Familles et la Société en France avant la Révolution, d'après les documents originaux.....	877
L. W. TESSIER:—	
Mélanges Bibliographiques.....	235
Bulletin Bibliographique.....	639, 716
Décision de Rome.....	835